24e ANNÉE No 268 1er JANVIER 1936

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ANDRÉ GIDE . . . Pages de Journal 5
JULES SUPERVIELLE . Lettre à l'étoile 17
LOUIS GUILLOUX . . Verre à liqueur 21
ANDRÉ SUARÈS . . . Dictature et Dictateurs 35
T. F. POWYS . . . Le bon vin de M. Weston (II) . . 47

— TEXTES ET DOCUMENTS —

Le Mouvement Stakhanoviste
textes recueillis par
A. HABARU

— CHRONIQUES —

Propos d'ALAIN
Affaires, par ALBERT THIBAUDET
Esprit pur et esprit incarné, par JULIEN BENDA

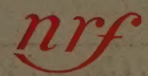
— NOTES —

La Poésie. — *Sueur de Sang*, par Pierre Jean Jouve — *Comment j'ai écrit mes livres*, par Raymond Roussel . 110
Histoire Littéraire. — *L'Utopie de Thomas More*, par Marie Delcourt. — *Lucile de Chateaubriand*, par A. Cahuet. — *Portrait psychologique de Tolstoï*, par François Porché. 116
Les Essais. — *Procès intellectuel de l'art*, par R. Caillois 122
Voyages. — *L'Éthiopie et son destin*, par M. Lachin. — *Indochine S. O. S.*, par Andrée Viollis. . . . . . : 123
Romans et Récits. — *La Belle Lurette*, par Henri Calet. — *Jeunes Ménages*, par J. Debû-Bridel. — *Contre-Ordre*, par P. Herbart. — *Mandrin par un de sa bande*, par J. Jolinon 126
Le Théâtre. — *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, par Jean Giraudoux. — *Le Faiseur*, de Balzac 132
Les Arts. — Surréalisme et Surindépendants . . . 134

Revue des Livres — Revue des Revues

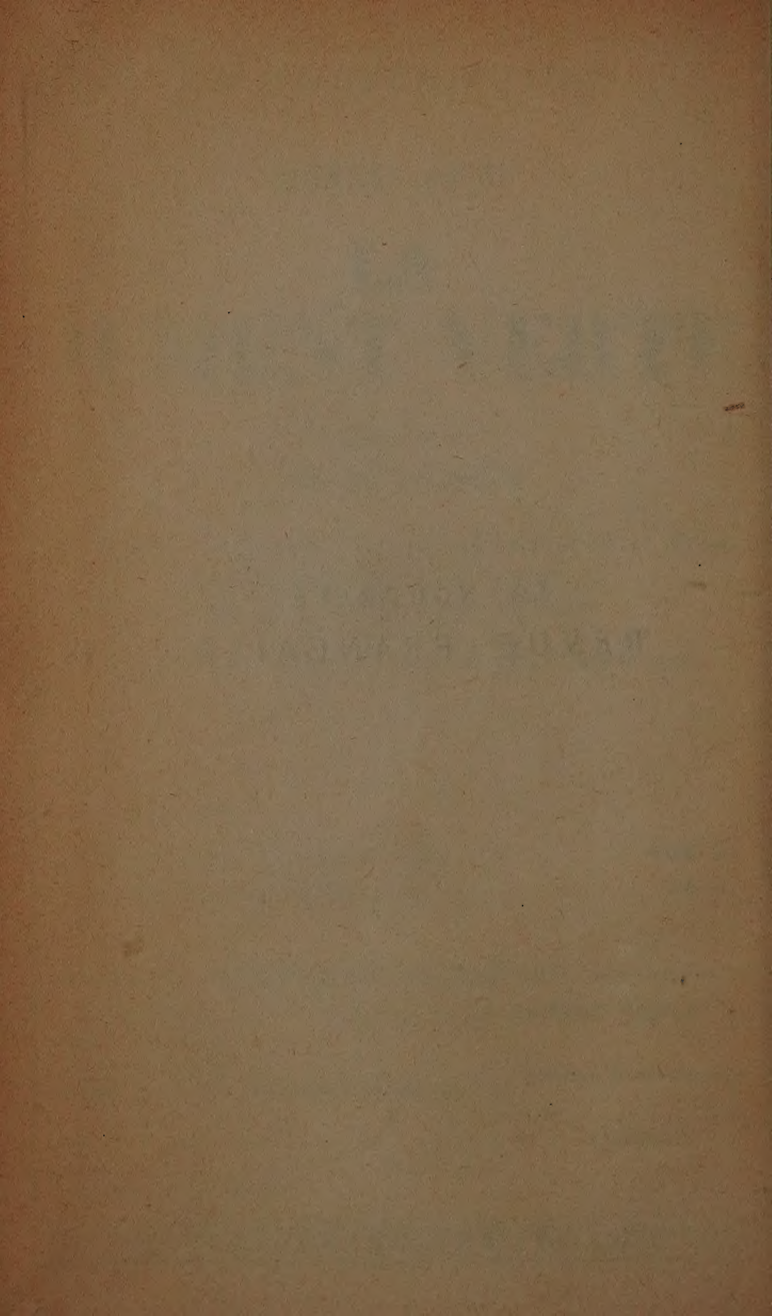
— L'AIR DU MOIS —

Ne rendons pas à Dieu ce qui revient à César. — Quinze Novembre. — Une maison pour aveugles. — Maurice Chevalier. — Eaux-fortes de Marcoussis. — De quelques inconnus perdus au fond des siècles. — Caprices de Janvier. — Rencontres.



FRANCE : 6 FR. ÉTRANGER : 7.50

LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE



LA NOUVELLE
REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE

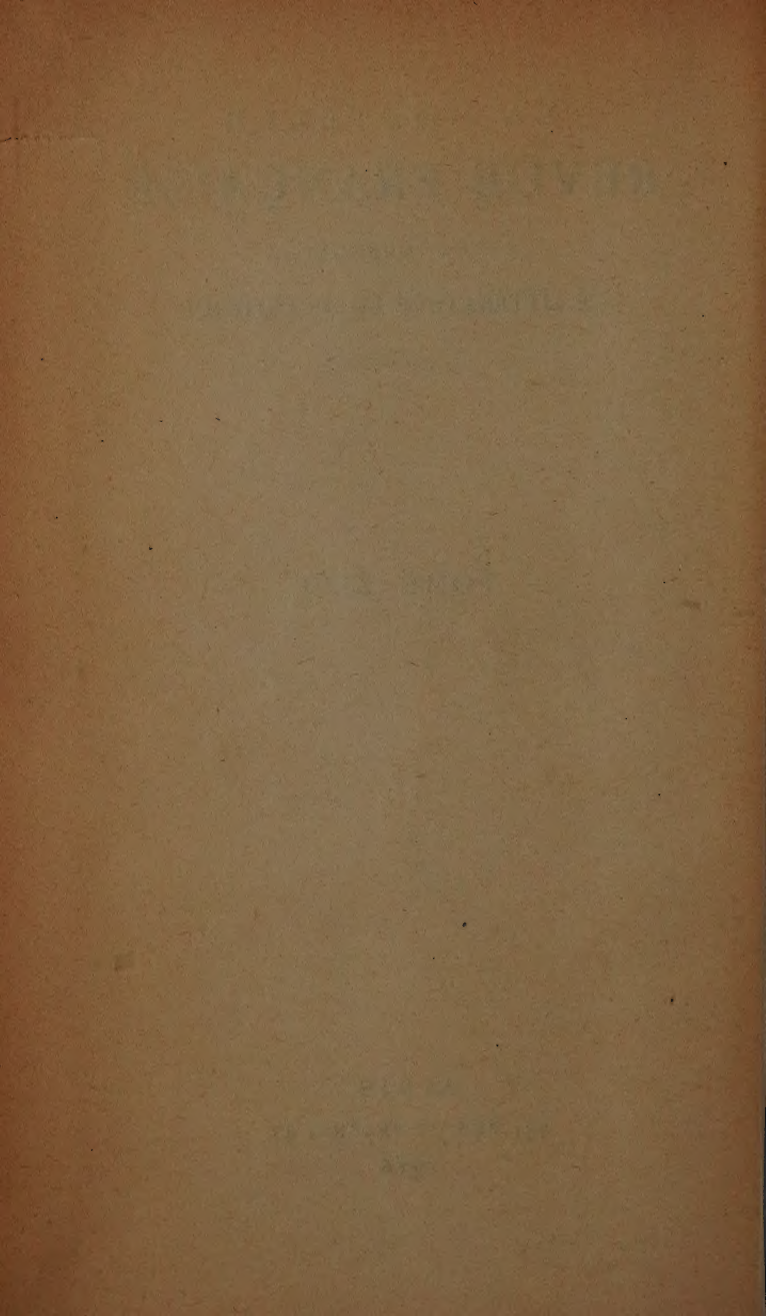
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

TOME XLVI

PARIS

43, RUE DE BEAUNE, 43

1936



PAGES DE JOURNAL

... Jugée d'après cet angle, la littérature n'a plus qu'un intérêt documentaire.

— Que ceux-là seuls écrivent, écrit Poulaille, qui ont *quelque chose à dire.* Id est : quelque chose à raconter. Ceux qui ont vu quelque chose.

Quelle illusion ! et combien ne sent-on pas, en lisant tel reportage par exemple que, et si important et passionnant que celui-ci puisse être, en dehors de ce qu'il a vu, l'auteur n'a rien à nous dire. La question commence précisément où la laisse Poulaille.

A lire une invective stupide, signée la Pie Borgne (« d'ordinaire mieux inspirée » dit gentiment Miomandre) suscitée par l'amusante boutade de Valéry que j'avais souci de ne point laisser perdre : « A notre âge on a pris son parti des chefs-d'œuvre des autres », je m'avise que cette phrase n'est pas aussi claire qu'il m'avait paru tout d'abord. Il faut, pour bien la comprendre, sans doute avoir, durant sa jeunesse, éprouvé cette particulière ferveur qui vous plonge, en face d'un chef-d'œuvre reconnu, dans une sorte de fureur jalouse, après un premier temps de vénération — qui vous pousse à penser : Voyons ! tu n'es qu'une œuvre d'homme. Tu vas me livrer ton secret.

Cette boutade, au demeurant, porte la marque de Valéry, dont l'esprit a toujours eu, beaucoup plus que le mien, souci d'analyser et de démonter toute œuvre

d'art — à la manière dont Poë décompose après l'avoir composé son poème, et beaucoup plus subtilement encore que Poë.

Et alors, à un certain âge, une sorte de résignation : Tu ne peux exceller que dans ton sens. Il est maintes possibilités de grandeur. La perfection ne s'obtient pas sans limitation.

Lenk, 30 juillet.

Ascension , avant-hier, par besoin de me prouver que je pouvais encore... Mais, par moments, je n'en pouvais plus. Un peu alarmé par les battements précipités de mon cœur. Furieux de ce truc de la montagne de cacher sans cesse derrière un premier sommet un nouveau plus malaisé à atteindre et qui vous eût découragé si l'on avait pu l'apercevoir d'abord — d'où l'on espère enfin — et en vain — « avoir la vue » ; qui me fait penser au truc des diseuses de bonne aventure, vous engageant toujours plus avant dans la dépense par une habile suspension des promesses et de la révélation. Encore un petit effort, et l'on vous servira le grand jeu !

Du temps que j'écrivais mon *Prométhée* — et même avant, car c'était, il m'en souvient, à Alençon — j'écrivais une histoire très fantaisiste, que je pensais alors pouvoir insérer en ce livre encore en formation ; il y était question d'un Caliban-Démos appelé enfin à se produire au grand jour ; on l'appelait ; il sortait de dessous la chaise percée qui servait de trône à la puissance, si crotté, si souillé d'excréments qu'il prêtait à rire et surtout à se boucher le nez. On l'invitait à parler, et mal instruit, il ne parvenait à rien dire... C'était excessif, saugrenu... Je regrette pourtant aujourd'hui de n'avoir pas mené à bien ce conte.

La Lenk, 2 août.

Hier, fête nationale. Dans la grande salle à manger (mot hideux) de l'hôtel, avant de dîner, un invisible orchestre joue l'hymne national ; chacun se lève, entonne en chœur avec gravité, ferveur ; les larmes me viennent aux yeux comme il advient lors de tout accord unanime. Je me trouve un peu ridicule ; mais n'y peux rien : c'est plus fort que moi. Et j'accepte volontiers le « plus fort que moi » lorsqu'il émane du plus profond de mon être. Je crois même que, plus particulier l'individu, plus saisissante la volupté qu'il éprouve à se résorber soudain dans la masse, et à se désidentifier. Volupté profonde, et qui sans doute n'existe pas si d'abord rien ne le distingue. Car c'est dans le don qu'est la joie. C'est bien aussi pourquoi l'assentiment au communisme, selon moi, loin de nier l'individualisation, *la réclame*, et que je crois qu'une saine société communiste favorise et exige de fortes personnalités.

Le cramponnement de certains à un système abject et qui leur paraîtrait inadmissible s'ils n'y étaient accoutumés dès leur enfance, de sorte qu'il leur est malaisé de croire qu'une autre forme de société soit possible [1] — et qu'ils ne peuvent penser qu'en capitalistes et croient qu'on ne peut bien penser autrement — leur cramponnement vient de ce que ce système les avantage et qu'ils sont déplorablement attachés à tout ce dont un système social différent les priverait, qui sont des biens acquis, transmis et dont seuls consentent à être dépouillés ceux

1. « ... Je suis tenté de croire que ce que l'on appelle les institutions nécessaires ne sont souvent que les institutions auxquelles on est accoutumé et qu'en matière de constitution sociale, le champ du possible est bien plus vaste que les hommes qui vivent dans chaque société ne se l'imaginent. » Tocqueville, *Souvenirs*, p. 112.

qui se sentent une suffisante valeur personnelle. C'est par reconnaissance d'une grande pauvreté intérieure qu'eux sont si délibérément conservateurs. Pas tous ; certains le sont aussi par rattachement au passé, néophobie, refus d'envisager ce qu'un nouvel état apporterait avec lui de profitable, ou incapacité d'imaginer quoique ce soit dont le passé ne fournit point d'exemple, grande horreur du dérangement, fût-ce en vue d'un rangement meilleur — oui, grande incapacité de l'imaginer — du moins assez fortement pour y croire. Surtout, inconfiance en l'homme. Et combien, cette inconfiance, la religion est habile à l'entretenir !

3 août.

Cultiver les différences... Par quel malentendu Guéhenno peut-il me reprocher cela ? Nul besoin de soigner le reste, et qui se retrouvera bien toujours. Mais le rare, l'exceptionnel, l'unique, quelle perte pour tous si cela vient à disparaître ! Il va sans dire que si les particularités sont feintes et facticement obtenues, rien ne va plus. L'on n'a que faire du simulacre. Mais la figure de l'homme mérite d'être constamment enrichie. Malheur à qui tente de la réduire ! ou même simplement d'en limiter les traits. Ce qui a eu lieu une fois peut se reproduire et toute anomalie heureuse demande à être observée, protégée, sous risque d'être ravalée au niveau commun de l'ensemble. Car elle a tout contre elle, et d'abord l'opinion. L'histoire naturelle, ici également, peut nous instruire et le précautionneux travail des obtenteurs. De quels soins n'entourent-ils pas tout « sport » végétal ou animal, toute variété rare, même dus parfois à quelque accident de carence ou maladie (ô Jean-Jacques ! ô Dostoïewsky !) Sait-on jamais d'avance l'avantage que parfois il en peut sortir ? Quelles suppléances inattendues un défaut partiel fera naître ?

Par souci, Guéhenno, de n'approuver et épouser que

les sentiments les plus généraux, les plus communs, de l'humanité, tu l'appauvris. Cette figure idéale de l'homme je la vois, avec une épaisse masse commune, toute nimbée d'individuelles possibilités. Est-il nécessaire de le redire encore ? — Tout effort de désindividualisation au profit de la masse est, en dernier ressort, funeste à la masse elle-même.

Cœurs sensibles, ce qu'ils n'aiment pas, c'est le rouge. Ils ont horreur de l'effusion du sang, des coups de feu. Que quelques hommes trouvent une fin brusquée dans une échauffourée, cela les indigne et quel raffut aussitôt dans les journaux ! Ils supportent plus aisément que des milliers d'affamés périssent, mais peu à peu, sans bruit et pas trop près d'eux. Et du reste, « les statistiques sans doute exagèrent » ; et du reste *leur* journal n'en parle pas.

On voit descendre de la montagne des êtres sans beauté, sans grâce, comme taillés à coups de serpe dans du sapin ; avec une présupposée mentalité de conifères... Ah ! combien je sentais plus de finesse chez certaines tribus du Congo !

« *Reprendre du poil de la bête :* chercher son remède dans la chose même qui a causé le mal, recommencer. » (Littré).

Cette locution dont on abuse aujourd'hui tend à s'écarter de sa signification première. Ceux qui l'emploient croient sans doute avoir affaire à une image empruntée à l'équitation et l'assimilent à « se remettre en selle », qui sans doute leur paraît plus banale et, partant, moins expressive. C'est pourtant la traduction presque exacte de la locution anglaise : « take a hair of the dog that bit you » (prendre un poil du chien qui vous a mordu » — laquelle a conservé son sens premier,

rétréci même jusqu'à n'être guère employée, je crois bien, qu'à propos de l'ivrogne qui, au matin, reprend une gorgée de ce qui l'a soûlé la veille.

Il est bon que la voix des indigents, trop longtemps étouffée, parvienne à se faire entendre. Mais je ne puis consentir à n'écouter que cette voix. L'homme ne cesse pas de m'intéresser lorsqu'il cesse d'être misérable ; au contraire. Et qu'il importe d'abord de le secourir, il va sans dire, comme une plante qu'il s'agit d'abord d'arroser ; mais c'est pour obtenir sa fleur et c'est de celle-ci que je m'occupe.

Rien n'illustre mieux ma pensée que ce mot, cynique et férocement admirable, de Valéry, et si éloquent « par l'absurde ». Il y a bien longtemps de cela. Nous étions jeunes ! Nous nous étions mêlés tous deux aux badauds qui faisaient cercle autour d'une troupe de malheureux bateleurs. C'était, il m'en souvient, sur le terre plein du boulevard Saint-Germain, devant la statue de Broca. On admirait une pauvre femme, have et décharnée, en maillot rose malgré le froid. Son compère l'avait ligottée, enveloppée, savamment et de la tête aux pieds, d'un câble qui s'enroulait je ne sais combien de fois autour d'elle et dont, par une sorte de reptation elle devait parvenir à se dégager. Triste image du sort du peuple ; mais l'on ne pensait point au symbole ; simplement le public contemplait quasi béatement les efforts prolongés de la patiente. Elle se tordait, se contorsionnait, lentement délivrait un bras, puis l'autre, et lorsqu'enfin le dernier lien tombait, Valéry me prenait pas le bras :

— Allons-nous en ! *Elle ne souffre plus*.

Si l'on ne comprend pas l'ironique, la tragique beauté de ce mot, tant pis.

4 août.

Ah ! si seulement, cessant de souffrir, ils savaient devenir des hommes ! Hélas ! combien d'entre eux ne

doivent leur dignité, leurs droits à notre sympathie, qu'à leur misère !

Et de même que, tant qu'une plante n'a pas fleuri, on peut espérer que sa floraison sera belle... de combien de mirage s'enveloppe tout l'inéclos ! Quel déboire, dès qu'on ne peut plus mettre l'abjection sur le compte de la carence !

Pourtant ces réflexions ne me rendent pas pessimiste. Mais elles me persuadent qu'il n'est de bonne émancipation que celle que l'instruction et l'éducation accompagnent.

Certains jours, l'ennui peut fondre soudain sur moi comme un vautour, avec la force d'une passion et ressemblant presque à la haine. Et le monde entier soudain m'apparaît comme la grise paroi d'une lanterne que n'éclaire plus l'intérieur. Et je pense avec horreur à tous ceux pour qui cet état, pour moi si fugitif, est constant. Ceux-là sont les plus insecourables (car il en est) qui ne doivent qu'à eux-mêmes l'atroce impossibilité du bonheur.

La première condition du bonheur est que l'homme puisse trouver joie au travail. Il n'y a vraie joie dans le repos, le loisir, que si le travail joyeux le précède.

Le travail le plus pénible peut être accompagné de joie dès que le travailleur sait pouvoir goûter le fruit de sa peine. La malédiction commence avec l'exploitation de ce travail par un autrui mystérieux qui ne connaît du travailleur que son « rendement ».

N'as-tu pas vu certains prendre plaisir à des sports plus pénibles et plus risqués que les plus durs et dangereux labeurs ? La malédiction n'est pas dans la peine, mais dans l'effacement de cette peine, la résorption au profit de qui ne participe pas à l'effort. Dès que le travail devient tâche dont l'ouvrier cherche à se délivrer

au plus vite, dont il souhaite être quitte, toute joie l'abandonne. La joie n'habite l'effort que lorsque celui-ci tend à la perfection, même sans que l'émulation l'accompagne. La joie s'en va dès que cette perfection n'est assurée que par contrainte.

(Non envoyé.)

Parbleu, mon cher Thierry Maulnier, comment ne serais-je pas d'accord avec vous, sur tous les points de votre dernier article du 25 juillet. Dans quelques phrases de mon discours au Congrès pour la défense de la culture, je jugeais aussi sévèrement que vous faites la « Littérature-simple miroir ». Ceci surtout me paraît important, et Malraux a grandement raison d'insister sur ce point : la culture ne s'hérite pas ; elle se conquiert et toujours implique un effort.

Ceci dit, que le Narcissisme presque enfantin de ceux qui n'ont jusqu'à présent jamais pu voir leur vrai visage soit excusable, il *va de soi* également, et que le premier souci de l'homme, point de départ de la Culture, soit de prendre conscience de soi. « Pouvoir se voir ! Un miroir ! un miroir ! un miroir ! » faisais-je s'écrier mon *Narcisse*, tout au début de ma carrière.

J'approuve tout particulièrement votre affirmation (je la résume) : il ne s'agit pas d'incliner la culture vers le peuple ; mais bien d'élever celui-ci jusqu'à elle. Où je me sépare de vous, c'est lorsque vous semblez croire le peuple moins capable de s'élever à la culture que... mettons pour simplifier : la bourgeoisie. Je le crois plus capable qu'elle, au contraire, parce que, précisément, plus habitué qu'elle à l'effort. La bourgeoisie est paresseuse, jouisseuse et veule (j'entends ici par bourgeoisie les « rentiers ») ; le peuple actif et résolu. Celui de l'U. R. S. S. est en train de nous donner un exemple admirable : ce qu'il veut qu'on lui serve ce n'est pas du George Ohnet, délice de notre bourgeoisie, c'est du Pouchkine ; et, quand il joue, ce n'est pas à la belote,

c'est aux échecs. D'après ce que le peuple est encore à présent en France, asservi, courbé, nous ne pouvons présumer ce qu'il peut être. J'estime que ce serait lui faire injure que de le supposer inférieur au peuple russe, et crois que c'est en lui, et non plus dans la bourgeoisie, que, pour « défendre et illustrer » la culture, les « intellectuels » que nous sommes doivent reporter aujourd'hui leurs espoirs. Quant à souhaiter une littérature pour le peuple, à son niveau actuel, à son usage, je m'y refuse tout comme vous. Ce qu'il lui faut, ce qu'il commence à réclamer, ce ne sont pas des Ersatz, c'est *le meilleur* ; et l'instruction qui le mette à même de comprendre. Et qu'il y ait dans tout cela du peu à peu, il va sans dire ; mais pas autant qu'on le croit souvent...

7 août.

A tous les déshérités, les courbés sous un joug et chargés, les assoiffés, les meurtris, les dolents, l'assurance d'une survie compensatoire ! Si chimérique qu'elle soit, oserez-vous leur enlever cette espérance ? Oui, si c'est pour leur dire : dès « ici-bas ». Laissez-leur la vie éternelle, ou donnez-leur la révolution.

Ou plutôt : enlevez la vie éternelle, vous aurez la révolution.

Je ne dis rien là que de très banal et dont ne soient également convaincus ceux de l'un et de l'autre bord ; les uns pour souhaiter précisément ce que les autres craignent. Mais c'est là ce qui explique aussi bien que le catholicisme ait tant de partisans impies.

15 août.

Retour à Paris.

La lumière frisante des premiers rayons, sur ce papier de tenture, voudrait en dénoncer les déchirures et les taches. Mais elle n'en trouve pas. La salle du Lutetia vient d'être remise à neuf, où j'entre prendre un café

au lait (tous les débits étant encore fermés). Et si je dis cela, c'est qu'à cette heure matinale, mon esprit et mes sens s'éveillent dans une frémissante allégresse, mais vulnérables, écorchables par le moindre accroc. Le moindre nuage m'assombrirait ; mais l'azur de même est sans taches ; l'air limpide est frais ; il fait joyeux.

Je n'ai pu rentrer rue Vaneau ; le verrou de sûreté m'empêchait et je n'ai pas voulu déranger de si bonne heure le concierge.

Je suis ressorti dans les rues encore vides, tout gonflé de ce capiteux sentiment de supériorité de celui qui devance l'appel.

C'est le 15 août, aujourd'hui, jour de fête, tout le monde se lèvera tard...

Je note tout cela afin de redonner son rôle de *journal* à ce carnet qui depuis longtemps n'était plus qu'une sorte de cimetière d'articles mort-nés.

J'ai laissé à Lyon hier soir R. L., à qui je venais de lire l'*Intérêt Général* ; avec, somme toute, une assez heureuse surprise. Nombre de scènes sont bonnes ; certaines m'ont même paru (et à lui) excellentes. J'estime que ma grande erreur, et qui donne à la pièce entière son aspect hybride, et parfois si facheusement, vient de cet effort que je fis de rallier le réalisme. Je dois m'en écarter résolument bien au contraire, ainsi que je faisais autrefois.

Œuvre d'art. Le grand nombre restera toujours plus sensible à la grosseur d'un diamant qu'à la pureté de son eau.

Notre époque tend à la glorification de record bien plus qu'à la standardisation. C'est miser sur l'heure présente et perdre souci de la durée.

27 août.

Ce qui fait le charme et l'attrait de l'*Ailleurs*, de ce que nous appelons exotisme, ce n'est point tant que la

nature y soit plus belle, mais que tout nous y paraît neuf, nous surprend et se présente à notre œil dans une sorte de virginité. Ce ne sont point tant « les fleurs plus larges », que les « parfums non éprouvés »... Cet aiguillon de la nouvelleté, nous n'en ressentons plus la pointe si l'émousse l'accoutumance ; cela ne dépend point des choses, mais de ce que nous nous blasons et ne ressentons un parfait ravissement qu'au premier contact.

Ce matin, je contemple le ciel d'orage, les feuillages que l'averse a lavés, le jeu des rayons et des ombres dans l'échevellement des nuées... Mon admiration serait-elle beaucoup plus vive si elle était plus étonnée ?

Retour à Cuverville après deux jours à Paris. G. partant demain, il s'agit de trouver une lecture qui ne dure qu'un seul soir. Je choisis *Etude de Femme.* J'avais lu le *Réquisitionnaire* et *la Bourse,* aux précédentes soirées avec le plus grand succès. Devant la perfection du portrait de Mme de Listomère, la justesse de ton des dialogues à travers ce très court récit, devant l'équilibre, la sobriété, la perfection du *Réquisitionnaire,* j'en viens à penser que l'emphase et la cocasserie des métaphores dans *la Bourse* (grand succès de fou rire) ne sont peut-être pas aussi inconscientes que l'on est prêt à croire d'abord. Je crois à présent que Balzac s'en amusait le premier. Il est aussi vain, aussi absurde de lui reprocher le saugrenu de certaines phrases de *la Bourse,* que de blâmer, le « gémis-je » de *Paludes,* qu'un critique, assez fin d'ordinaire pourtant, avait la gentillesse de trouver peu harmonieux.

Si bizarrement emphatique qu'il puisse paraître d'abord, le style de Balzac dans *la Bourse* est d'une prodigieuse réussite et marque un sens très subtil de la convenance et de l'harmonie.

17 septembre.

Achevé enfin cette préface à une réédition d'Henry Monnier, promise à un livre dont j'avais eu l'idée.

Très peu satisfait par ces pages fort peu originales, qui m'ont donné beaucoup de mal et pris un temps considérable.

Monnier est si peu connu de ces jours que j'ai cru opportun, non tant de le commenter, mais de le présenter à neuf aux lecteurs. Je n'ai pas pu trouver la place pour cette petite phrase : « Quand il rit, son rire est sans joie. Il ne rit que quand il se moque. »

Il arrive un moment dans la vie et je crois que ce moment arrive fatalement, pour peu que l'on vive assez longtemps — où les choses que l'on avait méprisées dans sa jeunesse se vengent. Tout de même que l'on voit dans la tragédie grecque Aphrodite ou Dyonisos se venger des dédains d'Hippolyte ou de Penthée. Oui, je paye aujourd'hui mes dénis d'antan, de ce long temps où me paraissait indigne de réelle attention tout ce que je savais transitoire et ressortissant à la politique, à l'histoire. L'influence de Mallarmé me précipitait dans ce sens. Je la subissais sans m'en rendre compte car elle ne faisait que m'encourager dans mon sens et je ne savais pas encore bien, alors, combien il sied de se défier de ce qui vous flatte et que cela seul vous éduque vraiment, qui vous contrarie.

ANDRÉ GIDE

LETTRE A L'ÉTOILE

Tu es de celles qui savent
Lire par-dessus l'épaule
Je n'ai même pas besoin
Pour toi, de chercher mes mots.
Depuis longtemps ils attendent
A l'ombre de mon silence
Derrière les lèvres closes
Et les distances moroses
A force d'être si grandes.
Mais, vois, rien ne les dénonce,
Nous ne sommes séparés
Par fleuves ni par montagnes,
Ni par un bout de campagne,
Ni par un seul grain de blé.
Rien n'arrête mon regard
Qui te trouve dans ton gîte
Plus vite que la lumière
Ne descend du haut du ciel
Et tu peux me reconnaître
A la luisante pensée
Qui parmi tant d'autres hommes
Elève à toi toute droite
Sa perspicace fumée.

Mais c'est le jour que je t'aime
Quand tu doutes de ta vie
Et que tu te réfugies
Aux profondeurs de moi-même
Comme dans une autre nuit
Moins froide, moins inhumaine.
Ah! Sans doute me trompé-je
Et vois-je mal ce qui est.
Tu n'auras jamais douté,
Toi si fixe et résistante
Et luisante de durée,
Sans nul besoin de refuge
Lorsque le voile du jour
A mon regard t'a célée,
Toi, si hautaine et distraite
Dès que le jour est tombé,
Et moi qui viens et qui vais
D'une allure passagère
Sur des jambes inquiètes,
Tous les deux faits d'une étoffe
Cruellement différente
Qui me fait baisser la tête
Et m'enferme dans ma chambre.
Mais tu as tort de sourire
Car je n'en ai nulle envie
Tu devrais pourtant comprendre,
Puisque tu es mon amie.

■

Je sors de la nuit plein d'éclaboussures
J'ai bien bataillé dans mon lit peureux
J'en ai le corps plein de taches, de feux,
Sous les draps enflant encor leur voilure.

Porté dans l'espace et tout mélangé
Au ciel noir tordu de mille lumières,
J'étais à cheval et j'étais couché
Et seul contre tous et criblé de pierres.

Je donnais des coups, le bois de mon lit
Faisait bouclier, me servait d'armure,
Mais le jour parut et je tournai bride
Sans qu'il y ait eu vainqueur ni vaincu,

Il faudra demain tout recommencer.

*

Voulant modestement me tenir compagnie
Vous savez devenir un objet familier,
Et, métal ou miroir, lampe étroite, bougie,
Vous mettez près de moi quelque tremblant reflet.

Ou bien, pesant un peu sur l'air qui nous entoure,
Vous ignorez encore où vous allez gîter
Et, refusant de vous couler dans un objet
Vous savez aussi bien vous mettre un peu partout.

Où donc cacherez-vous aujourd'hui votre forme.
Je fais aller mes yeux du parquet au plafond
Lorsque derrière moi vous entr'ouvrez la porte
Vous, vivante, parmi vos mots et vos raisons.

■

Montagnes derrière ; montagnes devant,
Batailles rangées d'ombres, de lumières,
L'univers est là qui enfle le dos,
Et nous, si chétifs entre nos paupières,
Et nos cœurs toujours en sang sous la peau.

Faut-il que pour nous brûlent tant d'étoiles
Et que tant de pluie soit tombée du ciel
Et que tant de jours sèchent au soleil
Quand un peu de vent éteint notre voix
Nous couchant le long de nos os dociles.

Viendront les géants tombés d'autres mondes,
Ils enjamberont les monts, les marées,
Et vérifieront si la terre est ronde
Par dérision, de leurs grosses mains,
Ou bien, reculant, de leurs yeux sans bords.

JULES SUPERVIELLE

VERRE A LIQUEUR

PERSONNAGES

LE PÈRE	45 ans
LA MÈRE..	40 ans
MADELEINE, leur fille............................	20 ans
GEORGETTE, amie de Madeleine..................	20 ans
LAURENT, ami du père..........................	46 ans

SCÈNE I

Intérieur de petit fonctionnaire de province. Fauteuils, piano, etc. Il est près de minuit. Le père et la mère sont assis de chaque côté d'une table. Ils s'ennuient, feignent de lire, échangent de temps en temps une parole.

LE PÈRE. — Tu as la voix encore un peu prise, chérie, avant que nous nous couchions, il faudra que je te prépare une fumigation d'eucalyptus.

LA MÈRE *(de mauvaise humeur)*. — Je ne suis pas malade.

LE PÈRE *(d'une voix trop douce)*. — C'est curieux. Je n'ai jamais pu comprendre ce côté de ton caractère. Tu serais malade à ne plus tenir debout que tu prétendrais encore te bien porter.

LA MÈRE. — Allons ! Je me soignerai.

LE PÈRE. — On ne devrait pas avoir à te le dire. Tu devrais le faire, en somme, de toi-même, chérie. Où est le coupe-papier en ivoire ?

LA MÈRE. — Tu l'auras égaré, comme toujours.

LE PÈRE. — A moins que Madeleine l'ait pris.

LA MÈRE. — Madeleine est plus ordonnée que toi. Tiens, voilà le coupe-papier en fer, en attendant.

LE PÈRE. — Ma chérie, tu sais bien qu'il est ébréché. Avec ce coupe-papier, je ne fais que déchirer les pages des livres.

LA MÈRE. — Toujours capricieux !

LE PÈRE. — Décidément, tu es un peu enrouée. Il faudra que je prépare un gargarisme.

(Silence.)

LA MÈRE. — Que font nos jeunes filles ? Il est tard !

LE PÈRE. — Elles dansent.

LA MÈRE. — Elles pourraient bien tout de même songer aussi à dormir.

LE PÈRE. — Une fois n'est pas coutume.

LA MÈRE. — Oh ! Toi...

LE PÈRE. — Cette petite Georgette est bien mignonne.

LA MÈRE. — Mignonne, est-ce bien le mot ? Elle n'est plus une enfant.

LE PÈRE. — Oh ! Naturellement... Mais elle a quelque chose de frais, de vif, qui me ravit.

LA MÈRE *(avec sévérité)*. — Elle te plaît ?

LE PÈRE. — Qu'est-ce que tu veux dire ?

LA MÈRE. — Rien.

LE PÈRE. — Oui... Je suis bien heureux qu'elle soit venue ici... oui, en somme... nous avons beau entourer Madeleine d'affection, — nous faisons tout pour elle, — j'ai peur qu'elle se trouve un peu seule, quelquefois.

LA MÈRE. — Elle n'est pas sentimentale.

LE PÈRE. — Ma pauvre chérie, nous n'en savons rien... N'oublie pas que tu leur a promis de leur faire du thé, quand elles rentreront. Après une soirée passée au bal, cela leur fera du bien.

LA MÈRE. — Laurent les accompagnera ?

LE PÈRE. — Il l'a promis. Il est étonnant, Laurent, tu ne trouves pas ?

LA MÈRE. — Je ne vois pas en quoi. Tu as toujours eu une tendance trop grande à admirer les gens. Tu as toujours été comme cela. Laurent est resté très jeune de caractère. Quoi d'étonnant ? Il n'a pas eu nos ennuis.

LE PÈRE. — Il est resté très jeune, c'est beaucoup. Quant aux ennuis, nous ne savons pas. En somme, il n'a qu'un an de plus que moi, Laurent.

LA MÈRE. — Il a quarante-six ans ?

LE PÈRE. — Oui. On ne le dirait pas, hein ?

LA MÈRE. — On dirait, par contre, que cela te fait plaisir d'insister sur ton âge, de te faire passer pour vieux ? Comme c'est agréable pour moi !

LE PÈRE. — Je dis cela pour te faire rire, chérie. Cela fait rire Laurent aussi.

LA MÈRE. — Je n'aime pas sa façon de plaisanter, je te l'ai déjà dit.

LE PÈRE. — Tu ne le connais pas. Tu as beau l'avoir vu depuis vingt ans presque tous les jours, tu ne le connais pas. Il plaisante beaucoup, mais sans malice, ma chérie, sans arrière-pensée. Et au fond, je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il est malheureux.

LA MÈRE. — Laurent ? Il respire le bonheur. Il adore sa femme, et elle l'adore. A part le nôtre, je ne connais pas de ménage plus uni.

LE PÈRE. — Je ne dis pas.

LA MÈRE. — Il te l'aurait dit. De vieux amis comme vous n'ont pas de secrets l'un pour l'autre.

LE PÈRE. — Nous n'avons pas de secrets, en effet, dans les petites choses, chérie.

LA MÈRE. — Et sur quoi te bases-tu ?

LE PÈRE. — Je ne sais pas. Je me trompe sans doute.

LA MÈRE. — Oui. Tu dois te tromper.

LE PÈRE. — Sans doute.

(Silence.)

LA MÈRE. — Si tu étais malheureux, tu le dirais à Laurent ?

LE PÈRE. — Voyons, chérie, je ne suis pas malheureux, tu le sais bien... Non, je ne le dirais pas à Laurent.

LA MÈRE. — Minuit !

LE PÈRE. — Ils vont rentrer. Tu es contente de ta soirée ? Il y a longtemps que nous ne veillons plus ainsi. Tu ne te sens pas fatiguée ?

LA MÈRE. — Au contraire. J'aurais presque envie d'aller faire une promenade, s'il faisait clair de lune.

LE PÈRE. — Avec ton mal de gorge ? Les femmes sont folles.

LA MÈRE. — J'espère que les petites ne prendront pas froid en rentrant.

LE PÈRE. — Ne t'inquiète pas.

LA MÈRE. — Il faut bien que quelqu'un s'inquiète. S'il n'y avait que toi pour penser aux autres !... Un bon rhume est vite attrapé.

LE PÈRE. — Allons... chérie...

LA MÈRE. — Evidemment... Tu ne te rends pas compte.

LE PÈRE. — Entends les rires dans le corridor.

LA MÈRE. — C'est ton Laurent qui les fait rire. Ouvre, je vais chercher le thé...

SCÈNE II

La mère sort. Entrent Laurent et les deux jeunes filles. Ils sont tous les trois très gais. Laurent l'est un peu trop, comme s'il avait bu.

LE PÈRE. — Arrivez, folle jeunesse ! Et toi, mon bon Laurent, comme c'est gentil à toi de les avoir accompagnées ! Entre.

LAURENT. — Tu es bien bon.

MADELEINE. — Mère est couchée ?

LE PÈRE. — Non. Elle apporte le thé. Asseyez-vous, Georgette, vous devez être rompue ?

Georgette. — Mais non, monsieur Calvé. Nous avons dansé à peine pendant trois heures.

La Mère *(rentrant et apportant le thé qu'elle pose sur la table)*. — Voilà mes danseuses ! Eh bien ?

Madeleine. — C'était très réussi, très bien, tu sais ma petite mère. Pas vrai, Georgette ?

Georgette. — Mais oui. Une excellente soirée.

Le Père. — Ah ! Ah ! Eh bien, je suis content. Alors, vous avez eu beaucoup de plaisir ! Eh bien, je suis content, vraiment.

Laurent. — Elles n'ont pas raté une danse.

La Mère. — En voilà ! De mon temps, les choses ne se passaient pas ainsi. Dieu sait que j'aimais la danse, mais ma mère n'aurait pas manqué de me reprocher comme une indiscrétion de danser toute une soirée sans en rater une, comme vous dites.

Laurent. — Est-ce possible ? C'est si charmant de danser. Si vous les aviez vues, Madame Calvé, elles étaient si jolies, vous ne leur reprocheriez rien, j'en suis bien sûr.

La Mère. — Je ne reproche rien à ces enfants, Laurent. Dieu merci, nous sommes devenus plus libres. La preuve, c'est que je n'ai pas accompagné ma fille au bal, ce que ma mère n'aurait jamais fait.

Le Père. — N'est-ce pas ? Cette liberté, c'est charmant. Et ces admirables toilettes ! Tu ne trouves pas, Laurent, que la mode a fait de singuliers progrès, aujourd'hui ?

Laurent. — Si fait.

Le Père. — De notre temps, comme tu dis, ma chérie, on n'aurait pas trouvé cette harmonie, ces lignes, enfin...

La Mère. — Tu veux du thé ?

Le Père *(interloqué)*. — Du thé ? Une petite tasse, oui. Mais c'est vrai, de notre temps, les femmes s'habillaient autrement.

La Mère. — Mal, sans doute ?

LE PÈRE. — Non, chérie... Autrement.

LA MÈRE. — Et vos danseurs ?

LE PÈRE. — Ah ! Voilà !

LAURENT. — Il y a moi, d'abord.

LE PÈRE. — Ah ! toi, tu es un tel gaillard !

MADELEINE. — Il danse très bien, tu sais.

GEORGETTE. — Oh ! Très bien !

MADELEINE. — Il connaît les danses modernes.

LE PÈRE. — C'est vrai, Laurent ? Mais où diable as-tu appris les danses modernes ?

LAURENT. — Mon bon vieux, je ne les ai pas apprises.

LE PÈRE. — Tu es resté si jeune ! Tu dois apprendre cela rien qu'à regarder les autres danser.

LAURENT. — Mais oui.

LE PÈRE. — Je ne pourrais jamais en faire autant.

LAURENT. — Tu étais pourtant un enragé danseur, autrefois.

LA MÈRE. — Lui ?

LAURENT. — Mais tout le monde le regardait au bal. Ma parole, j'étais jaloux.

LA MÈRE. — Je ne savais pas que tu avais eu tant de succès dans ta jeunesse, mon ami.

LAURENT. — Il ne vous l'a pas dit ?

LE PÈRE. — Laurent plaisante. Il ne faut pas croire un mot de ce qu'il raconte, ma chérie. En somme, j'étais un danseur très ordinaire... Mais en vieillissant... C'est étonnant, n'est-ce pas ? On vieillit, et ça paraît tout naturel aux autres. Vous ne voudrez jamais croire que j'ai été... en somme, un bon danseur ?

LA MÈRE. — Julien !

LE PÈRE. — Eh bien... Il n'y a aucun mal. Je n'ai rien dit de mal, tu ne trouves pas, Laurent ?

LA MÈRE. — Il y a des jours, on ne sait vraiment pas ce qui lui passe dans l'esprit. Voulez-vous un peu plus de thé, Laurent ?

LE PÈRE. — Arrête ! Laisse-là ce thé.

La Mère. — Qu'est-ce qui te prend ?

Le Père. — Du thé ! C'est mesquin. Attends... D'abord, Madeleine, si tu veux faire plaisir à ton vieux père, tu vas nous jouer quelque chose, tu sais bien quoi.

La Mère. — A cette heure-ci ? En voilà une idée ! Mais elle n'en peut plus !

Le Père. Un seul morceau, hein, ma petite Madeleine ? Pour me faire plaisir... Cela va durer un instant.

(Madeleine se met au piano, et joue un air d'opéra.)

Et maintenant... attends... Il doit nous rester un peu de liqueur. Pendant qu'elle joue, je vais tout préparer.

La Mère *(pincée)*. — Fais comme tu voudras.

Le Père. — Quoi ? Cela te déplaît ?

La Mère. — Comme il te plaira.

Le Père. — C'est cela... Comme il me plaira. Eh bien. Prends-donc les verres, tu sais...

La Mère. — Promets d'abord.

Le Père. — Mais oui, rien qu'un peu.

La Mère. — Tu sais bien que tu ne supportes pas l'alcool. Et si tu es malade, qui te soignera ?

Le Père. — Va ! Je ne serai pas malade, pour un petit verre de liqueur.

Laurent *(ironique)*. — Mais c'est une orgie !

Le Père. — Laurent, nous n'avons pas tous les jours l'occasion de faire une petite fête. Et c'est en l'honneur de toute cette jeunesse. Nous autres vieux, nous ne pouvons que boire un petit verre en l'honneur de la jeunesse. Eh bien, buvons le petit verre ! Continue, ma fille ! Voilà qui est beau. Quand j'ai entendu ce morceau pour la première fois, j'étais un jeune homme... Eh... Il manque ici quelque chose... ?

La Mère *(en colère cette fois)*. — Allons ! Bon, qu'est-ce qui te manque encore ?

Le Père. — Je voulais dire : Il manque quelque chose à la petite fête, des fleurs, par exemple.

La Mère. — Et des violons ?

LE PÈRE. — Peut-être manque-t-il en effet des vio lons. Tu comprends, chérie, à toute cette jeunesse, faut un décor... quelque chose...

LA MÈRE. — Laisse ce verre.

LE PÈRE. — Par exemple !

LA MÈRE. — Tu ne supportes pas...

LE PÈRE. — Elle s'est mise en tête, Laurent, que j ne supportais pas l'alcool. Elle prétend qu'un méchan petit verre de liqueur me grise. N'est-ce pas que j supporte bien l'alcool ?

LAURENT. — Autrefois, oui.

LA MÈRE. — Aussi bon buveur que brillant danseur

LE PÈRE. — Chérie, tu me blesses... Comment n vois-tu pas... Devant ta fille, devant tout le monde... t m'humilies...

LA MÈRE. — Te voilà bien, avec tes grands mots !

LE PÈRE. — Ecoutez... C'est le plus beau passage d morceau...

(Madeleine joue. On écoute. Puis elle achève de jou et dit :)

MADELEINE. — C'est tout, mon petit père.

LE PÈRE. — Et c'est beaucoup. Oh ! Beaucoup !

LA MÈRE. — Et maintenant... Vous m'excusere Laurent. Il faut que ces petites se couchent. Il est tar Une heure au moins.

LE PÈRE. — Vous partez déjà !

LAURENT. — Je m'en vais de mon côté.

LE PÈRE. — Tu ne restes pas un peu ?

LA MÈRE. — Ah ?

LE PÈRE. — C'est étonnant, chérie, je ne me sen pas du tout envie de dormir.

LAURENT. — J'ai bien encore un instant.

MADELEINE. — Adieu, petit père.

GEORGETTE. — A demain, Monsieur Calvé !

LE PÈRE. — Adieu, Mademoiselle Georgette.

GEORGETTE, *à Laurent.* — Au revoir...

SCÈNE III

(Pendant un long moment, Laurent et le père se promènent de long en large sans rien dire.)

LE PÈRE. — Finissons la bouteille !...

(Il verse à boire à Laurent et à lui-même.)

Elles auraient bien pu rester encore un peu, tu ne trouves pas, Laurent ? En somme elles ne paraissaient pas si fatiguées... Ma femme est beaucoup plus raisonnable que moi. Au fond, c'est elle qui a raison. Elle a bien joué ce morceau, tu ne trouves pas, ma petite Madeleine ?

LAURENT. — Très bien.

LE PÈRE. — Ah ! Voilà ! Je savais que cela te ferait plaisir, à toi aussi. Je suis content de voir que tu es de mon avis. Oui, cela me fait plaisir. Mon bon vieux ! Toi, au moins, tu es resté un peu avec moi.

LAURENT. — Oh ! Moi, je suis libre.

LE PÈRE. — Ta femme ne sera pas inquiète ?

LAURENT. — De quoi s'inquièterait-elle ? Je suis assez grand garçon, elle le sait bien.

LE PÈRE. — Oui... sans doute.

LAURENT. — Tu sais... Les femmes...

LE PÈRE. — Je t'entends, je t'entends très bien. Oh ! les femmes, c'est un problème... hum !

LAURENT. — Donne-moi encore un petit verre.

LE PÈRE. — Ah ! Tu la trouves bonne, hein ? Ah ! Ah ! Eh bien, je vais m'asseoir dans ce fauteuil. Notre liqueur là. Voilà les cigarettes. Eh bien ?

LAURENT. — Mais oui. Il n'en faut pas plus pour le moment.

LE PÈRE. — Tu es un jouisseur. Tu n'as pas changé. Tel tu étais autrefois, tel tu es resté.

LAURENT *(impatienté)*. — A la fin, je ne sais pas

pourquoi tu parles toujours du passé : « Autrefois » — « Il y a vingt ans ! » « Quand j'étais jeune ! » C'est ridicule. Tu te prends pour un vieillard ?

LE PÈRE. — Pas encore pour un vieillard, Laurent, mais pour un homme vieux, oui.

LAURENT. — C'est absurde. Il y a là quelque chose qui m'agace. On dirait que tu n'as vécu que dans ta jeunesse, que tu es mort, ou que tu tiens à passer pour mort depuis ton mariage.

LE PÈRE. — Ah ! Laurent, tu te trompes ! Tu te trompes absolument. Parlons à cœur ouvert, veux-tu ? Tu sais bien que nous pouvons tout nous dire. Et justement, depuis quelque temps, notre amitié avait un peu changé, tu ne trouves pas, Laurent ? Nous ne nous disions plus rien d'important, comprends-tu, eh bien...

LAURENT. — Il te faut un spectateur ?

LE PÈRE. — Non. Non. Ce n'est pas un spectateur que je veux dire, Laurent. Il faut comprendre.

LAURENT. — Mon pauvre vieux, je comprends bien. Je sais que tu te passes de spectateur.

LE PÈRE. — Oui, je m'en passe.

LAURENT. — Tu n'as même plus droit... au petit verre, hein ?

LE PÈRE. — Mon Dieu, Laurent, l'alcool ne me réussit pas.

LAURENT. — Pauvre vieux ! C'est à ce point !

LE PÈRE. — Que veux-tu dire ?

LAURENT. — Tu n'as même plus droit à une petite soirée, à une petite fête, avec ta fille et l'amie de ta fille ?

LE PÈRE. — Ah ! Laurent, tu ne peux comprendre cela, non, mon ami, tu ne peux vraiment pas comprendre. Tu juges les choses du dehors, et tu trouves qu'il est facile de résoudre le problème : à droite les bons, à gauche les mauvais... Eh bien, en réalité, tout est beaucoup plus difficile. Voilà vingt ans que je cherche

à résoudre le problème. C'est ma pensée de chaque jour. Eh bien, mon ami, je ne suis pas plus avancé aujourd'hui qu'il y a vingt ans.

LAURENT. — C'est ça, ta pensée constante, dis-tu ?

LE PÈRE. — Ma pensée de chaque jour.

LAURENT. — Eh... Julien, ça finira par t'étouffer.

LE PÈRE. —Ah ! Comment peux-tu dire cela, Laurent. J'ai peur que nous ne nous comprenions pas très bien ?

LAURENT. — Nous avons peut-être tort, en effet, de nous faire certaines confidences ?

LE PÈRE. — Tu crois ?

LAURENT. — Oui, tu as beau dire : c'est dangereux.

LE PÈRE. — Il me semble que je puis te dire toutes mes pensées sans danger.

LAURENT. — Ça n'est pas sûr.

LE PÈRE *(Il s'exalte lui-même en parlant. Sa voix tremble. Ses mains tremblent aussi)*. — Laurent... Si tu me caches ta pensée, c'est que tu n'es plus mon ami.

LAURENT. — Calme-toi.

LE PÈRE. — Tu as quelque pensée secrète sur mon compte, il faut me la dire.

LAURENT. — Allons, soit.

LE PÈRE. — Nous sommes habitués à regarder les choses en face.

LAURENT *(soudain violent)*. — Eh bien, non !

LE PÈRE. — Quoi !

LAURENT. — Non. Ecoute, Julien, quand on entre ici, on sent une atmosphère de gêne, de contrainte terrible. Je ne sais d'où cela vient. Peut-être de l'ordre de la maison — enfin, n'importe. Non, dans une atmosphère pareille on ne peut pas regarder les choses en face.

LE PÈRE. — Mais, Laurent, dans toutes les maisons...

LAURENT. — Il y a en toi du mensonge.

LE PÈRE. — Peut-être. Si j'en étais sûr, je serais le premier à m'en châtier.

LAURENT. — Cela ne t'avancerait guère.

LE PÈRE. — Il n'y a pas à dire, Laurent, nous ne sommes pas heureux ensemble, et pourtant nous nous aimons.

LAURENT. — Tu mens ! Elle est parfaitement heureuse — et tu ne l'aimes pas.

LE PÈRE. — Je ne vivrais pas sans elle !

LAURENT. — Menteur ! Prends garde ! Tu t'es habitué à penser que tu ne pouvais pas vivre sans elle, et tu finis par le croire. Mais... quand tu regardes Georgette, eh ? Dis ? Elle te plaît ? Dis la vérité ?

LE PÈRE. — Ma vérité ? Mais c'est de vivre pour ma... Mais qu'est-ce que tu veux dire, à la fin ?

LAURENT. — Ah ! Ah ! Comme tu dis cela, hein ? Comme tu sens bien que j'ai raison, que j'ai touché juste.

LE PÈRE. — Juste ?

LAURENT. — Tu sais bien, qu'au fond... dans le secret de ton cœur... tu voudrais bien coucher avec Georgette ?

LE PÈRE. — Qu'est-ce que tu dis ?

LAURENT. — Ah ! Ah ! Ah !

LE PÈRE. — Laurent... Je ne sais pas ce que tu as, Laurent.

LAURENT. — Donne-moi un petit verre.

LE PÈRE. — Sers-toi.

LAURENT. — Quoi ? N'est-ce pas clair ? Je t'observais, tout à l'heure, quand tu la regardais... quand tu parlais de ces toilettes, tu sais, de cette harmonie, de cette ligne.

LE PÈRE. — Mais...

LAURENT. — Inutile. Quand tu veux te faire plus vieux que tu n'es, quand tu veux passer à toute force pour un vieillard, tu sais bien que ce n'est pas sans arrière-pensée.

LE PÈRE *(songeur)*. — C'est vrai, Laurent.

LAURENT. — Toute cette vieillesse, dont tu veux te protéger... Tu as peur hein, tu as peur de...

LE PÈRE. — Oui, Laurent.

Elle est venue chez moi hier. — Georgette, oui. Oh, ça n'a pas été très difficile. Ça n'est jamais tellement difficile, tu sais, mon vieux.

LE PÈRE. — Ah ? Elle est venue ?

LAURENT. — Oui.

LE PÈRE. — Et...

LAURENT. — Mais bien sûr. Ecoute... Verse-moi encore une petite goutte.

LE PÈRE. — Donne ton verre.

LAURENT. — Tu répands la liqueur sur le tapis...

LE PÈRE. — Je tremble ?

LAURENT. — Eh ! Tout d'un coup, te voilà bien agité... Tu...

(Laurent boit lentement. Le père se renverse dans son fauteuil. Il incline la tête et paraît tomber dans une méditation profonde.)

LAURENT. — Dis donc, est-ce que ta femme écoute aux portes ? *(Le père hausse les épaules)*. Elles ne dorment peut-être pas encore. Tu crois qu'elles dorment ?

LE PÈRE. — Peut-être.

LAURENT. — Et si par hasard... Tu as beau hausser les épaules... Je pars.

LE PÈRE. — Pourquoi m'as-tu raconté cela ?

LAURENT. — Pourquoi ne l'aurais-je pas dit ?

LE PÈRE. — Que faisait Madeleine, pendant ce temps ?

LAURENT. — Je l'ignore.

LE PÈRE. — Madeleine... Tu n'as jamais... elle n'a pas... ?

LAURENT. — Laisse-moi partir.

LE PÈRE. — Madeleine aussi ?

LAURENT. — Non. Mais non, voyons !

LE PÈRE *(accablé)*. — Pourquoi est-ce que cela me fait souffrir ? Je ne le sais pas. Dis, pourquoi est-ce que je souffre ?

LAURENT. — Laisse-moi rentrer.

LE PÈRE. — Après tout, oui. Va-t'en. Il vaut mieux que tu t'en ailles.

LAURENT. — Ça suffit comme ça pour ce soir.

LE PÈRE. — Oui.

LAURENT. — Adieu...

(Le père retourne près de son fauteuil. Il s'est mis la main devant la bouche et se laisse tomber brusquement dans le fauteuil. Un instant de silence. Puis, il se met à sangloter et on l'entend qui murmure :)

Je ne comprends rien à ma vie.

(Rideau.)

LOUIS GUILLOUX

DICTATURE ET DICTATEURS

I

En principe, la République est le régime noble par excellence. Elle suppose des citoyens égaux, sinon par nature, du moins par le sentiment de la chose publique et la vertu au sens du mot chez les Anciens. Vertu veut dire la force de l'homme au service de la vie, prise dans sa forme la meilleure et la plus belle. Une telle République est aristocrate, et le contraire de la démocratie. L'antiquité n'en a pas connu d'autre. Chez les Grecs et à Rome jusqu'à l'Empire, le peuple, fût-ce même la plèbe, n'est encore que le plus bas étage de l'aristocratie ; mais il y tient pourtant par les liens naturels et les institutions les plus solides : car, dans les républiques antiques, il n'y a dans la Cité que des patrons et des maîtres : les ouvriers, les petits métiers, les artisans même ne sont pas des citoyens ; ils ne sont tous que des esclaves. Il n'y a pas de démocratie dans un Etat où l'esclavage et le travail se confondent. Toute l'économie de la Cité antique est fondée sur l'esclavage, comme tout le pouvoir porte sur la religion. Aristote le sait.

S'il ne s'agit plus du petit nombre, il semble que la République soit une utopie. On ne peut faire que l'immense multitude soit un patriciat et qu'elle en ait les vertus. La première de toutes est la volonté de dominer et d'en avoir la force. Les Républiques aristocratiques sont condamnées à la vertu militaire, ou à périr. Quel

que soit l'orgueil des patriciens, et même leur fureur égoïste, ils cessent d'être des citoyens, s'ils ne sacrifient pas, aussi souvent qu'il le faut, leur prétention personnelle à la gloire et au bien de l'Etat. Parmi les hommes, il n'est pas d'autre borne aux intérêts égoïstes que le devoir religieux ou l'honneur. En fait, l'honneur est le seul frein que l'on sache à l'égoïsme. Voilà ce qu'on peut demander à quelques-uns, mais qu'on ne peut attendre de la multitude : elle n'oppose même pas l'intérêt à l'honneur, mais le besoin.

La République est donc le régime idéal d'un Etat où tous les citoyens sont nobles.

Qui dit noble dit libre. Dans cette Cité noble, l'individu veut être libre comme l'Etat lui-même. Un Etat ne reste libre, que s'il a la puissance de le rester : bref, s'il a la force de défendre sa liberté. Car la lutte est partout, la vie pour les uns, la mort pour les autres. En dépit des rhéteurs et de tous les mensonges, les Etats faibles sont condamnés à mort, et les puissances ne guettent que l'heure propice pour les asservir ou les détruire.

Il n'y a pas de plus lourd et plus funeste mensonge que de nier cette loi universelle. La mort est partout, et toujours prête aveuglément à détruire. Ce que cent mille siècles ont eu tant de peine à élever, un seul jour peut l'anéantir. La vie est contrainte à un combat perpétuel ; bien plus, la vie est une continuelle victoire, ou l'on cesse de vivre.

Peut-être viendra-t-il un temps où tous les hommes seront assez religieux et assez nobles pour ne plus vivre les uns de la mort des autres : ce temps n'est certes pas venu, s'il doit jamais venir : les hommes méritent-ils qu'il vienne ?

II

Le Dictateur est toujours un démagogue ; et d'autant plus qu'il feint plus de ne pas l'être, ou même qu'il croit ne l'être pas. Il s'appuie toujours sur un parti pour en abaisser ou en détruire un autre. Il n'y a que le sien à quoi il reste fidèle. Il ne rêve que de durer ; il aspire à la continuité ; son vœu est de fonder une dynastie. Faute d'être roi, il singe les rois ; et souvent jusqu'au ridicule : non pas un seul roi, il en singe plusieurs, ou tous. Napoléon lui-même, le génie des génies en cet ordre. Et peut-être s'est-il perdu plus sûrement par cette dangereuse mascarade que par la guerre.

Autant qu'on s'en puisse rendre compte, la tyrannie d'un Périclès est le plus beau, le plus fécond des gouvernements, le plus noble pouvoir qui ait jamais régi les hommes. Il suppose autant de grandeur d'âme que de génie. Périclès est unique, comme le plus grand siècle d'Athènes.

Ainsi, la meilleure dictature tend à être une bonne, sage et forte monarchie. Mais elle n'en a jamais les plus sûr avantages : la prudence, les mœurs, la modération, la continuité, l'habitude et parfois l'affection des peuples. Le dictateur doit toujours se faire craindre : plus ou moins, il est toujours en lutte secrète avec les partis vaincus et ceux qu'il a dépossédés. Le bon monarque est en possession naturelle de la puissance : avant la force, il a l'autorité. Il est la dynastie : il n'a pas besoin d'en fonder une. Il ne s'use pas à s'y essayer. Il n'irrite pas ses propres ressorts, il ne les fausse pas dans l'amère conscience de n'y pas réussir, et le dépit qu'il en doit cacher.

III

La cause de la liberté individuelle est celle de la propriété : elles sont indissolublement liées l'une à l'autre.

On ne possède que pour être libre. On n'est libre que si l'on possède : la terre chez soi ; les espèces et les valeurs mobilières dans le reste du monde. A l'origine, ceux qui tiennent la terre, sont seuls libres ; et libres, ils sont nobles. La liberté est réellement le plus grand des biens.

Quand on parle de l'union nécessaire de la propriété et de la liberté individuelle, il s'agit de la multitude, ou si l'on veut du grand nombre. La liberté idéale est celle de l'esprit et par suite d'un nombre d'hommes infiniment petit.

Faute de pouvoir conférer la propriété à tous les hommes, on se moque bien qu'ils soient libres, et on leur persuade de s'en moquer. Telle est la morale du dictateur, qu'il appelle souci du bien public. Rien n'est plus facile que de régner sur une Cité où il n'y a plus de citoyens. La vilenie du maître est l'expression souveraine de la vilenie générale. Elle peut passer pour la gloire. Le triomphe des esclaves est le plus bruyant de tous.

On promet à tous les hommes sans exception un bien-être égal dans l'esclavage ; et ces esclaves nés s'en réjouissent au point de ne plus faire semblant.

Comme les Rois, les dictateurs sont là pour sauver la propriété ; mais ils confisquent la liberté, tandis que les Rois ou la respectent ou s'en accommodent.

IV

Essentiellement, le grand dictateur est un grand homme de guerre. C'est son excuse. La victoire du capi-

taine est la raison réelle du tyran, et la seule. Si le dictateur n'est pas homme de guerre, il doit l'être. Comme il ne l'est pas, il joue la comédie pour faire croire qu'il l'est.

Le fait d'avoir sauvé son pays et d'avoir vaincu ses adversaires ne se conteste pas. On peut donner beaucoup à l'homme pour le payer d'un si grand service : il l'a rendu. On ne lui fait pas stupidement crédit.

C'est pourquoi les singes de César sont insatiables de force armée, de soldats, de mascarade et de tumulte militaires. Ils ont trente-six uniformes : ils s'en font même un de leur chemise sale. Ils se déguisent en marins, en cavaliers, en Icares ; en Turcs, en mamamouchis, en Egyptiens, voire en pyramides. On leur voit des aigrettes sur le chef, des casques sur la nuque, des bonnets coquins de croquants, la visière sur les sourcils, le coupe-choux de Tolède au derrière ; ils s'affublent en dompteurs ; ils passent la muselière à des lions, dont on a la veille arraché toutes les dents. Il leur faut des bottes, des éperons, des sabres, des haches, des cortèges. Leur famille entre dans la parade, leurs fils macaques de la gloire, leurs femmes gloire de la géniture. Ne se trouvant pas d'assez haute taille, ils se juchent sur de triples talons ; ils renversent sans cesse la tête en arrière, pour être plus grands et plus terribles ; on les voit toujours le menton en l'air et le cou du taureau, la grenouille taureau. Ils se font devant la glace une gueule féroce, impassible comme la lune, impénétrable comme un tunnel en pays nègre, par une nuit de pluie. Ils forcent leur maigre voix sans noblesse et sans harmonie, pour la rendre rauque et redoutable par l'aboi, Jupiter dogue. *Heil, Furet Fureur.*

J'éclate de rire. Mais la honte l'emporte ; la risée s'éteint ; elle cède au dégoût. La honte d'être homme parmi tous ces ilotes.

V

Quant au Dictateur, il règne par l'état de siège. Ce régime est le plus misérable, et le plus honteux pour ceux qui le subissent. Une fois établi, il est aussi le plus facile. Par bonheur, il est tempéré par l'assassinat. La dictature finit toujours mal, pour le peuple asservi ou pour le dictateur, et souvent pour tous les deux.



Si le dictateur est un homme de génie, peu de règnes sont plus beaux que le sien. On en compte bien six ou sept dans l'histoire. Pour cette demi-douzaine, ils sont mille qui en font la parodie. La plupart des dictateurs sont les singes de César, singerie affreuse, quand on songe combien on peut en dire contre César lui-même. Sa chance est d'avoir été tué, dans le Sénat, par Brutus à cinquante-neuf ans.

Dans le dictateur, le signe de l'éminent génie n'est pas l'usage le plus brutal de la violence et du mépris, puisque le mépris est son instinct, et sa loi la violence. Le dictateur sublime se reconnaît à la clémence et à la légèreté d'une main qui ne fait pas sentir le mors à l'attelage, et qui, sans déchirer leur bouche, fait rendre aux chevaux tout ce qu'ils doivent à la beauté du sang. Générosité pour générosité.

Combien sont-ils qui ont montré un droit si haut à la souveraineté ? Périclès, le maître de tous, est à présent un héros de légende, le Prométhée de la démocratie. Encore, s'agit-il d'une République où il n'y a que des aristocrates, les uns riches, les autres pauvres. La démocratie n'est alors que l'aristocratie des besogneux. Il n'est pas question de la plèbe ni des prolétaires.

VI

Presque tous les dictateurs sont les singes du génie. Faux grands hommes, engeance détestable.

Ils font tout ce qu'ils peuvent pour mentir, pour être hideux, odieux, bourreaux, ornés de tous les vices qui sont, dans l'homme, les vertus de la bête. Et ils se croient vrais, justes, et même beaux. A qui les regarde d'un peu près, ils paraissent surtout d'un ridicule atroce. Et d'abord, les touche-à-tout solennels *de omni re*, ce sont eux. Ils se mêlent de tout ; ils légifèrent sur les fleurs et sur les égoûts. Ils donnent des leçons de danse : ils en prennent. Ils veulent s'emparer de tout et de ce qu'ils ignorent le plus.

Le peintre en bâtiment restaure les tableaux de Rembrandt : il change Saül en Barberousse et Jésus en Bismarck sur la Montagne : car il a la haine de la Bible. Sa palette est dans la gorge ouverte de ses victimes. Un autre écrit en prose, en vers, en inscriptions, en latin de Merlin Coccaie ; il décide absolument de la bonne musique, en tapant d'un doigt l'hymne des mirlitons, sur un piano à queue, à trois queus, j'espère.

Tous, ils se griment en hommes de guerre. Leur absurde vanité s'y trahit. Là, ils font l'aveu de leur grimace et de leur impuissance.

***

Dans les autres ordres de l'action, la confusion du meilleur et du pire n'est pas possible. Il n'y a pas de commune mesure entre un licencié ès-sciences, fût-il poète lauréat, et Newton, Archimède ou Descartes. Pas davantage entre saint François et un philanthrope qui préside un bureau de bienfaisance ; encore moins entre un rimeur et Shakespeare ou Eschyle.

Au contraire, dans le fait de la dictature, l'abîme n'est pas tendu à jamais entre Cromwell et Soulouque, entre Napoléon et Tamerlan. Tous, ils sont sur la même échelle, qui est celle de la violence ; et même si mille échelons séparent le plus haut du plus bas, la violence les porte également, et elle s'appuie à deux rampes, toujours les mêmes, le mépris de l'individu et la haine de l'esprit.

VII

Toute dictature est essentiellement et toujours contre l'esprit. Toute liberté est toujours et fondamentalement pour l'esprit. La loi des dictateurs est de tout abêtir pour tout asservir. Ils meublent les cerveaux d'une seule idée, qui est la leur. Les infâmes empereurs de Rome en ont donné un parfait modèle : ils se font proclamer dieux, et déesses leurs putains, dieux mêmes leur cheval, leur giton, leur porte-coton et leur ulcère à l'anus est divin ; ils en exigent le serment des sénateurs, qui le font. Tous, même Commode, même Elagabal, ils sont mis sur les autels. Et on égorge des peuples entiers, s'ils refusent leur culte à ces ordures impériales. Cependant, de tels dieux se succèdent trop souvent : les couteaux et les Gémonies opèrent toute sorte de révolutions célestes. On prend donc le parti d'avoir, en chaque ville, une statue du dieu ; et quand l'empereur crève, ou qu'il est assassiné, on fait sauter la tête de marbre, et l'on visse à la place, sur le même tronc, le chef du nouveau dieu. Vous n'empêcherez pas, chiens de Césars, l'ironie céleste de tomber sur vos fronts. L'ironie est l'esprit de l'Olympe.

***

Sans liberté, il n'y a pas de vie spirituelle. L'usage seul de la liberté spirituelle, si secret soit-il, est le fondement même de la raison. La liberté est à la pensée ce que le milieu physique est à la vie des corps. C'est en ce sens que la vie de l'esprit implique malgré tout une politique. L'hérésie est féconde. L'hérésie est salutaire. *Oportet haereses esse* : l'hérésie est nécessaire.

Les pharisiens sont la mort de la foi. Entre tous les pharisiens et les serfs conformistes, les plus vils sont les sujets du dictateur.

VIII

DE PARIS A ROME

J'aime l'Italie. Le petit peuple italien ; surtout les bonnes gens de la campagne, en Toscane et en Ombrie, m'est presque aussi cher que les paysans en France.

J'ai horreur de Rome et de la politique italienne, de tous ceux qui la dirigent, hommes d'Etat ou qui se disent tels, diplomates, chefs de service en fonction. Tous, à peine sont-ils investis d'une part d'autorité, ils ne vivent plus que pour l'Empire. Ils ne me font plus rire, tant je les ai vus haineux. L'Empire est la vérole de l'Europe politique, depuis près de cent ans. Les politiques italiens en sont le tréponème : ils secrètent ce poison, presque aussi naturellement que les Allemands. Ils en sont tous et toujours à Machiavel : ils confondent l'Etat et l'Empire. Chez eux, il y a toujours un tyran qui impose l'Etat à un peuple esclave plus ou moins volontaire, et qui prétend l'imposer, sous forme d'Empire, aux autres nations. Tel est le lien de ces deux Molochs, qui haïssent également la liberté de l'homme.

Pour rétablir leur Empire, les Allemands se fondent sur Odin et le pur sang de la brute. Les Italiens, sur

Auguste, Tibère, et les autres monstres qui se sont élevés et maintenus par les légions, les massacres, l'usure universelle, le pain gratuit et le cirque. Quelle que soit la fourbe des uns, ou la vue bornée des autres, l'incommensurable vanité de tous leur rend toute naturelle l'idée de faire subir à l'Europe du xxe siècle après Jésus-Christ la loi qui lui fut imposée deux mille ans plus tôt. (Ne pas oublier que le mot « fourbe », en italien, a le sens d'avisé, adroit et habile).

IX

Plus Rome se vante d'être vraie, plus elle ment. Plus l'Etat italien fait montre de bonne foi et de franchise, plus il est déloyal. Plus il affecte la fidélité, plus il prépare la trahison. Je ne calomnie pas les chefs de cet Etat : je les écoute. J'ai le droit de les juger en Machiavel, puisqu'ils vantent tous Machiavel, qu'ils l'adorent, qu'ils se disent ses disciples et qu'ils se font gloire de gouverner selon ses principes.

Quand le Mussolin jure qu'il entend donner à l'Italie sa place au soleil, sans jamais rien tenter pour déloger la France et l'Angleterre de la leur, il machiavélise : car il ne pense au contraire, et tous ses consuls avec lui, qu'à empiéter sur les droits, les biens et les conquêtes de l'une et de l'autre. Pour la France, il n'y a pas lieu de se gêner. On compte sur l'horrible ignorance des gens de rien qui se succèdent aux affaires de cinq mois en cinq mois à Paris, sur leur faiblesse au dehors, miroir de leur lâcheté au dedans, sur le sommeil en eux du sentiment national, uniquement attentifs comme ils le sont aux intrigues de leurs partis, de leurs clients, de leur clique et de tout ce tripot impur où s'absorbe à leurs yeux toute la vie politique. On donne la grand-croix de la Légion d'honneur à une espèce de commis, au moment même où son journal, reptile à trois son-

nettes au milieu des autres reptiles, poursuit la France de mille insultes, réclame la Corse, Tunis, Nice et même la Savoie. Et la lune ? Ce sera pour demain. Comme eux, je l'ai déjà dit.

Avec l'Angleterre, Rome sait qu'il faut baisser le ton. La menace et l'injure ne sont plus de mise. On proteste de ses bonnes intentions et d'une amitié unique. (Elle n'a pas eu besoin de gagner ses galons à Rivoli, à Marengo, à Solférino, ni à Magenta). Peu s'en faut, Rome et Londres sont des sœurs chéries, faites par le ciel pour se chérir et s'entendre. Il n'y a là que des mensonges, et les tours les plus grossiers de Machiavel. Car la fourberie n'est l'habileté qu'en Italie ; et au delà des Alpes, Machiavel et Scapin sont frères du même lit. Il sied toutefois de ne pas être Géronte.

Si Rome ne mentait pas, elle dirait le rêve qui est le sien. Absurde ou non, le rêve de Rome est de se donner un grand empire au Nord et à l'Est de l'Afrique. Elle s'est installée en Tripolitaine, par la plus cynique et la plus honteuse des invasions. Elle envahit l'Ethiopie, par le plus cynique refus de faire honneur à sa signature. Elle envoie cent mille hommes en Libye. L'idée profonde et secrète de Rome est de s'imposer en Egypte, cette Egypte qui fut le grenier de Rome, et qu'elle se flatte de tenir un jour, entre la citadelle éthiopienne et la Cyrénaïque. Voilà le plan caché. L'Amirauté anglaise l'a découvert et ne s'y est pas trompée. Elle agit en conséquence et garde le silence. Nul ne dit la vérité, mais l'Angleterre qui la sait se défend d'en rien laisser paraître ; et Rome jure le contraire, comptant qu'après tout on fait croire parfois ce qu'on a juré. L'Angleterre ne se laisse pas duper : de là, sa roideur et sa brutalité. Si d'ailleurs elle entraîne la France à la suivre et à la servir jusqu'à la ruine, peu importe. Le soldat ne peut mieux faire que de mourir pour le chef qui l'emploie et le dirige.

X

Il faut voir, ici, d'un peu loin, quoi qu'il en coûte. On ne s'aveugle que si l'énergie fait défaut. La vraie latinité est une forme idéale de la société européenne : elle est une espérance, et dans les meilleurs un sentiment ; elle n'est pas un fait assez général pour servir de règle. Il est une façon de penser, de sentir et parfois même d'agir qu'on peut appeler « miéterrane », c'est-à-dire propre à tous les peuples de la Méditerranée. Je trouve le mot dans Mistral, qui en est la conscience la plus ardente et l'interprète le plus admirable. En quoi il est bien le génie de la Provence, et son poète. Car la Provence, quoi qu'on en veuille faire au gré des systèmes et des partis, est grecque d'esprit bien plus que romaine ; çà et là, elle est d'oïl aussi, et sarrasine, et ligure et celte, et profondément chrétienne de sentiment. Et ce tout ensemble fait son prix.

Il s'en faut de tout qu'on soit aussi « miéterran » à Rome, à Gênes, à Valence, à Madrid, à Bucarest ou à Fiume qu'en Arles, en Aix ou au Martigue. Mais les peuples le fussent-ils, eussent-ils l'âme également méditerranéenne, les Etats en sont loin, et les hommes qui les mènent sont assez souvent tout le contraire. En particulier, Rome est toujours à demi contre la France, ouvertement ou en secret. J'en ai montré les raisons. Voilà ce qu'il faut savoir. La connaissance des peuples, et des forces qui les animent, discerner en quoi ils s'opposent, avoir la vue des siècles et l'histoire dans le sang, telle devrait être la science acquise ou innée à l'homme d'Etat ; et il ne fait pas son devoir, quand il prétend au pouvoir et qu'il reste aux affaires, si elle lui manque.

ANDRÉ SUARÈS

LE BON VIN
DE MONSIEUR WESTON [1]

Monsieur Thomas Bunce, lut-il, du cabaret de l'*Ange*.

— Son commerce saute aux yeux, dit M. Weston, se frottant les mains avec joie, et il est très semblable au nôtre, quoique on ne puissé raisonnablement supposer que la bière vendue à l'*Ange* soit d'aussi bonne qualité, et aussi heureuse dans ses effets, que notre bon vin. Mais dites-moi, Michel, car vous savez comme je suis curieux, si l'honnête M. Bunce a quelque habitude ou idée particulière qui le distingue de ses semblables et lui donne du caractère ?

Michel resta silencieux. Il rougit légèrement, et baissa les yeux.

— J'ai peine à vous le dire, fit-il.

— Mais faites donc ! répondit M. Weston.

— Eh bien voilà, puisqu'il faut que vous sachiez tout : M. Bunce depuis des années et des années, a l'habitude constante de blâmer quelqu'un pour tous les ennuis qui s'abattent sur le village de Folly Down.

— Et qui donc ce quelqu'un peut-il être, demanda M. Weston, que Thomas Bunce soit si disposé à le blâmer pour tous les chagrins et les tracas de ce petit village là-bas ?

Michel rougit plus fort que tout à l'heure et se poussa aussi loin de M. Weston que le siège le lui permettait.

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1er décembre 1935.

— M. Bunce blâme Dieu Tout-Puissant pour tous les malheurs qui arrivent.

— Il est bien hardi, déclara M. Weston, et il reprit sa lecture.

— « Monsieur Grunter, lut-il, Monsieur Meek et Monsieur Vosper ».

— Ces trois-là, répondit Michel, sont gens d'importance à Folly Down. M. Meek est un tout petit boutiquier...

— A-t-il licence de vendre du vin ? coupa vivement M. Weston.

— Hélas non, répondit Michel, il ne peut vendre que du tabac. Et comme il désire que les autres se satisfassent de ce qu'il vend, il montre le bon exemple en étant heureux et enchanté de tout ce qu'il peut entendre, M. Meek est le plus attentif des habitants de Folly Down. Tout ce qu'il entend sortir des lèvres d'homme, femme ou enfant, a pour lui de l'intérêt. Il est même prêt à écouter sa propre femme, et surtout si elle bavarde sur le seuil de sa porte, ce qui lui arrive souvent. M. Meek, s'il se trouve en société, profère rarement un mot lui-même ; et, s'il le fait, ce n'est que pour encourager les autres à parler davantage. C'est un homme qui a fière allure, et il boutonne sa veste serrée.

M. Grunter occupe une très haute et très noble situation à Folly Down. Il est sacristain, et on dit aussi qu'il est expert en amour.

— Un adolescent en pleine fleur ? hasarda M. Weston.

— Vous êtes fort dans l'erreur, répondit Michel, M. Grunter est un vieillard ; il est aussi bizarre et flasque ; ses genoux plient en dehors quand il marche ; il a un gros visage commun, et ses regards, pour en parler aussi correctement que possible, n'expriment pas la sagesse.

— Il pourrait être d'autant plus sot s'ils le faisaient, dit M. Weston. Mais qu'a donc fait M. Vosper pour se distinguer avant que les vers ne le mangent ?

— Il n'a rien fait, répondit Michel, sauf ce que sa femme lui a dit de faire ; mais il a une idée étrange touchant le

cabaret de l'*Ange* : il pense un jour y rencontrer un personnage très important.

— C'est une modeste ambition, déclara M. Weston en souriant. Mais dites-moi, je vous prie, Michel, et sans tarder, ce que boivent ces trois messieurs ?

— Tout ce qu'ils peuvent se procurer, répondit Michel promptement.

— Les braves gens ! s'écria M. Weston avec joie. Il nous faudra faire affaire avec eux pour la Noël.

M. Weston regarda le livre.

— Ou bien mes yeux deviennent troubles, ou bien le nom suivant est écrit trop petit, dit-il, car je ne peux le lire, et je vous serais obligé, Michel, de le déchiffrer à ma place.

Michel se pencha par dessus l'épaule de M. Weston et lut à haute voix : « Le Révérend Nicolas Grobe ».

Dès que Michel eut prononcé ce nom avec sa claire élocution habituelle, M. Weston baissa la tête, profondément pensif. Il parut faire effort pour se rappeler quelque incident du temps passé qui, pour le moment, lui échappait. Mais il sembla bientôt avoir trouvé ce qu'il cherchait, et son visage exprima quelque tristesse à ce souvenir.

Il se pencha en avant, la tête entre les mains, comme s'il suivait l'incident que sa pensée venait de découvrir ; il s'était mis à songer à quelqu'un qui n'y était pas étranger : un ami à lui, qui, pour quelque raison inconnue, avait cessé de croire que son amitié ait jamais pu être réelle, ou que lui-même existât réellement.

Le compagnon de M. Weston montrait toujours la plus extrême déférence pour les humeurs de son associé — car le chef de la maison devenait parfois pensif — et Michel attendait alors patiemment, sans jamais même siffler la moindre chanson, que son supérieur fût prêt à renouer la conversation.

M. Weston se détourna un peu de Michel, qui crut le voir s'essuyer les yeux — mais il reprit bientôt d'un air assez enjoué :

— Ah ! Le Révérend Nicolas Grobe ! Dites-moi, je vous prie, quelles sont ses idées sur la vie ?

— M. Grobe, dit Michel, regardant son maître quelque peu surpris, a des opinions très différentes de celles de M. Thomas Bunce.

— Je suis ravi de l'apprendre, dit M. Weston.

— Vous pourrez trouver la chose un peu étrange, si je vous dis que M. Grobe ne blâme jamais personne, et Dieu moins que quiconque, et cela pour une raison bien simple, parce qu'il ne croit pas en Lui. Comme, sans doute, vous l'avez compris d'après l'appellation de « Révérend » qui précède son nom, M. Grobe est le pasteur du village, mais dans tout le village il n'y a qu'une seule personne pour ne pas croire en Dieu, et c'est cet homme. M. Grobe prêche deux fois le Dimanche, mais il ne mentionne jamais Dieu dans ses sermons.

— Il doit donc, dit M. Weston, trouver la Sainte Trinité une institution bien utile.

— Autrefois, il a cru au Fondateur de la Vie, dit Michel, mais il s'est détourné de lui, car il ne pouvait pas — et il l'a souvent dit lui-même — croire davantage à quelqu'un qui pouvait être aussi affreux et aussi cruel.

— C'est assez fort, déclara M. Weston.

— Pas plus vrai ni plus fort que sa propre expérience. M. Grobe était autrefois le mari d'une jeune femme charmante et pleine de vie. Elle l'aimait, bien qu'elle le taquinât, avec beaucoup de dévouement. Elle devint mère, mais elle périt dans un cruel et sanglant accident alors que sa fille, Tamar, était toute petite.

— Quoique M. Grobe soit un honnête homme, et un honnête homme est une belle chose, répondit M. Weston, et quoique après ce qui est arrivé il dise qu'il n'y a pas de Dieu, il doit cependant être tout à fait impossible qu'il aille jusqu'à dire que le bon vin de M. Weston n'existe pas.

— Il boit du genièvre de Londres, dit Michel.

— Alors tout espoir n'est pas perdu, s'écria M. Weston,

faisant claquer sa main sur son genou, car s'il boit du genièvre, si modérément que ce soit, il n'y a pas de raison qu'il ne veuille un jour, et peut-être même ce soir, goûter un verre de notre vin. Pareille chose n'est pas nouvelle pour nous, et j'ai connu plus d'un de ces messieurs débonnaires — vivant dans le calme et la modération — qui, ayant rencontré le malheur dans sa vie, s'est tourné vers nous après la faillite de tout le reste, et est venu à notre vin pour se consoler.

— Quelquefois, dit Michel, pendant les longues soirées d'automne, lorsque M. Grobe est assis, entouré de ses livres (— j'espère que le mien en fait partie, dit M. Weston, et Michel inclina la tête) avec son genièvre et son tabac à portée de la main, il va jusqu'à imaginer qu'une soirée aussi agréable peut se prolonger interminablement, et il aime à s'assurer que la lampe — je crois que vous mentionnez une lampe dans votre ouvrage, Monsieur, et en faites un guide ; dans le cas de M. Grobe, guide vers la bouteille de genièvre — est toujours garnie d'huile.

Par un soir comme ceux-là, lorsque règne un silence approprié, la mélancolie de M. Grobe se fait sa propre pâture ; son chagrin s'attarde et rôde dans les coins sombres de la pièce où la clarté n'atteint pas. M. Grobe alors ressent sa perte, si la soirée se prolonge, comme quelque chose qui peut être bienfaisant et tendre pour lui. Les longues journées, quand le soleil monte haut dans le ciel et ne décline que lentement, fatiguent M. Grobe. Les fleurs du printemps, si virginales dans leur beauté, n'ont pas d'autre effet sur lui que de l'envoyer dans les champs les yeux pleins de larmes. Le magnifique été, le midi brûlant de toute saison, ne font rien que le condamner à marcher d'un pas trébuchant ; et la moisson l'attriste, car cette saison lui montre comment toute chose, même la tige verte du blé, tend vers sa fin. Il n'y a que les longues soirées d'automne pour apaiser le cœur de M. Grobe.

— C'est l'homme qu'il nous faut pour notre bon vin, déclara M. Weston joyeusement.

VII. — On présente les femmes a M. Weston

M. Weston se nouveau se tourna vers son livre.

— Je vois, dit-il, que les deux fils du fermier Mumby sont inscrits ici. Ils ont nom John et Martin, et, en marge, il y a quelques notes à leur sujet, relatives à leurs occupations. Mais outre la chasse au lapin, les chevauchées sur de bons trotteurs et les randonnées à motocyclette à toute allure, quoi donc peuvent-ils faire d'autre ?

— Vous m'avez interdit, répondit Michel, de parler des femmes.

— Et j'avais raison de le faire alors, dit M. Weston, mais nous pouvons y arriver derechef, car dans les temps modernes elles ont quelque importance pour notre commerce.

— Ainsi que pour les frères Mumby, répondit Michel d'un ton léger, car outre qu'ils ont causé la mort d'Ada Kiddle qui se noya dans un étang profond, et outre encore qu'ils se soient conduits, jusqu'à écœurement, de bien gaillarde façon avec les deux sœurs d'Ada, Phœbé et Anne, sous le chêne, dans le commun, les jeunes Mumby se mettent maintenant à se vanter en riant que rien sur terre ou dans le ciel ne les empêchera de posséder Jenny Bunce. Mais, pour étrange que cela paraisse, jusqu'à ce jour ils en ont toujours été empêchés.

— Qui donc les a empêchés, demanda M. Weston, d'en faire à leur guise avec la jeune fille ?

— Jenny elle-même, répondit Michel aussitôt, qui, la chose est ainsi, est une honnête fille.

— Je suis ravi de l'apprendre, déclara M. Weston, et je m'intéresse aussi aux habitudes et aux mœurs de ces jeunes gens. Il me paraît évident que, quoiqu'ils aient souvent regardé une jeune fille — et pas toujours avec le souci de

convenances — ils n'ont pas vu jusqu'à présent ne serait-ce que l'enveloppe d'une bouteille de notre vin. Je doute même qu'ils aient jamais souhaité en tenir une en main.

— Ils ne souffrent pas de l'asthme, fit remarquer Michel, qui vous affecte le cœur et vous amène un homme à penser à la mort, comme le fait M. Grobe. Ils ne sont pas tourmentés par l'amour, comme l'est M. Bird, car ils ont un moyen aisé de se sortir de ce fourré ; dès que l'amour les point de sa flèche, ils répliquent par une faveur similaire dont ils visent la jeune fille à leur portée.

— Mais n'y a-t-il pas des coutumes à Folly Down, demanda M. Weston, qu'il est convenable d'observer ? Je vous prie, est-ce que ces jeunes gens donnent quelque chose à ces jeunes femmes pour ce qu'ils leur font, ou songent-ils à les épouser ?

— Non, dit Michel, ils ne dépensent jamais un sou. On leur a appris à croire — et la philosophie allemande propage cette croyance — que le monde éclairé par le soleil au cours du jour et par la lune au cours de la nuit a été créé afin que les fils de fermiers, qui, par leur robuste constitution et leur couardise intérieure, échappent à toute peste comme à toute guerre, puissent avoir toutes les femmes et toutes les cigarettes qu'ils désirent, et sans jamais bourse délier.

M. Weston fronça un peu les sourcils, mais son visage bientôt s'éclaira et il se remit à sourire en disant :

— « Mademoiselle Tamar Grobe ». J'ai écrit ce nom-ci moi-même. Je vous prie, parlez-moi d'elle.

— Très volontiers, répondit Michel, car je la connais très bien. Elle a une lentille de la grosseur d'une piécette d'argent juste au-dessus du nombril.

— Vous entrez trop dans les détails, Michel !

— Elle est brune ; elle a des lèvres rouges, un peu saillantes ; elle n'est ni petite ni grande. Elle a un visage de chérubin et des seins charmants qui vont bien à sa personne. Ses chevilles sont très fines, et sa démarche est hardie, quoique souple. Vous plairait-il d'en savoir davantage à son sujet ?

— Autant que vous jugerez convenable de m'en dir
répondit M. Weston avec promptitude.

— Tamar est en vérité une charmante créature, continu
Michel avec ferveur. Elle a une peau d'un blanc exqui
douce comme celle d'un bébé ; son cou et ses bras et ses sei
vont presque toujours nus ; elle ne prétend pas être autre qu
ce qu'elle est : une jeune fille toute pleine de désir ; mai
dans ses désirs, jusqu'à ce soir, comme on peut s'y attendr
elle a eu bien peu de chance.

— Comment ça ? dit M. Weston. Mais je crois savoir...

— Vous avez deviné juste, répondit Michel, car Tamar
des prétentions trop élevées. En vérité, elle croit que, p
un soir adorable, un ange l'attendra sous le chêne du villag
et que, dans ses embrassements, le soir deviendra l'éternit
Elle soupire souvent en passant près de l'arbre, et parfo
elle regarde sous les rameaux, mais, au lieu de l'ange, el
trouve soit Martin, soit John Mumby, qui se conduise
vraiment très mal avec une des filles Kiddle.

Le père de Tamar peut à peine souffrir sa vue. Il se
qu'elle devient de jour en jour plus semblable à sa mèr
dont elle a causé la mort lamentable ; mais il ne peut pas n
plus supporter la pensée de la voir le quitter pour épous
quelqu'un. Et Tamar alors erre dans les champs, et souve
jette un regard curieux sous le chêne, où, plus d'une fois s
deux, une Kiddle et un Mumby sont en train de s'em
brasser...

— Même quand il pleut ? demanda M. Weston.

— Quand il pleut, les jeunes femmes s'en vont ch
Mme Vosper. Le nom de baptême de Mme Vosper est Jan
et son intérêt dans la vie, c'est la concupiscence. Elle cro
que c'est l'ouvrage le plus heureux de Dieu, et elle envo
M. Vosper dans l'arrière-cuisine quand il se passe des chos
peu convenables dans le salon.

— C'est gentil, dit M. Weston.

— Parfois, en descendant les ruelles, car elle aime l
promenades nocturnes, Mlle Tamar Grobe jette un cou

d'œil par la fenêtre de Mme Vosper, dont le rideau n'est qu'un vieux torchon déchiré. Ce que Tamar y voir la fait soupirer en silence, et souhaiter avec plus d'ardeur la venue de son ange. Il sera heureux en vérité, s'il la possède, car à travers le monde entier, avec ses prairies vertes, ses douces collines, et l'eau de ses ruisseaux, vous ne trouverez pas de vierge plus digne d'être aimée.

L'herbe de la lande connaît la foulée de ses pieds menus, et il n'est pas d'arbre ou buisson qui ne donnerait toutes ses feuilles et ses fleurs, oui, et même sa sève, pour devenir un homme à cause d'elle, si brûlants sont ses désirs. Elle imagine même qu'il serait doux de mourir dans les bras de son amant, car elle ne peut pas supporter l'idée que son corps, s'il était triomphalement défloré par un autre corps, continuerait son existence sur la terre. Elle rêve souvent qu'elle périt totalement dans un vaste brasier d'amour.

— J'en suis presque à croire, dit M. Weston, que Tamar Grobe est déjà inspirée par notre vin, car, d'après ce que vous me dites d'elle, j'imagine que toute sa vie est vécue dans une noble ivresse. Sans doute, sa beauté est-elle trop vive et trop hardie pour être supportée sans l'aide de notre vin, et, même si elle ne nous a rien encore acheté, nous n'avons qu'à la voir, et elle achètera.

Mais êtes-vous sûr, Michel, qu'il soit nécessaire, dans un village aussi humble que Folly Down, d'aller si loin dans l'examen de tous les cancans pour vendre quelques douzaines de bouteilles ? Ce siège est aussi confortable que mon fauteuil dans la salle du Conseil, et j'aimerais avoir votre opinion : nous ne sommes pas pressés

— Vous devez savoir, Monsieur, répondit Michel, qu'il est utile — que dis-je ? nécessaire — pour notre firme, de ne négliger aucune des découvertes qu'on peut raisonnablement faire sur chacun. Il nous faut connaître, si nous devons risquer nos marchandises, tous les désirs et les vœux cachés de nos clients éventuels. Il nous faut découvrir toutes leurs passions et toutes leurs faiblesses, afin de trafiquer

avec eux. Il nous faut sonder aussi profondément que possible leurs manières et leurs coutumes passées, et découvrir aussi dans quelle direction peuvent aller leurs vœux futurs. Rien n'est plus important pour la bonne marche de nos affaires que d'être prêts à tout changement du goût ou de la mode de façon à être toujours prêts aussi à offrir aux hommes le vin que leurs poches, leurs inclinations, et leur mélancolie tout aussi bien que leur joie peuvent souhaiter.

— Vous décrivez là nos espoirs et nos aspirations avec beaucoup de justesse, Michel, dit M. Weston en regardant son compagnon avec orgueil, car nous ne sommes pas une firme née d'hier, et bien que dans notre publicité nous ayons déclaré que notre vin était nouveau, ce n'était simplement que pour les jeunes gens des Universités, qui n'ont de considération que pour leur propre génération. Mais nous avons fait plus, Michel, que de leur être agréables. Nous avons découvert, grâce à un secret procédé de greffe, l'espèce de breuvage qui peut apporter la joie éternelle à la plus pauvre des créatures de la terre.

Comme vous le savez fort bien, nous avons découvert que les sous des pauvres ont autant de valeur, s'ils sont en nombre suffisant, que les livres sterling des riches, qui ne sont pas toujours, je le crains, aussi persuadés qu'ils le devraient que notre vin est le meilleur. Les riches et les prospères, hélas ! sont souvent encombrés de tant de vins coûteux, que, lorsqu'ils en arrivent au nôtre, ils prétendent qu'il a un peu le goût de l'aigre. — Vous connaissez mon poème, Michel ? » Michel rougit.

M. Weston sourit. « Ne vous alarmez pas. Je ne suis pas Wordsworth... Je ne veux pas vous le déclamer maintenant, et, d'ailleurs, je ne puis jamais me rappeler mes meilleures chansons ».

VIII. — Monsieur Weston se souvient d'un client.

M. Weston contempla le ciel quelques instants en silence, mais des pensées, qui manifestement l'amusaient, traversaient son esprit, car il riait de temps en temps, et il se prit à branler, puis à hocher la tête Presque aussitôt, d'ailleurs, il fit connaître l'objet de sa méditation.

— Michel, dit-il avec un sourire, vous avez réveillé en moi un intérêt plutôt surprenant, et totalement inattendu, pour les femmes.

Michel s'inclina.

— Je crains de ne pas leur avoir accordé, et surtout aux plus jeunes et aux plus belles, toute l'attention qu'elles méritent. J'ai toujours considéré les femmes (et j'ai bien peur que la chose ne soit que trop évidente dans mon livre) comme très inférieures à l'homme pour ce qui est du pouvoir d'achat. Mais depuis que j'ai vu Mlle Gipps passer à côté de notre voiture à Maidenbridge, j'ai senti que, sans compter même cette demoiselle, il pouvait y en avoir d'autres qui dépenseraient leur argent pour se procurer du bon vin si leur état de fortune le leur permettait.

Comme vous ne laissez pas de le savoir, nous pouvons considérer la tournée que nous faisons maintenant comme une petite diversion à nos affaires sérieuses, et, depuis que vous m'avez raconté tant de choses intéressantes touchant une jeune femme de Folly Down, vous m'avez rendu très désireux d'en savoir bien davantage. L'ignorance surprenante, en matière de goût et de dégustation, dont quelques-uns de nos voyageurs font grief aux femmes, est sûrement exagéré, et il doit être encore possible d'enseigner à quelques-unes des plus jeunes l'usage correct et approprié de notre bon vin.

Leur ignorante et folle conduite vient sans doute en grande partie du fait que, naguère encore, toutes les femmes

n'étaient rien d'autre que les esclaves de leurs marmites. Dans de telles conditions culinaires, il est normal qu'un goût sincère et naturel pour l'excellent leur manquât, et que leur seul plaisir dans la vie, aux pauvres diablesses, fût d'assaisonner le potage, dont quelques frères ou époux lourdauds pourraient désirer humecter leurs lèvres, avec un joli petit champignon, pareil à une rouge goutte de sang. Je crois — et M. Weston eut un sourire — que ma poésie a fait du bien à l'intelligence des femmes, mais jusqu'à présent elles ont encore assez peu compris l'importance d'une cave fraîche.

— Elles préfèrent s'allonger sous le chêne, dit Michel.

— Pourquoi leur en vouloir ? remarqua M. Weston. Mais cet arbre m'y fait songer... Vous avez parlé de Jenny Bunce ; voulez-vous avoir la gentillesse de m'en dire plus long sur elle ?

— Jenny est une vraie fille des champs, dit Michel. Elle a dix-sept ans. C'est bien la femme que tout honnête homme peut convoiter, et notre meilleur vin n'est pas plus délicieux...

— Taisez-vous, Michel, souffla M. Weston. Je vous défends de parler ainsi !

— Son jeune corps, dit Michel, insensible à ce reproche, est aussi replet que celui d'un rouge-gorge, et ses yeux plongent avec tant de malice dans les vôtres quand vous croisez son regard, qu'il est presque impossible de résister à leur appel. Sa peau est adorablement douce, sa chevelure brun-doré, et elle dort toujours la tête fourrée sous les draps. Mais bien que ses yeux soient si enjoués, Jenny Bunce n'est pas lascive, et la seule idée du bonheur qu'elle se fasse, dans cette vie comme dans l'autre, c'est de posséder une maison bien à elle, et d'être l'épouse d'un brave homme.

— Et contre cette charmante fille, dit M. Weston, on a dressé un hideux complot ?

— Eh oui ! Mme Vosper a tendu le piège, repondit Michel. Cette femme a vu tant de fois l'usage qu'on faisait des petites Kiddle — il est vrai que ces demoiselles ont tou-

jours été un peu trop consentantes — qu'elle en a conclu qu'elles étaient désormais sans intérêt aucun, et elle a maintenant fort envie de voir une fille prise de force, tandis que M. Grunter, le satyre officiel de Folly Down, endossera le méfait. Mme Vosper a la plus grande répulsion — répulsion inhérente à sa nature — pour son propre sexe, jusqu'à l'âge tout au moins où ce sexe est assez vieux pour devenir vindicatif comme elle. Sa jalousie a chargé son cœur d'une amère cruauté, et elle suit les voies de son espèce jusqu'à l'assouvissement de sa vengeance. Le spectacle d'une belle jeune fille lacérée de coups de griffes et ravie par une horde de babouins serait pour elle le comble du bonheur, mais il lui reste quand même la bonne fortune de voir que ses efforts, entrepris pour une aussi bonne cause, ne sont pas absolument vains.

Elle a beaucoup d'atouts dans son jeu, car les paysans ont souvent des façons plus rudes et moins de sentiment que les orang-outangs d'une forêt d'Afrique, et Mme Vosper croit que le dévoiement d'une fille est le plus court chemin du désespoir. Elle est ainsi très heureuse, considérée par son mari comme une femme de qualité, et lui, le brave homme, — cependant que les petits jeux dans le salon lui donnent à elle toute la délectation qu'elle souhaite — reste à mâcher son pain et son fromage, en toute paix et félicité, sous le bûcher, assis sur un sac de pommes de terre pourries.

— Est-ce que Jane Vosper, demanda M. Weston avec un soupir, s'est toujours occupée des besoins des jeunes gens aussi généreusement ?

— Jeune fille, dit Michel, elle déambulait le soir sur la pelouse avec un air prude, la tête modestement baissée et les yeux jetés sur les pâquerettes. Si elle voyait un homme la regarder, elle continuait de se promener, faisant en ore un tour ou deux, puis, avec la plus grande franchise, elle allait s'étendre sous le chêne.

— Simplicité rustique, dit M Weston, en riant.

— Elle s'y est allongée une fois de trop, et n'eût été

John Vosper, ah, l'honnête homme ! qui la mena à l'église, on aurait pu dire des choses désobligeantes.

Elle a maintenant passé l'âge de folâtrer, et ce par quoi lui échut un homme, elle a soin que les autres n'en reçoivent que du chagrin. Mme Vosper, maintenant d'âge canonique, ne parle jamais à une jeune fille sans glisser dans la conversation certain sujet qui rend toujours sa jeune interlocutrice ardemment curieuse et très altérée.

— Ha ! s'écria M. Weston, nous avons un vin pour étancher cette soif-là !

— Quelques-unes sont mal à l'aise en de tels sujets, continua Michel, et d'autres presque trop ardentes ; et si vous voulez m'en croire, Monsieur, il n'y a pas de breuvage agréable qui soit accompagné de tant de difficultés — et même de tant de dangers — que ce vin particulier dont vous venez de dire qu'il convient à merveille pour apaiser le désir d'une jeune fille.

— Nombreux sont ceux qui ont calomnié notre bon vin, dit lentement M. Weston, et il est étrange, certes, que même ceux qui devraient le mieux connaître mon livre aient la plus misérable opinion de ce que nous vendons. Je pourrais, Michel, vous faire quelques citations — mais vous avez froid, et je ne vous ennuierai pas — je me contenterai de vous dire que, dans le délicat processus de la fabrication de notre vin, à commencer même par le travail des mottes dans notre immense vignoble, nous n'avons négligé aucun plan, laissé aucun système et aucun perfectionnement sans les expérimenter, épargné ni dépense, ni labeur, pour améliorer ses qualités, car nous avons voulu que notre vin fût un breuvage approprié à toutes les conditions des hommes.

— Et des femmes, murmura Michel.

— Mais, dit M. Weston, qui, en honnête commerçant, croyait vraiment à sa marchandise, bien que nous soyons heureux de voir tant de gens, dans quelque douce et vaste vallée, à l'heure crépusculaire, s'intéresser, et désirer goûter, à nos vins les plus légers et les moins capiteux, (ceux, com-

bien le savent ! qu'il est le plus indiqué de boire), cependant, il y a encore carence de clients qui commandent notre vin le plus fort et le plus vieux, celui qui apporte à l'acheteur un contentement durable et délivre à jamais son cœur de tout souci et de tout tourment.

M. Weston porta la main à son front. Il essayait de se souvenir de quelque chose que sa dernière remarque avait à demi éveillé en lui.

Michel, dit-il tendrement, n'avons-nous pas une fois vendu une bouteille de notre vin le plus rare à une jeune créature nommée Ada, qui vivait à Folly Down ?

— Mais oui, dit Michel, et je suis surpris que vous vous en souveniez. Ada était l'aînée des Kiddle. Souriante et heureuse, cette jeune fille pouvait danser et sauter comme un faon. Ses yeux étaient d'un bleu profond, et ses cheveux luisants comme de l'or. Ada eut toujours un grand amour pour les bébés. Elle sortit un soir par une tempête de neige et ramena un agneau égaré qui s'était perdu sur la lande et pris dans un buisson — mais Ada n'échappa point à Mme Vosper.

— Ah ! s'écria M. Weston, je n'aurais jamais cru que Mme Vosper nous aidât à vendre notre vin !

— Elle nous a certainement aidé dans l'affaire de cette bouteille, dit Michel avec calme, car, par une belle journée, alors que Mme Vosper aidait à retourner le foin dans le pré des Kiddle, Ada travaillait avec elle, tout en écoutant ses propos.

Ada travaillait joyeusement, et bavardait aussi, et comme sa robe était déboutonnée et découvrait la croissante fleur de sa virginité, Mme Vosper eut l'occasion de la regarder et de souhaiter qu'elle fût souillée ou anéantie.

— Et lequel des Mumby préférez-vous ? », demanda Ada tout en fanant.

— Martin ferait mon affaire, répondit Mme Vosper, car je l'ai vu une fois se baigner tout nu dans un ruisseau : sa peau est d'un blanc... et il a les jambes solides et fines... »

Mme Vosper eut un petit rire malin, et se tourna vers Ada d'un air entendu.

La belle journée de juin devint le soir, les hirondelles avaient gavé leur seconde nichée de becs affamés et béants, et se lassaient d'entrer et de sortir à tire-d'aile du hangar de M. Mumby ; les moucherons du crépuscule étaient au repos dans l'air comme s'ils y eussent été peints, et Mme Vosper et Ada Kiddle se trouvèrent sous le chêne avec un jeune homme.

Ils se tenaient l'un près de l'autre, là, dans la lumière agonisante et colorée d'un soir d'été. A cette heure de l'année, plus qu'à aucune autre, la vision de la beauté vivante, une belle créature d'enchantement, émeut dans le crépuscule. Cette présence ne peut qu'être aimée, dès qu'on la voit, — car il émane d'elle une paix profonde — par ces esprits (inspirés par notre vin, soupira M. Weston) qui sont dénués de toute pensée comme de toute image grossière et charnelle, et qui peuvent se plonger et se perdre entre les mains de la beauté éternelle. Par un tel soir, même le Créateur de l'univers peut désirer se perdre et s'oublier toute une saison, pour ressusciter dans la joliesse exquise d'une pâquerette solitaire.

— Ah ! que ne peut-Il s'oublier ainsi, dit M. Weston tristement.

— Mme Vosper raconta de bonnes histoires, continua Michel. Et bientôt Martin, qui portait des culottes de cheval, prit Ada, dont la robe blanche lui plaisait, sur ses genoux. Mme Vosper fit semblant de s'éloigner. Ada s'échappa aussi, pour un moment, et les étoiles d'été percèrent...

— Et qu'arriva-t-il ensuite ? demanda M. Weston.

— Eh bien, vous vous le rappelez vous aussi, répondit Michel, car à peine les bourrasques sauvages de l'hiver eurent-elles arraché ses dernières feuilles au chêne de Folly Down et jeté une branche morte à travers le lit de mousse, qu'Ada Kiddle nous fit parvenir sa commande pour une bouteille de notre vin le plus noir et le plus fort.

— J'espère qu'elle a ajouté le prix de la bouteille à sa commande, demanda M. Weston avec anxiété.

— Certes oui, répondit Michel, elle a envoyé plus qu'il ne fallait. Et lorsqu'on la tira de l'étang de M. Mumby — Ada avait disparu depuis trois jours — elle portait notre reçu acquitté sur elle, ainsi que l'autorisation d'user de notre cave secrète, qui accompagne toujours une bouteille de ce cru. Nous ne pouvons donc plus rien exiger d'elle.

— Nous irons nous incliner sur sa tombe, dit M. Weston gravement, car je n'oublie jamais un bon client. Et maintenant, nous ferions bien de partir.

Michel s'occupa des lumières. Le ciel redevint noir et les phares de la voiture éclairèrent la descente de l'auto vers Folly Down.

IX. — Le cabaret de l'Ange.

M. Thomas Bunce, le patron du Cabaret de l'Ange à Folly Down, était un homme qui, à le voir, portait la joie sur toute sa personne. Son nez était petit, mais la grimace de son sourire était vaste ; la rondeur de son visage l'était pareillement, et ses yeux ne clignaient que pour le plaisir.

Si on l'examinait assez longtemps, on pouvait en venir à croire que quelqu'un ayant un jour taillé un visage dans un vieux baril de dix-huit gallons, livré aux intempéries depuis un grand nombre d'années, l'avait enfin dressé sur des jambes, puis satisfait de son ouvrage, avait appelé cet objet M. Thomas Bunce.

M. Bunce était joyeux — il l'était, parce qu'il avait une méthode à lui et des moyens propres pour se débarrasser de tous les soucis du monde. Sa méthode était de les rejeter tous sur Dieu. On disait à Folly Down que M. Bunce avait débuté dans la vie en qualité de châtreur de porcs — profession que son père avait honorablement exercée — mais plus tard, par respect pour l'Eglise, il avait pris du service comme sommelier chez un Doyen fortuné.

— Vous serez un père pour les filles de service, dit le Doyen Ashbourne, lorsque Bunce entra chez lui, car bien que Dieu soit bon, je crains que les femmes ne soient très portées au mal. Vous arrêterez leurs mauvais penchants.

— Eh bien, avec mes porcs... commença Bunce, mais le Doyen doucement l'interrompit.

— Vous me direz si ces jeunes femmes se conduisent mal devant vous ; ce qui arrivera certainement, si vous manquez de fermeté avec elles.

Quelques semaines plus tard, Bunce se présenta devant son maître.

— Vous m'avez dit que Dieu était bon, dit M. Bunce, mais Bessy, qui est très mauvaise, se plaint de quelque chose qui lui est arrivé à l'église pendant le sermon, et personne d'autre n'oserait...

Le Doyen Ashbourne leva gravement la main :

— Bunce, il faut que vous épousiez Bessy, dit-il.

A la porte, Bunce cria son dernier mot :

— C'est Lui qui l'a fait, je le sais bien !

— Il a tout fait, répondit le Doyen, et il le congédia d'un geste.

Outre qu'il était porté au blâme, Thomas Bunce était porté à la discussion. Il n'admettait pas que des ennuis, qu'on disait être arrivés dans l'église, lui fussent imputés, pas plus qu'il n'admettait sans discussion que M. Luke Bird eût le droit d'aimer sa fille Jenny, laquelle survint alors par conséquence naturelle.

Mais l'honnête Bunce avait épousé Bessy pour deux raisons plus importantes que le seul fait qu'elle était grosse de Jenny.

Bessy habitait le même village que le sien au temps où il châtrait les porcs, et il découvrit bientôt que personne ne pouvait mieux qu'elle mettre les oignons en conserve, et aussi qu'elle possédait une horloge familiale.

Cette horloge, après leur mariage, fut transportée au cabaret de l'Ange, dont Bunce était devenu acquéreur.

C'était vraiment une horloge merveilleuse, avec un magnifique soleil peint dessus, qui brillait à toute heure, sans jamais chauffer trop fort. L'horloge avait appartenu au grand-père de Bessy, M. Holly, de Shelton, qui, dans ses vieux jours, ne faisait rien d'autre que regarder la pendule se balancer, et branler du chef à son va-et-vient. On appelait l'horloge M. Holly, par respect pour le grand-père de Mme Bunce, car ce vieux monsieur avait laissé dans tout le voisinage le souvenir d'un personnage de qualité. On avait toujours considéré comme une faveur, au temps où M. Holly vivait encore, que Bessy vous invitât à entrer dans sa maison pour regarder le grand-père branler du chef, ce qu'il commençait à faire dès qu'il était descendu par l'escalier démantibulé de sa mansarde, continuant à la cadence du balancier jusqu'à ce qu'il s'endormît. M. Holly ne branla point du chef en pure perte, car il laissa après sa mort la réputation bien établie à Shelton d'être à la fois un homme méritant et fort réfléchi.

M. Bunce fut d'abord enchanté de l'horloge, mais bientôt il la considéra avec méfiance, car elle battait fort lentement aux heures du jour, mais fort allègrement le soir. Or, cela va de soi, le soir était le meilleur moment pour vendre sa bière et être heureux avec ses amis. Dès que ses soupçons furent éveillés, il surveilla l'horloge avec la plus grande attention, pour voir si personne n'entrait dans la pièce pour la détraquer.

Lorsque le cabaret s'ouvrait à six heures, les aiguilles avançaient de leur lente promenade diurne, mais dès que le Squire Mumby et M. Kiddle étaient là, avec, d'aventure, M. Grunter et M. Meek, et que les plaisanteries, les histoires et la bonne bière allaient leur train, l'horloge alors — et qui donc M. Bunce pouvait-il blâmer pour cela, sinon Dieu ? — tournait si vite, minutes à la poursuite des heures, que, en un rien de temps, il fallait fermer le débit. M. Bunce était alors contraint de verrouiller la porte, bien à contrecœur, certes, derrière la silhouette massive de M. Mumby,

qui prenait son temps pour boire, et de rester mélancoliquement à écouter les pas au dehors, qui s'éteignaient bientôt en descendant la ruelle.

Mais tant que durait la soirée, le sourire de Thomas Bunce — sourire qui devenait souvent grimace quand il se penchait pour tirer la bière du baril et servir la chopine au maquignon Kiddle — était une joie pour les yeux, et les jurons retentissants de M. Bunce, qui se faisaient plus gras et plus graves à mesure que le temps s'écoulait, étaient une joie pour les oreilles.

— C'est pas juste de faire avancer les pendules, avait un jour confié M. Bunce au Squire Mumby, lorsque les aiguilles s'en vinrent tout doucement sur les dix heures.

— Peut-être que Grunter y a mis la main, ou encore Luke Bird s'est faufilé par ici sans qu'on le voit, suggéra M. Kiddle.

— Oh lui ? répondit M. Bunce avec colère. Et savez-vous ce que cet individu m'a dit un dimanche ?

— Comment le saurais-je, répondit le maquignon, à moins que vous ne le disiez !

— Eh bien, je l'ai entendu me dire, cria Bunce, que si seulement le patron était une chèvre, il aurait pu être sauvé !

La salle du Cabaret de l'Ange n'était pas un endroit misérable. Elle n'était pas d'une piteuse exiguïté, mais bien plus vaste qu'aucune des tavernes des villages environnants.

Aux bons vieux temps d'autrefois, lorsque l'Angleterre était un pays libre, que les hommes pouvaient boire, et que jamais les gens de qualité n'étaient jetés en prison, une demi-douzaine de squires, dont des gamins en haillons tenaient les chevaux dans la rue, s'exerçaient à boire et à tenir gaillards propos (leurs femmes étaient loin) aussi longtemps qu'il leur plaisait.

La vaste cheminée de l'Ange, la même qu'au temps jadis, avait une histoire à raconter sur le Squire Teedon, propriétaire de Shelton Grange, lequel, un soir de Noël, entra au cabaret chargé d'un énorme sac de matous qu'il jeta pour les rôtir tout vifs sur un fagot de genêts secs, à l'immense

hilarité des assistants. Une protestation — car un des chats lui appartenait — sortit des lèvres de Mme Tobiah, la robuste propriétaire, qu'on n'avait jamais vue, de toute sa vie, refuser à un homme de qualité certaines faveurs, et qui donc n'avait pas peur d'eux. Mme Tobiah fit remarquer que le Squire Teedon devrait être assis lui aussi dans le feu pour une pareille action ; pourtant, dès que M. Teedon lui eut passé le bras autour de la taille et l'eut embrassée à sa convenance, elle se prit à sourire, et déclara, qu'elle ne voudrait pas, pour tout l'or du monde, qu'aucune partie du corps d'un aussi beau garçon fût rôtie, et elle se mit à écouter, avec autant de plaisir que les autres, le brasillement de la fourrure des chats.

Le salon de l'Ange était à peine changé depuis ces jours heureux, et les mêmes pots d'étain étaient en usage. La pièce respirait, comme autrefois, la même atmosphère confortable, et accueillante au voyageur.

Parmi les meubles d'une auberge, les tableaux accrochés aux murs du salon sont ceux qui intéressent toujours le plus le client ; car à mesure que la boisson descend, les tableaux deviennent plus distincts, jusqu'à ce que le personnage, ou les scènes qu'il représente, soient parfaitement vivants : le roi Edouard tire son épée, et la tient en l'air ; un lion agite sa queue quand il est sur le point de bondir...

Au-dessus du vaste manteau de la cheminée de l'Ange était suspendu un grand tableau, figurant Christophe Colomb, vêtu de velours noir, et de manchettes bien empesées, au moment où il découvrit l'Amérique. Cette peinture était bien faite et très naturelle.

L'autre tableau était charmant, et d'une douceur toute victorienne. C'était le portrait d'une jeune femme au dessin suave, vêtue d'une longue chemise de nuit ornée d'incrustations de dentelles, une rose à la main droite.

Il y avait toujours une préséance que les clients ne manquaient pas d'observer lorsqu'il s'agissait d'un acte aussi important que la contemplation de ces deux tableaux.

Pendant la première moitié d'une joyeuse soirée, lorsque les idées de force, d'endurance, de vaillance et d'aventure prévalaient à l'esprit, on regardait Christophe Colomb, parce qu'il était marin, et homme, et on admirait comme il convenait la deuxième ancre que les matelots allaient jeter dans une vague écumante. Mais à mesure que le temps s'écoulait, la boisson changeait ces nobles et ardentes émotions en d'autres plus douces et amoureuses, si bien que les clients qui restaient jetaient un regard furtif, avec l'espoir que personne ne les verrait, vers la chemise de nuit de la jeune femme. Ces regards bientôt s'enhardissaient, et certains de ces messieurs, avant que la soirée ne se fût écoulée, allaient même jusqu'à tenir le grand navigateur pour un triste idiot qui aurait beaucoup mieux fait, et eût mieux servi son pays ce faisant, de découvrir quelques pucelles au lieu d'un nouveau continent.

Il y avait deux bancs agréables de chaque côté du feu dans le salon de l'Ange, et une solide table de chêne entre les deux, où M. Bunce posait les gobelets qu'il remplissait avec tant de dextérité.

Sa femme n'entrait dans la salle qu'en de très rares occasions, car Mme Thomas Bunce ne quittait presque jamais sa cuisine. Elle aimait le vinaigre autant que M. Bunce les oignons qu'elle y mettait à confire. Son mari avait une façon, il faut le dire aussi, de lui rappeler son devoir, et comment elle lui avait une fois déclaré qu'elle avait été visitée étrangement au sein d'une église.

— C'est peut-être, remarquait M. Bunce, si par hasard sa femme mettait le nez à la porte du salon, une bonne affaire pour une pauvre femme laide qu'Il ne soit pas trop difficile...

Elle se retirait sur-le-champ, et, debout derrière une table maculée et toute branlante, elle pelait des oignons jusqu'aux larmes. M. Bunce n'avait certes jamais exagéré sa laideur dans ses remarques, car son visage, qui avait pu être joli, était maintenant mince et ratatiné, et ses mâ-

choires semblaient l'exacte image d'un casse-noisette.

Mais Mme Bunce essayait toujours de paraître heureuse quand sa fille Jenny venait la voir ; elle essuyait alors ses yeux que les oignons avaient remplis de larmes, avec un torchon gras.

Lorsque novembre arrive et ferme la porte, sans trop de rudesse, aux derniers jours de l'été, cachant la clé dans l'herbe sous une racine de primevère, pour que le printemps ait l'occasion de la chercher dans le froid, il y avait toujours à Folly Down des gens qui pouvaient s'adresser à la salle de l'Ange pour y trouver quelque confort.

Dans la sécurité de ce cabaret, exempt des soucis temporels, il y avait toujours quelque chose de triste ou de gai à écouter dès que quelqu'un ouvrait la porte ; mais si même on ne disait ou n'insinuait rien, l'horloge du grand-père n'en continuait pas moins de battre et la langue du maquignon Kiddle avait beau rester muette, l'horloge faisait son tic-tac. Et, outre l'horloge, on pouvait regarder M. Meek boutonnant sa veste, afin de conserver en lui toute la chaleur qu'il tirait du feu. Il était dans la nature de M. Meek de recevoir ce qu'il pouvait, et, par-dessus tout, il se délectait à recevoir ce qui ne lui avait rien coûté. Il était toujours surpris (beaucoup plus que Fielding lorsque, ainsi qu'il le raconte dans son *Voyage à Lisbonne*, on lui compta le vent sur sa note) que lui, le bon Meek, ne dût jamais payer la flamme à M. Bunce. S'il avait été le patron, il aurait certainement fait payer cet article — quoique peut-être indirectement — car, pendant l'hiver, afin de récupérer la dépense d'un fourneau à pétrole qui chauffait sa boutique, M. Meek ne manquait jamais d'augmenter le prix de la ficelle et de la confiture de groseilles.

De temps en temps, au cabaret, M. Meek regardait sournoisement M. Bunce, comme s'il essayait de déterminer si le patron était un philanthrope conscient, ou un simple imbécile en affaires. Mais, du moins, quelle que fût la vérité, M. Meek souhaitait en tirer bénéfice aussi longtemps

qu'il le pourrait, et il déboutonnait et reboutonnait sa veste devant le feu une douzaine de fois au cours de la soirée, ouvrant le moins possible la bouche pour parler, de peur que la chaleur ainsi escroquée ne s'échappât par cet orifice !

Les gens qu'il fallait étaient habituellement rassemblés à l'Ange — compagnons tout indiqués pour un soir d'hiver prolongé, quoique rapide à s'enfuir — ceux qui savaient bien que le Bon Dieu était dans Son Paradis, et que les jeunes femmes dissipées étaient sur la terre, et que l'Un comme les autres avaient reçu l'existence afin que M. Bunce pût avoir quelqu'un à blâmer, et M. Grunter quelque chose où fourrer son nez.

L'air compact et fleurant l'acool de la salle du Cabaret de l'Ange s'humanisait à mesure que la soirée s'achevait. Les vastes espaces vides de l'extérieur, tout le firmament et toutes les étoiles, étaient comme il leur plaisait d'être. Ils avaient la nuit noire pour compagnon ; mais Grunter, Kiddle, Meek, et le Squire Mumby avaient la lampe et le feu. Et la fumée bleue de la pipe de Meek, s'élevant en volutes, montrait bien que la vie ainsi vécue était félicité, et toutes ces étoiles, avec leur Créateur, n'étaient qu'une monstrueuse dépravation dans le ciel noir.

Toutes les nouvelles qui arrivaient à l'auberge étaient les bienvenues. En vérité, toute parole était la bienvenue, car, avec une bonne dose de bière dans la caboche, aucun bruit, et mieux encore, aucun mot, ne passaient inaperçus.

Que Kiddle mentionnât une vache, elle devenait aussitôt une créature sacrée, divine, fût-elle boîteuse ; et un cochon banal qui avait dévoré ses petits en guise de déjeuner se changeait en une créature à l'appétit ingénieux qui met l'âme en mouvement.

Tout le monde extérieur, avec tout ce qui s'y passait, se changeait en fantasmagorie étrange grâce aux flots de bière, et les habitants de la terre — vivants ou morts — n'étaient plus que des marionnettes que l'on pouvait introduire à loisir dans l'auberge en tirant brusquement la ficelle, pour

les rejeter ensuite à la rue quand leur histoire était contée.

C'est ainsi qu'un scarabée, dont la destinée voulut qu'il cheminât sur la grosse patte de M. Kiddle, déclencha de joyeux éclats de rire, et même, ce qui est plus remarquable, tira une sage remarque de M. Meek, au moment où le maquignon fit tomber l'insecte dans le brasier : « L'insecte, dit-il, recevait un bon lit bien chaud pour lequel il n'avait pas payé un liard. »

C'est alors que la réalité, ennemi juré de la joie, était envoyée au diable ; l'esprit capricieux de l'homme, épris de plaisanteries, vous écoutait n'importe quoi, pourvu qu'on le racontât avec un grain de folie, jouait avec son ombre même, doublure inconsistante du réel, et n'avait plus qu'un sourire pour les labeurs ineptes de la journée.

Au cabaret de l'Ange, la fable de la résurrection avait ses fidèles, car dans la salle de M. Bunce les gens renaissaient en vérité, et leurs vêtements changeaient de couleur : même les vieux souliers de M. Grunter prenaient une teinte inconnue, et la boue séchée sur leurs semelles s'humanisait. La main qui portait le gobelet aux lèvres grossières n'était plus la même. Ce n'était plus la main laborieuse qui avait pioché la terre tout au long du jour ; cette main avait maintenant une plus haute fonction ; elle était l'instrument d'un festin. Le terrible souci du labeur sans cesse pressant était écarté — le labeur d'un homme ordinaire dans ce monde de proie ne rend-il pas le sang amer ? — et les honnêtes gens peuvent du moins, à la vue de quelque araignée noire qui somnole au plafond, songer à ces bêtes sages, les Dieux, qui méditent, mais ne remuent jamais, et qui demeurent figés, laissant le soleil les réchauffer et les froides étoiles leur apporter la fraîcheur, d'un bout à l'autre de l'éternité.

Et maintenant que cette journée de novembre s'était glissée dans sa tombe, Thomas Bunce approcha une allumette du feu. Et nous, nous n'aurons pas le soleil éblouissant au cours de notre histoire, mais seulement une longue soirée, pour nous préparer à cette éternelle nuit.

X. — M. Kiddle espère conclure un marché.

Il arrivait parfois que M. James Vosper, le mari de la dame dont le principal intérêt dans la vie nous est déjà connu, faisait une chose courageuse. En vérité, aucun mari n'avait davantage besoin d'un peu de courage, car, depuis qu'elle avait exigé à force de menaces, qu'il se rendît à l'église — et le soir de ce mariage, ce fut le pauvre diable qui tenait le livre de prières et non pas elle — il n'était rien d'autre qu'un esclave et traité pire qu'un chien.

Quoiqu'il crût tout ce que sa femme lui disait, fût-ce contre le témoignage de ses propres yeux, au sujet de M. Grunter, le répétant partout, suivant ses instructions, néanmoins la soumission à ses désirs ne lui rendait pas la vie plus facile. Elle refusait de sucrer son thé, et, bien qu'il eût toujours aimé la propreté, il était contraint de manger littéralement dans l'ordure.

Le seul espoir de M. Vosper était le Cabaret de l'Ange, et son unique acte de courage consistait à s'y rendre. Mais il l'accomplissait rarement, et, s'il l'osait parfois, il entrait à l'Auberge avec un air accablé, comme un chien paria qui rampe sous la table d'un riche pour dévorer les miettes. Mais une fois qu'il y était, la tiédeur accueillante de la pièce poussait M. Vosper à oublier quelque peu les mauvais traitements qu'il subissait chez lui.

Son visage était petit, et petite sa carrure, et son regard, à supposer qu'on pût le voir à travers le poil qui cachait presque toute sa figure, était à la fois doux et plein de mansuétude.

Il y avait une idée bizarre dans la tête de M. Vosper et c'était peut-être là ce qui expliquait cet unique acte de courage. Il se pouvait qu'elle lui fût venue à force de rester si longtemps le soir dans l'obscurité de son hangar (on lui permettait rarement d'y emporter une bougie) tandis que

les gens s'amusaient dans le salon. L'idée de M. Vosper, issue des ténèbres, n'était rien d'autre que celle-ci : à son avis, le Cabaret de l'Ange était le paradis, et il lui suffirait de tomber sur le soir proprice pour y rencontrer Dieu. Mais jusqu'à présent, bien qu'il eût osé y venir toutes les fois qu'il l'avait pu, il n'avait jamais eu assez de chance pour rencontrer qui que ce fût, que, par un jeu hardi de l'imagination, on pût appeler le Père. Et donc M. Vosper — qui n'avait d'autre dessein que de dire à Dieu quelle perfection d'épouse il avait, et de lui poser une petite question — se joignait un peu à la conversation, puis disparaissait, emportant sa déception dans la nuit.

Il avait ce soir-là fait une autre sortie, car la colère lui avait donné du courage. Mme Vosper venait de lui parler plus grossièrement que jamais, le blessant dans son point le plus sensible : son orgueil — elle lui avait dit qu'il était trop bête pour savoir jamais charger une charrette ! Or, c'était là une injure grave, parce qu'elle était vraie : jamais, que ce fût à la fenaison ou à la moisson, les charrettes chargées par M. Vosper n'arrivaient intactes sur l'aire. Si un chargement se renversait dans le chemin, c'était à coup sûr le sien. Le fait de savoir qu'il ne pouvait pas, si grands que fussent ses efforts (et il essayait depuis quarante ans) charger convenablement une charrette de foin, était une cruelle épreuve pour ce brave homme ; et s'il rencontrait jamais Dieu (Dieu, M. Vosper en était sûr, devait s'entendre aux travaux de la ferme) il espérait le prendre à part et lui poser sa question.

Les hôtes de l'Auberge étaient maintenant assis, et chacun, suivant le rite, regardait Christophe Colomb toujours en prières. M. Mumby, propriétaire de plus d'un champ magnifique (tout le territoire de Folly Down, en fait, lui appartenait) avait, de droit, la place d'honneur près du feu. Le Squire Mumby avait soixante-dix ans, et il portait bien son âge. Il aimait la conversation des paysans, lui, le descendant direct de M. le Juge Shallow, et ses pommettes saillantes luisaient, et sa moustache se retroussait, et ses

yeux ternes pétillaient, dès qu'on lui parlait des faits-divers du village — de ceux surtout qui n'étaient pas convenables.

En face de M. Mumby, un œil rusé et tout en clignements, un visage rouge et boutonneux, exprimaient, plus que toute déclaration de fait ne l'aurait pu, que M. Kiddle était négociant en bestiaux. Outre son apparence, M. Kiddle dévoilait sa profession par son langage, car s'il avait quelque remarque à faire, il commençait toujours par un cri étouffé : « Whoo-ho-hoop ! », comme s'il chassait toutes les vaches du monde dans son champ.

En contraste marqué avec le maintien du maquignon, M. Meek, le boutiquer de Folly Down, avait l'air à la fois modeste et simple, et il en trompait plus d'un quand il pesait le riz. M. Meek était assis, attirant en lui la chaleur du feu, et la conversation, souvent chaleureuse aussi..

Le soir s'était installé tranquillement pour tous les assistants, comme tant d'autres soirs, après une journée où rien d'important ni de très heureux ne s'était passé. Le Squire Mumby, avait fait la sieste comme d'habitude, son journal à la main, sitôt le déjeuner fini, tandis que le chat ronronnait devant l'âtre ; et Kiddle, ayant visité, puis évalué, ses troupeaux (avec la marge d'un bon bénéfice) était rentré chez lui.

Mais même si rien d'extraordinaire n'était arrivé, il y avait eu ce jour-là, comme une curieuse impression d'attente dans l'atmosphère de Folly Down. Kiddle lui-même, passant à côté d'une vieille grange dans un champ, avait glissé un regard à travers une fissure des planches, pour voir si sa femme, qui après la mort d'Ada était devenue neurasthénique, ne s'était pas par hasard pendue. Et quand il se fut assuré que non, M. Kiddle sentit encore que quelque chose allait arriver, et il crut que peut-être, la vache boiteuse avait donné le jour à un veau à six pattes.

(à suivre) T. F. POWYS

Traduit par HENRI FLUCHÈRE

LE MOUVEMENT STAKHANOVISTE

Le mouvement stakhanoviste qui se développe en U. R. S. S. depuis le mois de septembre doit son nom au mineur Stakhanov, qui, le premier, réorganisa les méthodes de travail dans les charbonnages. Aujourd'hui, l'exemple de Stakhanov est suivi par des milliers d'ouvriers dans toutes les industries et dans toutes les régions du pays.

Par suite de la rapidité de son industrialisation, l'U. R. S. S. souffrait d'un divorce entre la main-d'œuvre et l'outillage technique. L'inexpérience des paysans devenus ouvriers ainsi que la routine des méthodes ne permettaient pas aux machines les plus modernes de donner leur plein rendement. Le mouvement stakhanoviste tend à augmenter la production en élevant les capacités de la main-d'œuvre au niveau des possibilités de la machine. Derrière l'émulation individuelle qui fait naître les champions et les records se dessine un vaste plan de rationalisation du travail.

On ne trouvera pas ici une tentative d'interprétation de ce mouvement dont les répercussions sur la vie sociale ne seront pas moins importantes que les effets économiques, mais simplement une suite de faits, d'images et de récits présentant la naissance et l'extension du mouvement. Source unique : les informations de la *Pravda*.

A. HABARU

Dans les charbonnages : Les records.

[Les chiffres des records de production atteints par les mineurs soviétiques paraîtront invraisemblables à tous ceux qui connaissent le travail dans les charbonnages. Mais il ne faut pas oublier que les conditions d'exploitation dans les mines soviétiques sont beaucoup plus favorables qu'en Occident. En outre, il s'agit de résultats obtenus dans des circonstances particulières, tout étant mis en œuvre par l'ensemble de la mine pour rendre possible un record impressionnant d'abattage à front de taille.]

102 tonnes.

Stalino, 1er septembre. — En six heures de travail, le mineur Stakhanov a abattu 102 tonnes de charbon, soit 10 % de la production quotidienne de la mine « Centrale Irmino ». Il a gagné 200 roubles. Stakhanov a dépassé la production des maîtres mineurs Grichine, Sviridov et Mourachko.

151 tonnes.

Enakievo, 7 septembre. — Aujourd'hui, à 3 heures, le meilleur abatteur de la mine Karl Marx, le camarade Savchenko, aidé des boiseurs Galdoba et Stritsko, est descendu dans la mine et a abattu 151 tonnes de charbon en 6 heures.

240 tonnes.

Gorlovka, 11 septembre. — Aujourd'hui, avant de se rendre aux cours de l'Académie Professionnelle, Nikita Isotov est decendu dans la mine Kochegarda nº 1, et, en 6 heures de travail, il a abattu 240 tonnes de houille.

394 tonnes.

Stalino, 13 novembre. — Hier, le mineur Ermachok a extrait en 6 heures de travail 394 tonnes de charbon. Dix boiseurs le suivaient.

778 tonnes.

Prokopievsk, 18 novembre. — Aujourd'hui, au deuxième poste du puits Eiche, le mineur Borissov a abattu 778 tonnes de charbon, battant tous les records.

981 tonnes.

Prokopievsk, 22 novembre. — Le mineur Zaïnoutdinov travaillant dans la taille 5 du puits Eiche a abattu 981 tonnes de charbon au cours du troisième poste.

991 tonnes.

Novosibirsk, 27 novembre. — Aujourd'hui, le mineur Mikhaïl Pavlov, organisateur du parti des puits 5-7 de la

mine Kirov a établi un nouveau record. En six heures il a abattu 991 tonnes de charbon.

1.466 tonnes.

Prokopievsk, 29 novembre. — Le mineur Matchekhine, directeur de la mine Molotov, avec un aide à la perforatrice et huit boiseurs, a abattu 1466 tonnes de charbon.

La naissance du mouvement.

Au cours des mois d'été, notre mine ne remplissait pas son programme. Nous avons calculé la quantité de houille que la mine devait donner pour exécuter le plan annuel. Puis de bons propagandistes furent choisis dans les cadres du parti et les cadres professionnels. Ils se rendirent dans les foyers des ouvriers pour discuter avec eux. L'une de ces discussions eut lieu chez Stakhanov. Stakhanov déclara :

— Donnez-moi la possibilité de travailler seul dans la taille. Organisez le travail de telle sorte que je n'aie qu'à abattre, et que les boiseurs s'occupent du boisement. Alors avec mon marteau-piqueur j'atteindrai une production inconnue jusqu'ici !

Nous avons appuyé sa proposition. Dès le premier jour, il a abattu 102 tonnes de houille.

C'est ainsi que naquit le mouvement stakhanoviste. Comme une flamme, il s'est brusquement répandu sur tout le Donbas, sur tout notre pays.

Le jour suivant, le camarade Dukanov a prouvé qu'une extraction encore supérieure était possible : il a abattu 115 tonnes. Plus tard, Stakhanov a établi un nouveau record de production : 227 tonnes. Ce record n'a pas encore été battu dans notre mine.

Dès le début, il était clair que le mouvement stakhanoviste ne pouvait triompher qu'avec la participation de tous les ouvriers de la mine. Mais comment les attirer ?

Nous rassemblâmes les femmes des ouvriers. Dukanov leur dit combien il gagnait, en travaillant suivant la méthode

stakhanoviste. C'était l'argument le plus convaincant. Auparavant, le salaire mensuel de Dukanov était de 580 roubles. Depuis l'adoption du nouveau procédé, il a gagné ces mêmes 580 roubles en 11 postes.

Nous n'oublions pas non plus les conditions d'existence matérielles et culturelles des stakhanovistes. Nous avons dans les caves de grandes provisions de légumes pour l'hiver. La question des logements n'est pas encore résolue. Les logements de 40 stakhanovistes doivent être réparés. Ce travail a déjà commencé. Nous organisons une cité stakhanoviste où nous logerons les meilleurs hommes de la mine.

PETROV,

Organisateur du parti de la mine « Centrale Irmino ».

Stakhanov expose sa méthode de travail.

Nous avions souvent réfléchi à la manière de mieux organiser le travail dans la mine. L'organisation telle qu'elle était ne nous donnait pas satisfaction.

Dans une taille de 85 mètres de longueur, avec une couche de 1 m. 40, coupée en huit gradins, huit à neuf mineurs travaillaient par équipes au marteau-piqueur. Chacun d'eux devait abattre, puis boiser. Ils abattaient pendant deux heures et demie à trois heures, et le reste du temps était pris par le boisage. Il fallait en outre amener le bois à pied d'œuvre et déplacer les canalisations.

Il en résultait que, durant la journée, les marteaux-piqueurs ne se trouvaient en action que pendant cinq à six heures seulement ; le reste du temps, ils ne fonctionnaient pas, quoique les compresseurs fussent occupés à aérer la taille sans interruption.

Ne pourrait-on pas faire travailler les marteaux durant tout le temps ? avons-nous pensé. Et nous avons résolu d'envoyer au travail un seul mineur pour toute la taille.

Le choix s'arrêta sur moi. J'acceptai très volontiers et dans la nuit du 31 août, je descendis dans la mine. Deux boiseurs

descendirent avec moi, ainsi que deux porions et le rédacteur du journal de la mine.

Je commençai l'abattage par le gradin supérieur, en passant successivement par les huit gradins et m'attaquant tout d'abord à la surface. Les deux boiseurs se mettaient au travail à ma suite.

Ainsi passèrent 5 heures 45 minutes, au cours desquelles je parcourus toute la taille et abattis 102 tonnes de charbon.

Je remontai à l'aube. Un groupe de camarades m'accueillit. Tous se réjouissaient de mon succès et me serraient la main. Je n'exagérerai pas en disant que cette nuit-là de nombreux mineurs n'avaient pas dormi, mais avaient été près de moi en pensée. Je le savais et je déclarai aux camarades que ce n'était là qu'un premier pas dans la voie nouvelle. L'ardent appui du collectif m'a certainement aidé, ainsi que mes rivaux, à remporter de nouvelles victoires. Bientôt, notre chef, le camarade Dukanov, abattit 115 tonnes de houille en un poste, puis le camarade pionnier Kontsedalov abattit 125 tonnes en un poste. Quelques jours plus tard, j'atteignis le record, en extrayant en un poste 175 et 227 tonnes de houille. . . . .

Depuis un vaste mouvement de la classe ouvrière a commencé dans le Donbas, ainsi que dans toutes les autres branches de l'économie nationale, avec des indices de production inconnus jusqu'ici dans le monde. Je ne sais vraiment pourquoi l'on nomme cela la campagne de Stakhanov. C'est plutôt la campagne de Staline ! Le chef aimé de notre parti et des peuples de l'Union, le camarade Staline et le parti bolchévique qu'il dirige ont été les inspirateurs de nos victoires.

ALEXIS STAKHANOV

La propagande s'organise.

Une soirée dans l'appartement de Stakhanov.

Kadievka, 11 septembre. — Hier, dans le nouvel appartement du meilleur maître du marteau-piqueur, le camarade

Stakhanov, il y eut une soirée consacrée aux nouvelles méthodes de travail. Etaient présents les meilleurs oudarniks de la mine : les camarades Dukanov, Kontsedalov, Posdniakov, le mineur émérite du Donbas Sviridov et les représentants des organisations sociales.

Le micro dans la mine.

Stalino, 15 octobre. — Un grand radio-meeting a été organisé dans le bassin du Donetz. Les microphones, descendus dans la mine Irmino, ont fait entendre à des milliers d'auditeurs les bruits dut ravail au marteau-piqueur à front de taille. Stakhanov a expliqué devant le micro sa méthode de travail. Dans tous les charbonnages l'écoute collective a été organisée pour permettre aux mineurs d'entendre Stakhanov.

Un cadeau à Stakhanov.

Léningrad, 3 octobre. — Les ouvriers et ingénieurs de l'usine de Léningrad « Pneumatique » ont perfectionné la construction du marteau-piqueur du modèle le plus courant « OM-5 ».

En ce moment, l'usine termine la fabrication de dix marteaux-piqueurs perfectionnés. Quand ils auront subi les épreuves définitives, une brigade spéciale d'ouvriers et d'ingénieurs de l'usine ira les offrir à Stakhanov et aux meilleurs oudarniks du Donbas.

Distinctions honorifiques.

Gorlovka, 19 septembre. — Les meilleurs abatteurs vont désormais recevoir le titre de « maîtres du marteau-piqueur ». Les premiers qui ont obtenu cette distinction sont les 14 mineurs d'avant-garde du Donbas : Stakhanov, Dukanov, Kontsedalov, Isotov, Terekhine, Savchenko, Posdniakov, Isadchenko, Artioukhov, Besoukladni, Ermachok, Grichine, Mourachko et Sviridov.

Apothéose.

Cette démonstration [le défilé sur la Place Rouge, le

7 novembre], fut certes en bien des points semblable aux démonstrations précédentes, mais elle comporta pourtant beaucoup d'éléments nouveaux. Les émules de Stakhanov notamment sont apparus comme la vivante expression de la maturité de l'industrie soviétique, personnifiant l'économie socialiste, majeure aujourd'hui puisqu'elle a dix-huit ans accomplis. Les colonnes de chaque usine de Moscou avait dans leurs rangs un détachement composé d'émules de Stakhanov. Leurs portraits ornés de rubans et de fleurs émergeaient de la vague des manifestants.

Les dirigeants du parti et du gouvernement, groupés à l'aile gauche du mausolée, saluent les colonnes qui défilent. Des exclamations fusent d'une colonne à l'autre : « Vive le grand Staline ! » et les hourras succèdent aux hourras [1].

Dans les chemins de fer.

[L'amélioration des transports ferroviaires n'a pas suivi en U. R. S. S. le rythme de l'accroissement de la production industrielle. Dans les chemins de fer, le mouvement stakhanoviste se heurtait donc à un matériel défectueux et à des méthodes surannées d'organisation. Il convient de ne pas comparer les « records » de Krivonos et des autres cheminots soviétiques aux vitesses couramment réalisées sur nos réseaux.]

Le mécanicien Krivonos et le cheminot Kojoukhar.

Stalino, 27 septembre. — La lutte est engagée dans le Donbas pour le record de vitesse des locomotives et celui de la formation des trains de marchandises.

La section de Slaviansk à Lovaïna est la plus mauvaise de la ligne du Donetz, par suite des rampes qu'elle comporte. Depuis longtemps, la vitesse maximum était de 23 à 24 kilomètres à l'heure sur cette section.

En juillet, le jeune mécanicien Pierre Krivonos, en conduisant un lourd train de charbon, a atteint 31,9 km. à l'heure sur cette section.

1. Extrait du *Journal de Moscou*, 15 novembre.

— Pur hasard ! disait-on au dépôt.

Au cours d'un nouveau voyage, Krivonos réalisa 33 km. à l'heure. Puis il atteignit 34, 37, 40 km. Le jeune mécanicien a fait ving voyages en juillet, et vingt fois il a démontré que la triste renommée de la section ne reposait sur rien, et que la vitesse maximum admise n'était pas imposée par le profil de la ligne mais par le rendement de la locomotive.

— Vantardise ! affirmait-on. Il se traîne dans les montées et file à toute vapeur dans les descentes.

Le jeune mécanicien ne se troubla point. Il emmena des témoins avec lui et leur démontra qu'il obtenait une plus grande vitesse par l'habileté avec laquelle il dirigeait la locomotive et forçait le rendement de la chaudière dans les montées.

Les meilleurs mécaniciens de la ligne appuyèrent Pierre Krivonos. Sans fausse honte, ils mirent à leur tour en pratique l'expérience du jeune mécanicien.

Le commissaire du peuple aux transports, le camarade Kaganovitch, a salué le record de Krivonos et de ses disciples, les meilleurs mécaniciens de la ligne du Donetz.

Le mouvement prit de l'extension. Des dizaines et des centaines de mécaniciens conduisirent les trains suivant la méthode de Krivonos. Les autres lignes suivirent. Sur le réseau du Sud, par exemple, une « marche collective » a été organisée. Cinquante-deux mécaniciens ont conduit de lourds convois suivant la méthode Krivonos et ont atteint une grande vitesse.

De Sibérie, de Mourmansk, de Moscou, des lettres viennent à Slaviansk, des questions. Krivonos communique volontiers son expérience aux mécaniciens des autres réseaux.

Krivonos parti, la gare reprit sa vie habituelle. Les trains se formaient lentement et tous jugeaient cela normal. Seul, le manœuvre du triage Kojoukhar rôdait longuement dans les voies, tournait autour des wagons et prenait des notes. Quelques jours plus tard, au cours d'une assemblée du personnel, il demanda la parole.

— Je puis former les trains suivant les méthodes nouvelles, déclara-t-il. Si Popov, à Slaviansk, forme un train en 35 minutes, je le ferai, moi, en 25 minutes.

Le 13 septembre, Kojoukhar établissait son premier record. En un poste, il forma 17 trains, sans aucune erreur, ramenant le temps de formation à 25 ou 30 minutes par convoi.

— Je ferai mieux encore, affirma-t-il. Je descendrai jusqu'à 20 minutes.

Le 22 septembre, en réponse à ceux qui l'accusaient de vantardise, il forma un lourd marchandises en 14 minutes.

La nouvelle de ce record parcourut aussitôt tout le réseau d'Ekaterininsk et les cheminots se mirent en devoir d'imiter l'exemple de Kojoukhar.

Mieux que Krivonos.

Stalino, 7 octobre. — Le mécanicien de la locomotive FD (Félix Dzerjinski) N° 20-5 de la station Krasni Liman, le camarade Borovko, a établi une nouvelle vitesse record sur la ligne du Donetz, atteignant 50,5 kilomètres à l'heure. La section politique de la ligne propose le camarade Borovko pour la récompense de l'insigne d'ouvrier de choc.

***

Kharkov, 11 octobre. — Le mécanicien stakhanoviste du dépôt de Belgorod, du réseau Sud, le camarade Joukovine, a établi hier un nouveau record de vitesse technique des trains de marchandises.

Récemment, un mécanicien de ce dépôt, le camarade Tkatchenko, a réalisé la plus grande vitesse technique sur la voie : 54,5 km. à l'heure. Alors, le mécanicien Joukovine a résolu d'obtenir une vitesse plus grande encore. Partant sur la ligne Belgorod-Kharkov, il a d'abord soigneusement examiné le mécanisme de la locomotive et a instruit sa brigade. Le marchandises avec ses 94 wagons a rattrapé le voyageurs qui le précédait, puis l'a constamment suivi

de près. Le marchandises est arrivé à la station de Kharkov à la vitesse de 60 km. à l'heure.

Mieux que Kojoukhar.

Station Debaltsevo. — Le manœuvre du triage de Debaltsevo, le camarade Krasnov, a formé deux trains de 1.450 tonnes en 5 minutes chacun. Le camarade Krasnov a battu le record du camarade Kojoukhar, célèbre dans toute l'Union, en formant les trains en 12 minutes chacun.

Krasnov applique une technique qui lui permet de former une rame en même temps qu'il en décompose une autre.

Marche rapide.

Le train roulait à l'ancienne « norme »
Admirez sa vitesse !
Il se traîne vers le plateau
Et le limaçon court devant.

Miracle ! Que s'est-il passé ?
La charge est double
Et nul ne reconnaît
La même locomotive.

Voyez comme elle file,
Comme elle est propre et belle,
Quelle ardeur lui a donné
Krivonos — notre machiniste !

Voici l'explication,
Elle tient en deux lignes :
LA MÊME MACHINE
N'EST PLUS LA MÊME... EN D'AUTRES MAINS.

DEMIAN BIEDNY

La chaîne accélère son allure.

[Des mines et des chemins de fer, le mouvement n'a pas tardé à s'étendre aux autres industries. Dans la sidérurgie, on accroît le rendement des hauts-fourneaux, les fours Martin réalisent par mètre carré de sole une production d'acier qui n'avait jamais été atteinte, les laminoirs transforment en profilés des quantités incroyables de lingots d'un poids normal. Dans l'industrie de la construction d'automobiles et de tracteurs se pose la question du travail à la chaîne.]

Kharkov, 21 novembre. — Aujourd'hui, à l'usine de tracteurs de Kharkov, la chaîne principale a produit 125 tracteurs en une seule relève, alors que jusqu'ici la production normale était de 72.

Le directeur de l'usine, le camarade Svitoune, annonce qu'à partir du 25 novembre la grande chaîne accomplira en une seule relève le programme complet de la journée, c'est-à-dire 144 tracteurs.

Kharkov, 23 novembre. — La première équipe vient de terminer son travail. Le tracteur N. 125.575 s'échappe de la grande chaîne de l'usine de tracteurs. Cette machine, le tracteur stakhanoviste, comme l'appellent les ouvriers, entrera dans l'histoire. Il clôture la première relève au cours de laquelle la chaîne ait produit 144 tracteurs au lieu de 72.

Le contremaître Melnitchenko s'empare du téléphone. Il annonce au directeur la joyeuse nouvelle. Après quelques minutes, le directeur-adjoint Tchoudnenko et l'ingénieur en chef arrivent à la chaîne. Ils examinent la peinture des tracteurs, vérifient la marche des moteurs. Tout est parfait. L'endroit où l'on remise habituellement les tracteurs défectueux est maintenant désert.

Ouvriers, contremaîtres, ingénieurs se réunissent autour d'une tribune improvisée. Dans la foule, on rit, on parle de la surprise que le directeur de l'usine réserve au pays. Il avait promis par l'intermédiaire de la *Pravda* que l'usine

donnerait 144 tracteurs en une relève le 25 novembre, et voilà que l'usine a tenu sa promesse avant cette date.

La production atteinte par la chaîne en une seule relève bouscule tous les calculs américains. Ce résultat a pu être obtenu par une légère modification de la chaîne, par l'accélération de la marche et l'augmentation de la capacité de la chambre de séchage. Ces modifications ont permis aux stakhanovistes de la chaîne de fournir un tracteur toutes les 2,1 minutes.

Kharkov, 25 novembre. — L'usine de tracteurs de Kharkov a battu son record du 23 novembre. L'équipe de Melnitchenko a produit 144 tracteurs au cours de sa relève de 7 heures, mais le dernier tracteur a quitté la chaîne 14 minutes avant le coup de sirène.

Stalingrad, 25 novembre. — Travaillant dans la nuit du 24 novembre, la troisième équipe de la grande chaîne a produit 160 tracteurs en 7 heures. La production normale est de 72 tracteurs. Aucun défaut aux tracteurs construits.

Interviewé par le correspondant de la *Pravda*, le directeur de l'usine STZ, le camarade Fokine, a déclaré :

— Je suis persuadé que nous arriverons à fournir 200 tracteurs en 7 heures.

Dans les campagnes.

[Au cours des travaux de la moisson, un vaste mouvement analogue à celui des stakhanovistes s'était déjà développé dans les campagnes. Les conducteurs de moissonneuses-batteuses rivalisèrent d'ardeur pour moissonner le plus grand nombre d'hectares de blé. Ce mouvement s'est poursuivi à l'occasion de la récolte des betteraves sucrières. La figure qui domine ce mouvement est celle de la Kolkhosienne Marie Demtchenko, qui a obtenu un rendement de 500 quintaux à l'hectare.]

Marie Demtchenko commence l'arrachage des betteraves.

Kiev, 7 octobre. — Aujourd'hui, le groupe de Marie Demtchenko a commencé l'arrachage des betteraves.

A l'aube, Marie Demtchenko, Yarina Tkatchenko, Priska Savtchenko et Domakha Demtchenko sont parties aux champs. Depuis sept mois, elles luttent pour tenir la parole donnée au camarade Staline de récolter 500 quintaux à l'hectare.

La betterave de Marie Demtchenko est de si grande dimension que le couteau de Storojik ne peut la couper. L'inventeur du couteau n'avait pas compté sur des betteraves aussi grosses. Le poids moyen est de 463 grammes, ce qui fait un rendement de 509 quintaux à l'hectare.

Aujourd'hui, le groupe de Marie Demtchenko couche dans les baraquements afin de reprendre l'arrachage demain dès l'aube.

Du champ de betteraves à la sucrerie.

Kiev, 8 octobre. — Hier, le kolkhose « Komintern » a solennellement expédié à la sucrerie de Naboutovsk le premier camion de betteraves de la plantation de Marie Demtchenko.

Les ouvriers de l'usine ont accueilli chaleureusement l'ouvrière de choc des champs socialistes. Il y eut un grand meeting.

Le laboratoire de l'usine a fait une analyse de la livraison. La teneur en sucre atteint 16,1 %. Avec une telle teneur et une récolte de 500 quintaux, un hectare de betteraves donnera 70,7 quintaux de sucre alors que la moyenne était jusqu'ici de 143 quintaux de betteraves, soit 21 quintaux de sucre par hectare.

Staline reçoit Marie Demtchenko.

Cher Joseph Vissarionovitch,

Ces minutes où nous avons appris que vous, cher camarade Staline et les chefs du gouvernement, avez reçu et décoré nos filles Marie Demtchenko et Marine Gnatenko de l'Ordre de Lénine, — ces minutes ont été les plus heureuses de notre vie.

Les enfants de parents qui, avant la révolution, travaillaient sans relever l'échine pour les riches, sont maintenant devenus des personnalités éminentes, célèbres dans tout le pays des soviets. Les enfants de l'ouvrier Sofron Michaïlovitch Demtchenko qui, avant la révolution, n'avait même pas de quoi acheter des allumettes et qui les empruntait chez des voisins, — les enfants de cet homme sont maintenant récompensés par décret du gouvernement. La fille du manœuvre Vassili Gnatenko qui n'avait qu'un quart d'hectare de terre pour 7 personnes, — Marine Gnatenko a eu l'honneur de parler aux chefs du parti et du gouvernement et de causer avec vous, camarade Staline. C'est vous, Joseph Vissarionovitch, c'est le parti et le pouvoir soviétique qui avez élevé pareillement l'ouvrier et la femme-kolkhosienne.

. . . .

Honneur et gloire à vous, notre cher camarade Staline, pour l'intérêt que vous portez à notre vie, à notre avenir ! Nous sentons chaque jour cet intérêt infini et cette attitude paternelle envers nous. De tout cœur, nous vous souhaitons, cher camarade Staline, beaucoup de forces et de santé, une longue vie de travail pour le bonheur de tout le peuple du travail.

Signé : Sofron DEMTCHENKO, Alexandra DEMTCHENKO, Vassil GNATENKO, Anna GNATENKO.

Hameau Starosselié, rayon Petrovski, région de Kiev.

Le Congrès des stakhanovistes.

[Le 14 novembre s'est ouvert à Moscou un grand Congrès de stakhanovistes. Staline, Mikoïan, Ordjonikidze, Molotov, Vorochilov y ont prononcé des discours. Un grand nombre de stakhanovistes de diverses industries y ont pris la parole pour exposer comment ils ont atteint leurs records de production et de salaires. Nous donnons ci-dessous des extraits de quelques-uns de ces discours.]

Pradva, 15 novembre.

Boussiguine.

Je gagnais auparavant 300 à 350 roubles ; en septembre, j'ai gagné 690 roubles. La qualité de l'ouvrage n'en souffre pas, bien au contraire.

Je contemple ma vie passée et celle d'à présent, et je n'arrive pas à croire que tout cela est la réalité, et non pas un conte. Je marche à travers les rues de Moscou, moi qui jusqu'en septembre, ne suis jamais sorti de Gorki, et même de l'usine d'automobiles — et je me dis : est-ce vraiment toi, Boussiguine, né dans les forêts de Vetlouj, qui toute ta vie au village luttais pour un morceau de pain ? Est-ce toi qui es assis au Grand Théâtre, et qui commences à lire des livres ? car je suis peu instruit. Je n'ai jamais lu de livres et il n'y a que deux mois que j'ai lu mon premier livre, les contes de Pouchkine, qui m'ont beaucoup plu. Mais à vrai dire, je lis avec peine. Et je voudrais bien étudier. Je ne rêve à rien d'autre.

Il y a une semaine, avant les fêtes de novembre, un collaborateur de journal est venu à moi et m'a dit :

— Alors, Boussiguine, que désires-tu ? Tu possèdes tout ce qu'il faut, tu gagnes beaucoup, tu es un homme éminent ?

Et je lui réponds : Je voudrais marcher de l'avant. Je voudrais être plus qu'un forgeron, savoir comment est construit un marteau, et apprendre moi-même à en faire. Et je le sais : en apprenant, je pourrai travailler mieux encore. Il y a encore bien des choses que je ne puis atteindre par moi-même. Et on m'a aidé en cela, je pourrai apprendre. Dès mon retour, je me mettrai de toutes mes forces au travail et à l'étude. Je sais bien que je n'ai pas fait grand'chose jusqu'ici. C'est le gouvernement qui me fait confiance.

Je gagne beaucoup maintenant, et à vrai dire, je ne sais moi-même encore comment je répartirai mon salaire. Je n'ai pas l'habitude. Auparavant, tout mon argent était dépensé principalement pour ma nourriture, et maintenant je me dis

qu'il faudra améliorer ma nourriture, acheter de nouveaux vêtements, mieux arranger mon foyer.

Krivonos.

Un jour, j'ai pris le journal et j'ai vu une note : Lazare Moïsseïevitch (Kaganovitch) a rendu visite aux machinistes du dépôt de Kasanka et a posé la question : comment augmenter la vitesse moyenne de la locomotive ? Ces possibilités étaient claires pour moi, je les avais trouvées du coup, mais j'avais une crainte : lorsque nous dépassions les horaires normaux, on nous infligeait des réprimandes. Je me rendis donc chez le chef du dépôt, et je lui dis : il y a un appel de notre Commissaire du Peuple en vue d'augmenter le rendement de la locomotive. Serons-nous punis si nous roulons vite ? Il me répondit que si Lazare Moïsseïevitch posait ainsi la question, il nous était permis d'agir.

Dès mon premier voyage, je renonçai donc aux méthodes périmées de la marche au pas de tortue, et j'augmentai l'admission de vapeur dans les montées. Bientôt, je me mis à rattraper l'allure du train de voyageurs. Au lieu d'une vitesse de 23 kilomètres, je fournis une vitesse moyenne de 47 kilomètres. Nous n'avons pas eu une seule catastrophe due à cette accélération.

Le salaire a augmenté considérablement. Moi-même, j'ai touché pour le dernier mois, quoique n'ayant pas travaillé tous les jours, 900 roubles, alors que je n'en recevais que 400 auparavant.

Je sais maintenant quand je dois partir, et pour où. Je n'emporte plus de provisions : maintenant, j'arrive, je déjeune au dépôt, où je prends aussi mon repas de midi, et je dîne avec ma famille chez moi. Nos cheminots ont obtenu une vie nouvelle, culturelle. Maintenant, on peut voir dans n'importe quel club des cheminots, alors qu'auparavant ils n'en avaient pas la possibilité.

Smetanine.

Camarades, le 21 septembre, je me suis inscrit dans les rangs du mouvement stakhanoviste, en prenant l'engagement d'en appliquer les méthodes. Le 21 septembre, j'ai cousu à la machine 1.400 paires de semelles, c'est-à-dire 700 paires de plus que la norme.

On a dit que Smetanine n'avait pu faire cela qu'au prix d'un surmenage physique, que la qualité du travail en avait souffert, etc. A l'une de nos réunions, j'ai prouvé que c'était faux. Nous avons des indications quotidiennes sur les résultats du travail. Elles disaient que j'obtiens des index de qualité 100 %. Je déclarai aussi que j'avais cousu ces 1.400 paires, non pas aux dépens de ma santé, mais grâce à un rythme, grâce à une étude attentive de l'opération à accomplir. J'assurai les ouvriers qu'on pouvait obtenir bien plus encore, si l'on connaissait bien la technique. Et le 6 octobre, j'arrivai à 1.860 paires. Maintenant on ne dit plus que 1.470 paires font un record !

Camarades, je veux vous raconter comment j'ai obtenu ces résultats. J'ai 30 ans. Je travaille depuis 18 ans à la fabrique Skorokhod. Je me rappelle encore le temps où elle n'était qu'un atelier malpropre d'artisans. Je la vois aujourd'hui transformée. On dirait qu'elle n'est pas une fabrique où les hommes se consacrent au travail physique, mais un véritable laboratoire. Des hommes en tablier se tiennent devant les machines, et les salles sont propres. Notre fabrique est réellement socialiste sous tous les rapports ! J'aime ma fabrique, j'aime mon pays, j'aime le travail, voilà pourquoi je pourrai atteindre des résultats plus élevés encore !

Le jour où j'ai établi mon record, un chronométreur surveillait mon travail. Le chronométrage a montré que j'ai fait 1.860 paires, double de la norme, en prenant pour chaque paire de 13 à 13,5 secondes. Aucune opération n'a duré 11 ou 15 secondes ; donc, ni accélération, ni ralentisse-

ment. J'ai travaillé à un rythme régulier et calme, et c'est à cela qu'est dû le succès de mon travail.

M. Vinogradova.

Ma sœur et moi, nous avons amélioré la méthode de travail dans le tissage : nous nous sommes mises à travailler suivant une méthode stricte, alors qu'auparavant nous courions de métier en métier. Nous avons demandé 100 métiers au directeur de la fabrique. Il ne voulut d'abord nous en donner que 94. Mais enfin nous obtînmes ce que nous désirions et ce fut un jour heureux ! Et maintenant nous travaillons sur 144 métiers, nous travaillons bien et nous avons des heures de liberté où nous accomplissons un travail social.

S'il se trouve des ouvrières qui prennent 144 métiers, nous passerons à 150. Si quelqu'une déclare qu'elle passe à 150, nous en prendrons 200. Nous ne nous laisserons pas enlever notre record !

Sabotage.

[Dès le début, le mouvement s'est heurté à une double opposition.

D'une part, certains membres des cadres industriels, attachés à la routine, ont tenté d'entraver l'initiative des stakhanovistes. D'autre part, des conflits ont mis aux prises les stakhanovistes avec des ouvriers de leur usine.

Il en est résulté des incidents, voire des crimes qui ont eu leur dénouement devant le tribunal.]

Routine.

Stalino, 23 septembre. — Des actes de sabotage malveillant ont été constatés dans le bassin du Don. Sous menace d'exclusion du parti, obligation est faite à tous les dirigeants des trusts houillers de créer dans chaque mine les conditions techniques nécessaires à l'application des méthodes stakhanovistes.

Coups de couteau.

Sorokino, 25 septembre.— Les immenses succès des stakha-

novistes provoquent la colère de l'ennemi de classe. A la mine nº 1, de Sorokino, les saboteurs Imotchenko et Stebletsov ont arbitrairement baissé les salaires. Au stakhanoviste Goukov qui a remonté en un poste 170-200 wagons au lieu de 60, ils ont imposé une diminution de 8 kopeks à 4 kopeks par wagon. L'affaire des saboteurs a été portée devant le tribunal, qui a condamné Imotchenko à 2 ans de travaux forcés, et Stebletsov, à une année de la même peine.

On vole des outils.

Tambov, 28 novembre. — Le 1er novembre, divers outils avaient été dérobés aux meilleurs stakhanovistes de l'usine de réparation des wagons. Le lendemain, l'attaque des ennemis du mouvement stakhanoviste s'est répétée. En arrivant au travail, le stakhanoviste Grichine a constaté la disparit on de ses outils. Soupçonnant son voisin Michel Pchelintseff d'avoir commis le vol, Grichine ouvrit sa caisse et y trouva sa vrille. Mais quand Grichine eut déclaré qu'il allait communiquer le fait à l'administration, Pchelintseff se jeta sur Grichine et se mit à le frapper. Un parent de Michel Pchelintseff, Ivan Pchelintseff, criait : « Frappe-le, Micha, n'aie pas peur. »

L'enquête prouva qu'Ivan Pchelintseff est un koulak, ancien commerçant, privé de ses droits civiques. Le procès des deux Pchelintseff a duré deux jours devant le Tribunal du réseau Riasan-Oural. La salle du Tribunal était pleine d'ouvriers. Ivan Pchelintseff a été condamné à cinq ans et Michel à trois ans de prison.

On assassine.

Gorki, 20 novembre. — Aujourd'hui, à Vacha, s'est ouvert les procès des assassins du stakanoviste de l'usine « Travail », Chmirev.

Au banc des accusés, se tiennent les frères Kriachkov. Le principal accusé, Ivan Kriachkov, s'efforce de ramener son crime à une simple dispute d'ivrognes.

Kriachkov dit qu'il aurait été ivre le jour de l'assassinat. Il se rappelle que lui, son frère Fédor et Chmirev marchaient ensemble. Chmirev l'aurait frappé à la tête, il aurait alors perdu connaissance et ne se souvient plus de rien.

Mais le couteau qu'il a emporté de l'usine et qu'il a aiguisé le jour de l'assassinat, ses conversations avec son frère au sujet d'une vengeance contre Chmirev, le complot concernant l'assassinat, prouvent que Chmirev a été tué d'après un plan prémédité. Kriachkov avait des comptes spéciaux à régler avec Chmirev. Dans le passé, alors que Kriachkov était président du village, Chmirev avait démasqué sa criminelle activité. Kriachkov en avait conçu une haine tenace.

Fusillés !

Gorki, 21 novembre. — La suite de l'interrogatoire des témoins dans l'affaire de l'assassinat du stakhanoviste Chmirev a complété la caractéristique des accusés : ce sont d'authentiques ennemis du peuple.

Le tribunal militaire a condamné les assassins du stakhanoviste Chmirev, Ivan et Fédor Kriachkov, à la plus grave peine de défense sociale, à être fusillés.

L'Insigne d'honneur.

[En dehors de l'augmentation de leurs salaires par le travail aux pièces, les stakhanovistes jouissent de multiples avantages. Placés au rang des héros, ils reçoivent de nombreux témoignages d'admiration et de gratitude. Les plus célèbres d'entre eux sont décorés de l'Ordre de Lénine. Un décret récent crée à leur intention une décoration spéciale.]

Le Comité Exécutif Central de l'Union décrète :

1° La création d'un ordre dénommé « Insigne d'honneur ».

2° L'ordre de « l'Insigne d'honneur » récompensera les citoyens isolés aussi bien que les collectifs ayant atteint des index de haute productivité dans l'industrie, l'économie rurale, le transport, le commerce ; il sera attribué pour des

résultats particuliers obtenus dans l'activité scientifique-expérimentale, culturelle et sportive, pour l'introduction dans tous les domaines de l'édification socialiste d'améliorations techniques et d'inventions ayant une portée économique, pour les services rendus dans le renforcement de la puissance de combat de l'armée rouge et de la force défensive de l'Union soviétique.

3° L' « Insigne d'honneur » représente un ovale de feuilles de chêne, au centre duquel sont situées les figures d'un ouvrier et d'une ouvrière, porteurs de drapeaux rouges disposés symétriquement, avec l'inscription : « Prolétaires de tous pays, unissez-vous ».

Dans la partie supérieure de l'ovale, une étoile rouge, avec les lettres « U. R. S. S. ».

Au-dessous de l'ovale, se trouve l'inscription : « Insigne d'honneur. »

Le président du Comité Exécutif Central de l'U. R. S. S.

M. Kalinine.

Moscou, Kremlin, 25 *novembre* 1935.

FIN

PROPOS D'ALAIN

Quand on dit que c'est nouvel an, on veut dire que le soleil se retrouve dans les étoiles en même position qu'il était au dernier nouvel an. Cette relation du soleil aux étoiles n'est pas observable directement, puisque l'éclat du soleil éteint les étoiles. Mais chacun peut remarquer que les étoiles du soir changent pendant tout le cours de l'année, et reviennent les mêmes, et se montreront ensuite dans le même ordre. Ce retour fait bien voir que l'année n'est pas une convention. Les saisons aussi mesurent l'année ; mais comme elles sont variables, on s'y tromperait. Au lieu de faire attention au vent, à la pluie, à la neige, il vaut mieux observer la descente et la montée du soleil, qui, au milieu du jour, entre maintenant par les fenêtres jusqu'au fond de la maison, au lieu que dans six mois il éclairera tout juste une étroite bande du tapis près de la fenêtre. Les moines, autrefois, marquaient dans un couloir, à partir d'une fenêtre bien au midi, les ombres portées par le soleil ; cela faisait un cadran solaire des saisons. Quand l'ombre touchait à son extrême longueur, on pouvait dire que c'était la fin des jours courts ; et de même pour l'été, par l'ombre la plus courte. Et je crois qu'un enfant ne saura jamais bien ces choses s'il ne marque lui-même la marche des ombres avec le jour.

L'année est donc un cours des choses qui commence et qui finit. Quand le commencement ? Ici une sorte de convention, mais qui est pourtant raisonnable. Car le recommencement est plutôt à la fin des jours courts, qui sont comme le soir de l'année. Les astronomes, eux, préfèrent l'équinoxe, qui se trouve, pour le printemps, vers le 21 mars,

pour la raison que l'équinoxe est plus aisé à mesurer exactement que le solstice, où, comme le nom l'indique, le soleil hésite. Mais le sentiment se règle sur des changements plus touchants. Dès qu'il est connu que les jours ne diminuent plus, cela est une bonne nouvelle que l'on se dit les uns aux autres. Je plains l'autre hémisphère, qui a reçu de nous notre calendrier et nos fêtes, car ils commencent l'année au solstice d'été, c'est-à-dire à la fin des jours longs. C'est commencer un peu tristement. Ils devraient avoir leur premier janvier à notre Saint-Jean. J'attends quelque protestation de l'hémisphère austral. Ce ne serait pas la première réforme du calendrier, ni la dernière. Toutefois remarquez comme nos absurdes noms de mois tiennent bien. Qui se souvient des beaux mois de la première République ? Mais peut-être tous s'en souviennent. Quel poème alors que l'année avec Vendémiaire, Nivôse, Germinal, Thermidor ! Quelle effrayante puissance que cette Restauration, au reste commencée par l'Empire, et qui a effacé de tels signes !

Les signes ne changent rien. Commencez l'année à l'hiver ou au printemps, nommez les mois comme il vous plaira, le même temps nous voiture tous. Les gens de l'autre hémisphère sont en été en même temps que nous sommes en hiver. A chacun de nos jours ils vieillissent d'un jour. Et même les Martiens s'il y en a, qui n'ont point la même année que nous, même les Martiens à chacun de nos jours ont vieilli d'un jour. Tout l'Univers a vieilli d'un jour. On demande comment je le sais ; mais je le sais comme tous le savent ; on ne peut penser autrement. Le disciple d'Einstein se moque de moi ; car lui prétend penser autrement. Il croit que le temps change d'une région à l'autre ; il croit qu'on vieillit plus vite ici que là. Je sais qu'il le dit ; j'admets qu'il le croie ; mais qu'il le pense, c'est là que je doute.

Wells, dans sa *Machine à parcourir le temps*, a proposé un paradoxe qu il faut surmonter. Il dit que c'est faute d'un moyen de transport que l'on ne peut s'en aller vers les temps futurs. Il suppose ce wagon inventé, ce wagon qui s'en va dans le temps, et c'est très amusant ; c'est

un beau conte. Toutefois si je dis comme son héros que je m'en vais tout seul voir un peu la semaine prochaine, je le dis, mais je ne puis le penser. Car mettons que je sois à la semaine prochaine, je dis la vraie semaine prochaine, il est certain que cette semaine prochaine enferme une position du soleil et des planètes, un état du monde et des hommes, et enfin, pour tout dire, la présence de tous les êtres, y compris les hommes, arrivés eux aussi à cette semaine prochaine ; sans quoi ce ne serait pas la semaine prochaine. Ainsi ce n'est pas la peine de construire un wagon particulier pour arriver où tous vont, et en même temps que tous y arrivent. Par ce biais, on comprend un peu qu'il n'y a qu'un temps, et qu'on ne parcourt point le temps comme on parcourt une certaine longueur d'espace. Et c'est le chemin pour surmonter les sophismes d'Einstein. Aussi voilà ce que c'est que vouloir penser seul. Il n'y a point de pensée hors du bon sens, pas plus qu'il n'y a de train express dans le temps. Non pas, mais tous ensemble. Et puissions-nous faire, sans nous dévorer les uns les autres, ce nouveau voyage de Janvier à Janvier.

ALAIN

RÉFLEXIONS

Affaires.

Les trois manifestes d'intellectuels, en octobre, ont rappelé à plusieurs le temps de l'Affaire Dreyfus. Il serait d'ailleurs naturel et normal que la République eût son affaire Dreyfus tous les trente ans environ, autrement dit que chaque génération eût droit à la sienne. Je vous souhaite de voir vers 1970 et vers 2000 si cette périodicité se continue. Tenons-la en attendant pour une hypothèse qui concerne déjà deux périodes.

Remarquons cependant que l'affaire actuelle ne nous paraît une Affaire que parce qu'il y en a déjà eu une il y a trente-cinq ans, et que, pour cette raison, nous sommes amenés à la surfaire. Car vraiment leur importance en profondeur ne saurait guère se comparer. L'affaire des sanctions inquiète des Français. Elle n'émeut pas la France comme l'a fait l'affaire Dreyfus. Le pays s'y intéresse peu. Aux cadres qui se sont agités cet été à Genève, et qui s'agitent encore dans leur presse, le Français encadré, électeur et mobilisable, même s'il vote à gauche, a déclaré qu'il ne voulait ni d'affaires ni d'Affaire. Les parlementaires ardents qui se retrempaient dans le sein des électeurs ont dû s'y refroidir. Les manifestes d'intellectuels ont paru jeux de princes, ou de clercs, et le pays n'a plus pour ces jeux les beaux loisirs des années d'avant-guerre.

Ils ne seraient pas sortis d'un plan académique s'ils n'étaient venus relayer l'affaire des Ligues. Les manifestes ont servi à compter les intellectuels amis des Ligues.

En 1898 il y eut opposition et bataille entre deux mystiques françaises. L'affaire Dreyfus est née en France,

du sol et de l'esprit héréditaires. Elle a été amenée au jour par le génie immanent de la France pour exposer au soleil, classer et purifier certaines de ses idées profondes. De ce drame de l'intelligence française la littérature, la pensée, la politique, ont été pénétrées. Elles en ont vécu un tiers de siècle, chez des anciens qui le savaient, et chez des nouveaux qui ne le savaient pas. Elles ont fourni une exportation florissante. On sait ce que les mystiques nationales d'Italie et d'Allemagne doivent à Barrès et à Sorel. L'influence de Maurras s'est exercée sur toute une jeunesse européenne. La *Trahison des Clercs*, qui fut en 1924 un livre européen, agit alors comme retour, reliquat et présence de l'esprit de l'Affaire. On peut dire qu'au XXe siècle il y eut deux courants d'influence intellectuelle française en Europe : celui qu'avait creusé l'Affaire Dreyfus par ses acteurs de droite et de gauche, et celui de la philosophie bergsonienne. Ils font encore leur partie dans ces quelques années d'après-guerre où la pensée française a connu une sorte d'hégémonie. Et depuis ils n'ont pas été remplacés.

Aujourd'hui cette situation est gravement retournée. Ce n'est plus pour nous que nous nous battons. C'est pour des mystiques étrangères : une mystique fasciste, qui vient d'Italie, et une mystique communiste, qui vient de Russie. Nous n'exportons plus, et nous aurions besoin d'un critique qui contingentât sérieusement ces importations.

Le manifeste pour Rome appelle l'Italie « une nation où se sont affirmées, relevées, organisées, fortifiées, depuis quinze ans, quelques-unes des vertus essentielles de la haute humanité. » Le manifeste pour Genève ne fait à vrai dire aucune mention de l'U. R. S. S. parce qu'il ne veut être qu'une réponse à l'autre manifeste. Mais le Comité Directeur de *Vendredi* écrit, dans un autre manifeste collectif qui met les points sur les i ces lignes dont on peut bien dire qu'elles expriment l'opinion des intellectuels de gauche : « L'amour que nous portons à un peuple qui a pris la tête du mouvement de l'émancipation humaine » et qui est la Russie. Staline y est nommé (ce qui m'a mis dans un état de « mouvements divers. ») Droite et gauche sont donc

d'accord pour reconnaître que les vertus essentielles de la haute humanité et la tête du mouvement de l'émancipation humaine doivent être cherchées dans une de ces dictatures qui se partagent la plus grande partie de l'Europe. Ces vertus et cette tête, qui ont été pour les Français, pendant vingt ans, des objets d'exportation, sont devenus des objets d'importation : importés des dictatures. Nous en sommes là.

Avec une différence pourtant. Nous avons exporté des produits finis : soit de la littérature, des écrits et des écrivains. Nous importons des produits bruts, des matières premières : soit des exemples, des influences, des admirations ou des haines, des figures de dictateurs, en tout cas quelque chose qui n'a pas été littérairement ouvragé, et que nous-mêmes ne semblons pas arriver à ouvrager suffisamment. Cela n'a d'ailleurs pas grande importance : jamais on ne s'est passé plus volontiers de nourritures littéraires. Elles ne viennent plus, hélas ! qu'à un rang inférieur dans les nourritures terrestres. Le fait reste. L'Affaire Dreyfus a été en France un mouvement centrifuge. L'affaire actuelle est pour nous centripète. Nous agissions. Nous sommes agis.

Autre différence. L'affaire Dreyfus était une affaire en profondeur. Elle a été faite de drames de conscience. Drame de Picquart. Drame de Cavaignac après la découverte du faux Henry. Drame de Mercier. Péripéties de IVe acte comme la démission de Chanoine. Et l'aventure de Dreyfus. Cent fois au cours de l'histoire de l'Affaire, le lecteur touche le tragique solitaire, comme lorsqu'il lit Corneille et Racine. Et dans des milliers d'âmes et de familles françaises elle a déclenché la crise. L'Affaire Dreyfus semble avoir été créée dans les profondeurs du pays par le même élan vital que la tragédie française, par la même exigence, j'allais dire la même esthétique de crise.

Notre affaire d'aujourd'hui est une affaire en largeur, — une affaire chronique, et non une affaire aiguë. Elle concerne tout le statut de l'Europe. Elle n'exige pas seulement qu'on prenne parti, comme dans l'affaire Dreyfus, pour une conception de la justice, ou pour une conception du monde. Conception de la justice, conception du monde,

ce sont des domaines où l'individu est compétent, où il décide à ses risques et périls, où les puissances qui gouvernent le monde moral, c'est-à-dire la religion et la philosophie, sont compétentes et souveraines, et d'où un libéralisme sain nous ordonne d'exclure l'Etat. L'Affaire Dreyfus s'est trouvée tout naturellement du domaine de ce clergé laïque que sont les professeurs de philosophie. Jaurès s'y installa comme dans sa chaire. Le propos d'Alain, le radicalisme d'Alain, le statut de disciple d'Alain, sont nés naturellement de l'Affaire Dreyfus. Et les philosophes sans chaire, *clerici vagantes* de la montagne Sainte-Geneviève, Charles Péguy, Julien Benda... Mais, au contraire, notre affaire actuelle ne concerne ni une conception de la justice, ni une conception du monde. Elle n'est ni morale ni religieuse. Elle est juridique et politique.

Le plan juridique paraît dans cette affaire actuelle bien plus inattaquable qu'il ne le fut dans les phases de l'affaire Dreyfus, où la forfaiture coula à pleins bords. La régularité de la procédure genevoise resta entière. Les Etats membres de la Société des Nations ne pouvaient pas plus refuser d'appliquer le pacte qu'ils avaient souscrit que des juges ne peuvent se refuser à appliquer la loi. Dans l'Affaire Dreyfus, les demandeurs, soit les dreyfusards, demandaient la révision d'un procès où la loi avait été violée, c'est-à-dire l'application de la loi. Dans l'affaire actuelle les demandeurs, soit les anti-sanctionnistes, ne demandèrent pas la révision du procès fait à l'Italie, qui se déroule légalement. Ils demandèrent la révision et la réforme non seulement de la loi, mais des principes juridiques sur lesquels elle est fondée, soit « le faux universalisme juridique qui met sur le pied d'égalité le supérieur et l'inférieur, le civilisé et le barbare ». A quoi les défendeurs, soit les intellectuels sanctionnistes ont répondu en dénonçant « contre l'institution de Genève une attaque où l'impertinence le dispute à la légèreté. »

La demande des demandeurs n'est certainement pas régulière, et sur le plan du droit, les défendeurs ont raison. Des critiques pertinentes, des critiques de poids (de plus de pertinence et de poids que ne paraissent le penser ici

les intellectuels défendeurs) pouvait être adressées à l'institution de Genève, et à son universalisme. C'est sur cet universalisme que porte tout le problème actuel de la réforme de la S. D. N., problème qui est posé, et qu'il faudra bien attaquer en 1936. L'affaire éthiopienne nous conduit à réfléchir sur lui, elle semble même créée spécialement pour nous induire à cette réflexion. Mais en attendant, le statut juridique de Genève existe. Il doit être appliqué. Les sanctions en sont l'inévitable et légale conséquence. Elles sont le droit.

Seulement à côté de ce droit il y a un fait, il y a des faits. Il y a l'inquiétude française : *Incertitudes Allemandes* était le titre très indicateur d'un ouvrage sur l'Allemagne ante-hitlérienne. *Inquiétudes Françaises* serait le titre le plus indiqué sur la France d'aujourd'hui.

Sous la forme claironnante et idéologique habituelle à ce genre de littérature, le manifeste anti-sanctionniste correspond à des inquiétudes françaises, très légitimes, extrêmement répandues dans le pays, et pas seulement dans le monde de droite : les Français craignent de se voir entraînés dans la « guerre qui vient » pour des causes qui ne seront pas plus les leurs que celle de la Russie ne l'était en 1914. Pour la première fois depuis des siècles nos portes de Janus intérieures sont fermées. Nous n'avons plus de motifs de guerre sur le Rhin avec les Allemands. Nous n'avons plus de motifs de guerre sur mer avec les Anglais. Il nous reste les motifs de guerre des autres. — Ajoutons que nos portes de Janus religieuses sont également fermées, que les passions cléricales et anti-cléricales sont éteintes, que le mot même de laïcité ne figurait plus (ça c'est une révolution !) dans le dernier ordre du jour du congrès radical, et n'est plus, comme celui de péréquation, qu'un terme professionnel à l'usage des syndicats d'instituteurs. Mais la paix religieuse ce serait trop beau, et voici que la guerre de religion pour ou contre Moscou remplace la guerre de religion pour ou contre Rome. *La Révolution est à droite*, c'est le titre d'un livre de M. Robert Poulet. *La guerre est à gauche*, c'est là encore une opinion répandue, et susceptible d'amener un retournement inattendu si elle

remplaçait, comme elle en prend le chemin, la *guerre à Droite* du temps de « Poincaré-la-guerre ». On sait quel profit Gambetta et les gauches ont tiré des manifestations anti-italiennes du parti clérical en 1873 et du « Les curés sont pour la guerre ! » Y avait-il, cet été, plus de vérité, ou moins, dans les bruits qui dépeignaient les cordes du tocsin de guerre tirées par le chef du socialisme à Paris, par le président de la Ligue des droits de l'Homme à Genève ? Le cléricalisme de ceux qu'on a appelé les ultras ne passait-il pas brusquement à une transposition militante qui nous a rappelé les mandements du cardinal Pie ? Des menaces de guerre inspirées par l'esprit clérical : il n'en faudrait pas plus pour rendre de l'actualité au cri de Napoléon Peyret : Le cléricalisme voilà l'ennemi !

ALBERT THIBAUDET

SCHOLIES

Esprit pur et Esprit incarné.

Dans une de ses dernières chroniques, M. Thibaudet relève la flétrissure de l'âme du paysan que j'ai, dans un récent livre, lancée au nom de l'Esprit, et il m'oppose Barrès et son culte de la terre. Je n'apprends pas à mon savant confrère qu'il évoque là deux religions de l'esprit dont l'opposition est éternelle : la religion de l'esprit pur et la religion de l'esprit incarné.

La religion de l'esprit pur est celle qui honore l'esprit en tant qu'il vise à se libérer de toute attache charnelle ; terre, famille, nation, classe. Fondée par les socratiques, lesquels allaient jusqu'à soutenir que l'esprit se déshonore dans la science appliquée [1], elle est passée aux néo-platoniciens, qui l'ont transmise à la métaphysique chrétienne, en tant qu'elle prône une possession du Verbe dont le signe est l'extinction de nos passions terrestres. On la trouve à sa perfection chez Malebranche, chez Descartes, vénérant cette « chose spirituelle », dont l'idée « n'est pas mêlée avec l'idée des choses sensibles », dans l'enseignement de Port-Royal, avec l'ordre qu'il donne à l'esprit d'échapper au « dérèglement de la volonté, qui trouble et dérègle le jugement ». Elle inspire aux hommes du dix-huitième siècle leur culte de la raison abstraite, et passe à nos penseurs du dix-neuvième : à Taine, qui blâme le culte de cette raison chez l'homme d'État, mais place mille fois au-dessus de ce praticien le philosophe, et l'honore (Spinoza, Franz Woepfke)

1. Idée reprise par le mathématicien Kummer, prononçant : « La théorie des nombres est la seule branche pure de notre science, j'entends qui ne soit pas souillée par le contact avec les applications. » (Ce qui d'ailleurs est faux).

pour son indifférence aux intérêts de ce monde ; à Renan, qui méprise tous les mouvements du cœur, fût-ce les plus saints, capables de fausser l'organe de la pensée ; à Fustel de Coulanges, qui dégrade l'historien dès qu'il met l'histoire au service de sa nation ou de son idéal civique ; à Gaston Pâris, qui chasse du temple de l'esprit l'homme qui se permet la moindre altération du vrai, fût-ce au nom de la patrie et même de la morale [1]. La religion de l'esprit pur est, depuis deux mille ans, la grande tradition de la pensée gréco-romaine, singulièrement des penseurs français.

La religion de l'esprit incarné est celle qui, au contraire, honore l'esprit en tant qu'il veut porter l'empreinte de certains intérêts terrestres, et le méprise en tant qu'il cherche à s'affranchir de ce genre de pression pour s'exercer en pure liberté. Je dis en tant qu'il *veut* ; l'essentiel, en effet, pour cette religion n'est pas que l'esprit porte cette empreinte, mais qu'il veuille la porter, qu'il s'y applique, qu'il en soit fier, qu'il flétrisse l'effort qui l'en libérerait. Inaugurée par les sophistes, cette religion semble avoir été écrasée pour vingt siècles par le génie de Socrate [2]. Elle renaît très puissante en Allemagne, au début du dix-neuvième siècle, par réaction expresse contre la religion française de l'esprit pur. En France, elle est fondée par Auguste Comte, avec sa volonté de ne respecter l'esprit qu'au service du social. Elle y prend vraiment corps avec Barrès et Maurras, l'un ne vénérant que l'esprit qui se veut déterminé par la terre et couvrant de son mépris l'intellectuel pur ou qui se veut tel, l'autre déclarant que l'esprit n'est honorable que s'il fonctionne dans les limites de l'intérêt national, que l'esprit qui s'exerce hors de cette attention et en pure liberté n'est qu'une activité anarchique, indigne de tout respect [3]. La position de ces deux penseurs a gagné la plus grande partie des écrivains français [4].

1. Leçon d'ouverture au Collège de France, décembre 1870.

2. Pour la continuité occulte de la tradition des sophistes à travers le Moyen Age et la Renaissance, principalement en Italie, cf. Lange, *Histoire du matérialisme*, tome I, 2e partie, chap. III.

3. Sur le pragmatisme de Maurras, tel qu'il ressort notamment de l'*Avenir de l'Intelligence*, voir notre article de la N. R. F. de mars 1928.

4. Parmi nos fervents de l'esprit incarné, il faut citer au premier rang Péguy, chez qui le mépris de l'intellectualité pure était souverain.

Cette guerre déclarée à l'esprit pur, jointe au culte de l'esprit mêlé de passion terrienne ou nationale, marque, chez des écrivains français, une révolution qui demeurera longtemps un problème pour l'histoire. Elle est une forme de la victoire du romantisme, en tant qu'il implique la religion du sentir et le mépris de l'idée. Socrate disait déjà à Calliclès que sa doctrine lui était dictée par son appétit de sensation. Elle tient aussi à la disparition, chez ces écrivains, des grandes disciplines intellectuelles, singulièrement des études théologiques ou simplement logiques, dont était encore nourrie la génération de Taine et de Renan, et qui disparurent des programmes avec la Troisième République. On ne remarque pas assez combien ceux qui professent le mépris de l'exercice intellectuel pur s'y montrent généralement, quand ils s'y risquent (voir Barrès et Péguy), d'une saisissante faiblesse.

Quant aux effets de cette révolution, l'un d'eux, non des moins graves, est l'impossibilité actuelle de faire l'Europe. L'Europe, je crois l'avoir montré dans mon *Discours à la nation européenne*, ne se fera que par une victoire de la raison abstraite sur les particularismes nationaux, exactement comme la France s'est faite par une victoire de la raison abstraite sur les particularismes régionaux, la France, de ce point de vue, ayant été faite beaucoup moins par les rois, lesquels restèrent toujours des paysans attachés à leur champ et prêts à en donner une part à leur famille, fût-ce le champ national, que par les légistes et les Universités, dénués de toute sensibilité locale et ne sachant que l'unification rationnelle. Or cet appel à la raison abstraite, nécessaire à l'Europe, on l'attendait surtout, grâce à leur tradition, des écrivains français. Qu'on songe aux épigones qu'eussent été pour l'Europe les Renan, les Michelet, les Voltaire, les Diderot, les Malebranche, les Fénelon, les Rabelais, les Montaigne ! Au lieu de cela, leurs descendants n'ont pas assez d'injures pour l'Institut de Genève, avec sa prétention de substituer au règne des égoïsmes sacrés celui d'une raison transcendante. L'histoire jugera cette stupéfiante carence des écrivains français.

Cette religion de la pensée intéressée, qui règne en France

depuis trente ans, a eu un autre effet : celui de jeter maints penseurs de ce pays entre les bras du communisme. Non certes qu'ils croient trouver dans cette doctrine la religion de l'esprit pur. Ils savent qu'ils y trouveront l'apologie d'un autre asservissement de l'esprit, l'asservissement aux intérêts de l économique et de la classe ouvrière. Mais du moins l'économique est un universel, et la religion de l'ouvrier, dont la patrie est l'univers, leur paraît une chose respirable auprès de la religion du paysan attaché à son champ ou de la sentinelle vissée à sa frontière. Socrate eût certainement moins senti l'abdication de l'esprit en l'inclinant devant Caliban que devant Jacques Bonhomme ou le sergent Bobillot.

M. Thibaudet veut bien me tenir pour un sectaire de l'esprit pur, du moins de l'esprit fermé à la passion terrienne. Cherchant à expliquer ce mien caractère, il l'explique par mon sémitisme. Je puis l'aider en cette recherche. Convié par lui il y a quelque temps à écrire une histoire de mon esprit, je me suis mis à mes *Mémoires*, qui seront surtout un essai d'explication de l'idéaliste inhumain que j'aurai été.

Je l'explique en grande partie, comme lui, par la race, par le fait de sortir d'une famille qui m'a élevé dans la religion des valeurs purement spirituelles et qui, en tant que juive (peut-être aussi en tant que parisienne), ne m'a jamais parlé de la terre et de l'amour qu'elle peut inspirer. Mais je l'explique au moins autant par le lycée ; par le lycée qui, héritier direct des Jésuites et de la tradition hellénico-chrétienne, ne m'a prôné que les activités spirituelles désintéressées et ne m'a jamais parlé d'un paysan, pas plus d'ailleurs que d'un ouvrier ni d'un technicien. A ces facteurs, je dois ajouter une forte vocation personnelle. J'ai poussé le culte de l'esprit pur jusqu'au mépris de l'instinct de famille et de patrimoine. Or cela, ni le lycée, ni mes parents ne me l'ont appris.

Pour la valeur du facteur juif, précisons. Peuple sans terre, qui se réfugie dans l'Esprit, dit non sans admiration mon exégète. Peuple sans terre, répondrai-je, mais non

sans comptes de banque et, en tant que tel, peu bloqué dans l'Esprit. Ajoutez sa croyance à une vérité juive ; sa volonté, il y a quarante ans, que Dreyfus fût innocent avant toute preuve, par cela seul qu'il était juif ; sa prétention depuis quelque temps de ranimer l'âme spécifiquement juive, l'âme de la «race élue». Ma religion de l'esprit pur a autant consisté à me nourrir d'un certain sémitisme qu'à me libérer d'un autre, à rompre, comme mon maître, avec la synagogue.

Je dirai pour finir l'accueil qu'eût dû, selon moi, recevoir ma religion de l'esprit désincarné, ma « monstruosité ». Les critiques eussent dû dire : « Il serait évidemment déplorable — l'auteur le reconnaît tout le premier — qu'une telle philosophie trouvât de nombreux adeptes. Mais comme un tel danger n'est aucunement à craindre, il est bon que, parmi les credo dont le conflit fait la vie spirituelle du monde, celui-là soit entendu, et on doit convenir que depuis un temps on ne l'entendait plus. » Il est vrai que c'eût été là juger comme Dieu le Père, alors que les critiques sont des hommes. Quelquefois même des paysans...

JULIEN BENDA

NOTES

LA POÉSIE

SUEUR DE SANG, par *Pierre Jean Jouve* (Éditions de la *N. R. F.*).

Une poésie comme celle de Jouve ne se laisse pas aborder aisément, ni par tous (la preuve en fut ici même administrée) ; elle est, pour le poète d'abord, pour ceux qui le lisent ensuite, une expérience et une épreuve. A beaucoup, particulièrement à beaucoup de ceux de ma génération, il faut dire de se détourner d'elle et qu'ils n'en tireront peut-être rien. Mais d'autres, plus jeunes, par une incompréhensible marche du temps, entrent dans cette expérience et la vivent, avec toutes ses difficultés.

Parmi les poètes qui n'étant pas passés par le surréalisme, ont, sur certains points, poursuivi son effort, indépendamment de lui, Jouve est un de ceux qui avancent le plus hardiment sur ce terrain malaisé. Et cette poésie qui atteint le surréel par le sous-réel, a moins souvent que quelques-unes au moins des œuvres des surréalistes, ce caractère de gratuité qui est un charme parfois, mais aussi un motif de découragement.

Ce que l'on ne peut contester, c'est le fait que beaucoup de ces vers descendent dans la mémoire, s'enfoncent, que leur accent est reconnaissable, qu'ils deviennent en nous des choses très anciennes, à la fois mystérieuses et familières.

Il y a là une contrée poétique. Ce qui se trouve de cristallin dans Mallarmé, de boueux et de funèbre chez Baudelaire, s'y rencontre avec le grand cri de Rimbaud. Mais ce n'est ni Mallarmé, ni Baudelaire, ni Rimbaud, c'est Jouve, acharné à se connaître, à connaître le pire de soi, et par là, le meilleur de

soi, et concentrant dans ses poésies sa volonté de dégoût, une sorte de puritanisme libertin, et sa volonté d'enthousiasme. D'une façon qui pose bien des problèmes.

La matière informe dont est faite *Sueur de Sang* se moule peu à peu dans cette forme difficile. Les silences ont peut-être plus de densité que dans les œuvres précédentes, les paroles aussi.

La matière, non, elle n'est pas belle d'abord. Ce sont des taches, des crachats, la chair qui se détruit et se pourrit, le sang ; c'est la moiteur et l'étouffement ; et ces monstres qui sont en nous, endormis ou éveillés, et qui ne sont pas tout à fait nous. C'est « par ces lieux » d'abord qu'il faut regarder l'Univers, « au péril de la vie », « au péril de l'amour ».

Dès les premières pièces, nous savons que le contraste ici est roi ; les crachats sur l'asphalte font penser au Christ, la tache d'huile au sang de la mère :

> *Commence par le plus bas,*
> *S'épaississant sur les mots obscènes et froids.*
>
> *Le cerf naît de l'humus le plus bas.*
>
> *Et que tu te souviennes des fonds saigneux,*
> *Et que sans quitter jamais le sein ni les cheveux,*
> *Tu transmues par la mort la vie dans la vie.*

Et derrière ces matières, ce que nous découvrons, ce sont les complexes, monstres encore, intérieurs et universels, la naissance comme une blessure, l'amour comme une blessure, la vie comme une blessure, « inapaisés inguérissables trous sanglants ». C'est l'inceste, c'est le meurtre, « admirable avec ses yeux de perle fine », et la mort.

Que faire, sinon avoir honte ? Le soleil « luit sur le pays de mes fautes. » Il y a un plaisir dans cette honte

> *Aimant d'être vu et coupable,*
> *Aimant d'être coupable et coupable en aimant.*

Mais la faute, n'est-ce pas elle qui fait l'idéal, elle qui libère, elle qui emplit de pensées ? Le poète sait que le chemin de honte est le chemin de salut. « Ces peintures de la nuit » vont le mener vers le jour.

Voici enfin qu'il est « nu sous la trompette amère de l'ange ».

Il sent « sa finitude délaissée et sa présence vague à l'objet inconnu. » Dès lors, il peut aller au-delà de la vie et de la mort, se servant de l'une et de l'autre, de cette ardeur secrète qui est dans la vie, de cette destruction embellissante qui est la mort, et les unissant l'une à l'autre en un acte mystérieux.

Nous arrivons au pays de la pitié et du renoncement. Ici se révèle le paysage idéal de Jouve

Lointaines, les mémoires sont dorées dans la braise
Du grand temps. O terres, terres innocentes,
O Vous riant, temples, cités, scènes dans le bleu.

Nous sommes transportés dans le climat de l'origine, sur le haut talus du monde, dans le « vallon élevé sans pavillon ni bords. » Les torrents, (« ici guerrières nues et furieuses dentelles ») l'air cruel frais composent un pays transparent, cristallin.

C'est là que vit le cerf, symbole de notre moi sublimé, né de contrastes, né de l'action la plus claire en même temps que de l'humus le plus bas. A peine pouvons-nous le voir, d'ailleurs. Il « meurt à notre approche », paraît pour disparaître. Il est notre moi le plus haut, mais notre moi le plus haut est inconscient. Jouve décrit cette perte de la conscience, arrivée à la limite d'elle-même :

Les tambours du néant,
Les trompettes sans corps...

Et pourtant, dans cette « noirceur devenue si fine », que sentons-nous vibrer, sinon une lumière, très fine aussi, lumière de quelques larmes qui chantent « dans leur creux ténébreux », et que nous entrevoyons et entrentendons à travers les vers du poète ?

On voit quels sont les tons de cette poésie : le grave, l'amer, l'étrange, (par exemple *A celle qui s'amuse*, description anticipée, dirait-on, d'une peinture de Balthus), un certain ton de secret et d'aveu, et soudain quelques notes aiguës, qui font apparaître un paysage frais, bleu, élevé et nu.

Deux traits me paraissent particulièrement caractériser la poésie de Jouve dans *Sueur de Sang* : d'abord une humanisation de l'espace, et il ne s'agit pas seulement d'une anthropomorphi-

sation des objets et d'une relation humaine entre eux et nous, mais d'une vie de l'espace : « l'espace humainement malade sous le ciel » (par exemple dans *l'Orage changé en Femme*); ensuite une sorte de mouvement lent et sourd, par lequel la matière se pétrit, se transforme. L'œuvre du poète, c'est une œuvre de transmutation. Il s'agit de manier cette « masse assez large, épaisse, noire et brune », de « sculpter le sang humain, cette argile noire et ce placenta sanglant », dont Jouve parle dans l'introduction, et peu à peu, d'en faire sortir, sans le secours de rythmes artificiels et de cadences toutes faites, une lumière et un chant.

JEAN WAHL

*
* *

COMMENT J'AI ÉCRIT CERTAINS DE MES LIVRES, par *Raymond Roussel* (Lemerre).

Ainsi qu'il l'avait annoncé peu de mois avant sa mort, Raymond Roussel, dans un recueil posthume préparé par ses soins, vient de révéler le procédé qu'il employa pour composer ses œuvres en prose, pièces de théâtre comprises.

Il découle de l'essai liminaire qui donne son titre à l'ensemble du livre, et de ce qu'on sait par ailleurs de la façon dont travaillait Roussel, que la création littéraire pouvait chez lui se décomposer en trois phases : d'abord, fabrication de calembours ou de phrases à double-sens (en partant de « n'importe quoi », écrit-il), ces aspects formels fortuits suscitant les éléments à confronter et mettre en œuvre ; ensuite, établissement d'une trame logique unissant entre eux ces éléments, si insolites et disparates fussent-ils ; enfin, formulation de ces rapports, sur un plan aussi réaliste que possible, en un texte rédigé avec le maximum de rigueur, sans nul souci de la forme pour la forme, en obéissant seulement aux règles en usage quant à la grammaire et quant au style. Diverses réflexions s'imposent à propos de cette méthode.

Il ressort tout d'abord de l'ensemble du procédé que Roussel a exploité plus qu'on ne l'avait fait jusqu'alors le pouvoir créateur des mots. Il s'agit d'un nominalisme magique, tel que le mot suscite la chose et que la dislocation (« un peu comme s'il se fût agi d'en extraire des dessins de rébus ») d'une

suite de phrases quelconques entraîne la recréation de l'univers, la construction d'un monde spécial qui prend la place du monde commun. Le résultat final étant la description, ou le récit, d'objets ou d'événements imaginaires — en somme une série d'inventions mythiques substituées aux jeux de mots — l'on peut penser que Roussel a retrouvé ici l'une des habitudes mentales les plus anciennes et générales du génie humain : formation des mythes à partir des mots, c'est-à-dire (comme s'il s'était proposé d'illustrer la théorie de Max Müller selon laquelle les mythes naîtraient d'une sorte de « maladie du langage ») transposition en une action dramatique de ce qui n'est tout d'abord qu'un simple fait de langage.

On peut se demander si Roussel — qui raconte comment, dans son travail préliminaire, il allait de mots en mots toujours en les prenant « dans un sens autre que celui qui se présentait tout d'abord » — n'était pas effectivement obsédé par l'idée des double-sens. Un passage des *Nouvelles Impressions d'Afrique* (p. 213-217, note en bas de page : les mots dont le sens « saute » à un autre sens) semble révélateur à cet égard. Il est permis de supposer que le jeu de mots générateur de mythe s'imposait à son esprit avec une force coercitive, qu'il lui était impossible d'échapper à ce pouvoir hallucinatoire enclos dans le langage, de sorte qu'il aurait pu reprendre à son compte la phrase de Rimbaud : « Un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi ».

L'intérêt de la méthode employée par Roussel semble être que son assujettissement volontaire à une règle compliquée et difficile (et notamment le fait d'avoir à concentrer son attention sur la résolution d'un problème aux données aussi étrangères, détachées, futiles que possible) s'accompagnait corollairement d'une *distraction* de tout le reste, entraînant une levée de la censure obtenue beaucoup mieux par ce moyen détourné que par un procédé tel que l'écriture automatique, dans laquelle on se propose de l'abolir directement par la passivité, l'abandon, la volonté de faire en soi le vide. Maniant des éléments apparemment gratuits, dont lui-même ne se méfiait pas, il créait des mythes vrais en ce sens qu'ils sont tous authentiquement symboliques, expriment aussi clairement que possible les couches affectives profondes de l'auteur ainsi qu'en fait

foi, dans l'ensemble de son œuvre, la fréquence frappante de certains thèmes : mainmise sur l'univers ou fusion du microcosme avec le macrocosme, extase, éden, trésor caché, hantise de la mort, énigme, thèmes d'ordre fétichiste ou sado-masochiste, etc...

On peut dire d'autre part que ce procédé (regardé à juste titre par Roussel comme parent de la rime, puisque « dans les deux cas il y a création imprévue due à des combinaisons phoniques ») correspond à ce que devrait être toujours une technique : une méthode d'inspiration, une façon de mettre l'imagination en éveil, quelque chose d'essentiellement actif et non pas — selon une confusion trop fréquente — une règle de fabrication figée, voire un canon esthétique.

Les résultats auxquels parvint Roussel prouvent l'excellence de sa méthode, au moins en ce qui le concerne : obtention — grâce à la chaîne des mots s'unissant par calembour ou simple association — d'éléments qui s'appellent et se font écho, formant une trame sous-jacente analogue, sur le plan intellectuel, à des rimes, à ce « calfeutrage » qu'aurait recherché Mallarmé alors qu'il travaillait à *Igitur*, ou encore à ce que sont les rapports plastiques chez les peintres ; action de cette filière souterraine sur l'inconscient du lecteur, lui donnant l'intuition secrète de l'harmonie de l'œuvre ; en une langue cristalline (concise parfois jusqu'à l'humour), poésie *pure*, c'est-à-dire création de rapports entre des éléments concrets en dehors de toute préoccupation sentimentale ou didactique, formation de ces « équations de faits » dont a parlé Robert de Montesquiou et qu'on pourrait nommer « constellations », empruntant ce terme à la partie de *Comment j'ai écrit certains de mes livres*, consacrée au jeu d'échecs.

Il apparaît donc que Roussel avait su — génialement — trouver le moyen le plus efficace de créer une œuvre conforme à ce que représentait sa constante aspiration de l' « euphorie », à l'extase, à cette « gloire universelle » (liée beaucoup plus à une notion de force magique, de chance, de plénitude qu'à toute idée vulgaire de vanité) dont il parla au Docteur Pierre Janet alors que ce dernier le soignait, — sorte d'état divin, d'isolement au sein d'un univers qu'il avait bâti de toutes pièces et au destin duquel il présidait.

MICHEL LEIRIS

HISTOIRE LITTÉRAIRE

L'UTOPIE, par *Thomas More*, texte édité par *Marie Delcourt* (Librairie Droz).

En ouvrant ce volume, le lecteur moyen est pris de mauvaise humeur. Voilà longtemps qu'il n'aborde plus de textes latins, si ce n'est avec la traduction en regard ; il se dit que jamais il ne se débrouillera dans celui-ci. Mais la pensée des hommes de la Renaissance étant beaucoup plus proche de la nôtre que celle des anciens, leur langue, malgré ses élégances, penche vers des tours qui nous sont plus familiers, et l'on s'aperçoit qu'on la déchiffre sans beaucoup de peine. D'ailleurs, sous prétexte de remarques philologiques, Mme Delcourt tend la perche au lecteur par de courtes notes, chaque fois qu'une difficulté se présente. Et au bout d'une quinzaine de pages, le dialogue de More commence à dégager un intérêt si grand, il semble viser si directement nos préoccupations contemporaines, qu'on ne songe plus à s'en détacher.

L'ouvrage, écrit en 1515, dans les premières années du règne d'Henry VIII, se compose de deux livres adroitement reliés l'un à l'autre. Dans le premier, la conversation s'engage, sur le ton le plus naturel, entre More, un ami et un voyageur portugaïs, sur le lamentable état social, le paupérisme et le chômage, héritages du funeste règne d'Henry VII. On discute entre partisans de réformes partielles mais possibles, et partisans d'une pure justice, inconcevable sans transformation radicale de la société. Dans ses voyages, le Portugais a visité bien des pays où les mœurs ont d'autres assises qu'en notre Occident ; et peu à peu, passant du plan réel à l'imaginaire, il se trouve amené à parler de ce royaume de Nulle-Part, cette Utopie heureuse dans son régime communiste et dont la description, pleine de réminiscences et d'anticipations curieuses, remplit tout le second livre.

Thomas More n'est ni un moine qui rêve la cité de Dieu, ni un humaniste piqué d'émulation, qui voudrait refaire la *République* de Platon. Il est légiste ; il a grandi dans l'entourage de ceux qui gouvernent ; il a occupé des charges importantes. En voyant fonctionner les cours de justice, il a compris par quel

lien fatal la trop grande richesse et l'oisiveté des uns entraînaient forcément la misère des autres. Il montre l'extension de la grande propriété chassant les laboureurs de leurs chaumières ; les guerres jetant sur le pavé, à chaque fin de campagne, une armée de mutilés et d'hommes sans métier ; la sous-production créant le renchérissement des matières premières, qui tue à son tour le petit artisanat ; la loi forcée de devenir inhumaine pour tenir en respect ces troupeaux de sans-travail et d'affamés, forcée de punir par la pendaison les moindres délits, si bien que sa dureté, poussant les hommes au désespoir, les accule au meurtre et à la révolte.

Cette description d'une société en déséquilibre est d'autant plus saisissante qu'elle est faite posément, sans vaine éloquence, par un homme qu'on sent fin, courtois et avisé. Et s'il en vient à ne voir de remède que dans la suppression de la propriété, ce n'est pas pour s'évader commodément dans l'irréel, c'est parce que son esprit n'aperçoit pas d'autre issue hors d'un cercle infernal, et que son courage n'hésite jamais devant les conséquences de ce que sa conscience exige. Il l'a bien prouvé quand, refusant de sanctionner le divorce d'Henry VIII, il a payé de la prison et de la mort sa fidélité à ses convictions.

On comprend que Mme Marie Delcourt, qui a si hardiment renouvelé nos idées sur les tragiques grecs dans sa *Vie d'Euripide* et dans son *Eschyle*, se soit particulièrement attachée à cet esprit libre et hardi. En nous rendant accessible le texte de l'*Utopie*, elle nous fait pénétrer dans l'âme d'un saint étrangement proche de nous. Si le fanatisme ne prévalait pas sur l'équité, saint Thomas More aurait des chapelles dans plus d'un pays où l'on a perdu la coutume d'honorer les saints. Il faut croire que l'Eglise savait ce qu'elle faisait quand elle l'a récemment canonisé ; et c'est bien là, de sa part aussi, une hardiesse significative, qu'on n'a peut-être pas assez signalée.

JEAN SCHLUMBERGER

* * *

LUCILE DE CHATEAUBRIAND, par *Albéric Cahuet* (Fasquelle).

Le livre très intéressant de M. Albéric Cahuet offre une occa-

sion d'établir le bilan de l'état de nos connaissances sur cette Lucile de Chateaubriand, qui reste encore énigmatique malgré de nouveaux documents.

De tous les secrets dont l'existence de Chateaubriand demeure encore entourée, la vie et la mort de sa sœur Lucile renferment peut-être les plus mystérieux. Rien n'est certain dans son histoire : ni les tendances de cette nature essentiellement poétique et distraite de la vie ; ni le caractère véritable de ses sentiments pour son frère ; ni les raisons de son mariage ; ni si elle fut femme ; ni les causes de la rupture avec Chênedollé ; ni l'allure précise de ses désordres psychiques ; ni les circonstances exactes de sa mort et de son inhumation. A toutes ces questions s'ajoute celle que l'on se pose chaque fois que l'on approche l'auteur des *Mémoires d'Outre-Tombe* : dans quelle mesure le mémorialiste nous a-t-il conté exactement les faits, quelle est l'importance de ceux qu'il a passés sous silence ? Car, si c'est par lui que l'on connaît Lucile, c'est aussi grâce à lui qu'on l'ignore...

A travers Chateaubriand, sa sœur préférée apparaît comme une héroïne éminemment romantique. Elle rappelle ces figures timides et tendres, candides sans niaiserie, à la fois pures et passionnées, dont l'amour profond et triste s'apparente plus au génie celte qu'au génie latin, et qui sont idéalement représentées dans le théâtre anglais de sa Renaissance. Mais on était en droit de se demander si nous ne nous trouvions pas en présence d'une très belle création de Chateaubriand, qui aurait ainsi poétisé et idéalisé sa sœur en la décrivant. Les récentes communications à la Société Chateaubriand de lettres inédites de Lucile, l'examen de son écriture et de son portrait découvert il y a peu, constituent des témoignages concordants avec les traits fournis par les documents antérieurs. Il est maintenant établi que Lucile réalisait bien ce personnage idéal, immatériel et presque irréel, que l'on nous avait fait entrevoir.

Mais si Chateaubriand n'a été que *peintre* et non *inventeur* de Lucile, ne serait-ce pas elle alors qui aurait pu inspirer son frère ? Et non seulement en l'incitant à écrire, comme il le raconte, mais par sa personne même. Il est certain que l'auteur de *René* a découvert très tôt chez sa sœur toute la beauté artistique contenue dans ses attitudes, son exquise sensibilité, ses mystérieuses

rêveries, ses vaticinations angoissées. On oublie trop, quand on recherche les sources des œuvres de Chateaubriand, qu'il peut en exister d'autres que livresques. La grande influence littéraire de sa jeunesse, plus pénétrante et plus directe que celles des œuvres de Gœthe, de Rousseau, de Young ou de Macpherson, a sûrement été l'héroïne romantique vivante que personnifiait si naturellement Lucile.

Mais, si René est Chateaubriand, si Lucile est Amélie, que penser de l'amour incestueux qui fait le sujet de *René* ? La réponse se trouverait peut-être dans la mentalité maladive de Lucile. Pour tous ceux qui l'avaient approchée, sa pureté foncière était l'évidence même. Les intimes devaient donc faire deux parts dans l'Amélie de *René* : l'une tenait de Lucile, l'autre était sans aucun doute entièrement imaginée par l'auteur. Car le frère avait dû être le seul à discerner chez son étrange compagne d'adolescence une ébauche de sentiments trop tendres pour lui. Le caractère, certainement très platonique, de cet attachement absolu explique qu'il ait pu se développer à l'insu de Lucile, tandis que le sens psychologique très sûr de son frère ne pouvait se tromper sur la nature peut-être ambiguë, — mais certainement pathologique d'un tel sentiment.

Car la précision apportée dans la définition du mal de sa sœur révèle un don psychologique que l'on a négligé de mettre en lumière. Voici, décrite en quelques mots, l'immobilité du visage des mélancoliques qui traduit la fixité de leur délire : « Ma sœur n'était pas changée, elle avait pris seulement l'expression fixe de ses maux. » La médecine mentale n'a su dissocier que bien après Chateaubriand les idées de persécution chez le vrai persécuté, dont le fond mental est fait d'orgueil et de méfiance, et celles des mélancoliques dont la mentalité est dominée par la douleur et l'humilité ; or, Chateaubriand note en passant et comme négligemment : « Elle avait la manie de Rousseau sans en avoir l'orgueil. »

Ainsi, même en amplifiant les égarements de la sensibilité de sa sœur connus de lui seul, ne pouvait-il penser toucher à sa pureté. Mais, quoi qu'il en soit et quoi qu'on imagine, il faut toujours en revenir à l'impudeur foncière du littérateur qui, pour ne pas perdre un beau sujet, impose au lecteur de *René* et des *Mémoires d'Outre-Tombe* les plus pénibles soupçons.

On doit être reconnaissant à M. Cahuet de nous avoir donné, dans un récit vivant et nuancé, une vie de Lucile et un tableau de son milieu, ouvrage qui nous manquait et dans lequel on retrouvera cités tous les documents principaux. Il en résulte une histoire captivante comme un roman, à laquelle on prend un plaisir, non mitigé par la crainte que l'auteur ait défiguré la réalité. Tout au plus pourrions-nous chicaner M. Cahuet parce que son souci de donner un récit continu lui fait négliger parfois de signaler les lacunes qui subsistent encore nombreuses dans la suite des événements.

Lucile — il faut s'y résigner ou s'en réjouir — demeurera, sans doute pour toujours, un des plus impénétrables secrets de Chateaubriand.

« Je suis persuadée qu'il n'a pas tout dit », écrivait, vers 1848, Mlle Amey, une genevoise amie de M. et Mme de Chateaubriand, « je me souviens qu'on ne prononçait jamais le nom de Lucile devant lui. Là était le grand mystère de ces trois cœurs ».

H. LE SAVOUREUX

*
* *

PORTRAIT PSYCHOLOGIQUE DE TOLSTOÏ, par *François Porché* (Flammarion).

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je commençai le livre de M. Porché. *Grandeur et Infamie de Tolstoï*, de Jean Cassou, où l'incompréhension totale s'allie à une désinvolture que je qualifierais durement si elle n'était si naïve, m'avait mis en défiance. Mais *Portrait psychologique de Tolstoï* est un ouvrage très consciencieux et témoigne d'un sérieux effort pour saisir la vérité qui se dissimule sous les faits ; les faits, l'auteur les connaît très bien, il a lu attentivement tous les documents qui s'y rapportent ; il possède aussi une connaissance peu commune de la vie russe sous l'ancien régime, grâce à quoi il ne commet que très rarement ces erreurs de détail — ne fût-ce que dans la transcription des noms — que ne parviennent jamais à éviter les étrangers, lorsqu'ils parlent de la Russie.

Ce que je reprocherai avant tout à M. Porché, c'est un vice de méthode : est-il possible de tracer le « portrait psycholo-

gique » d'un artiste sans faire état de ses œuvres ? Sciemment et systématiquement l'auteur écarte celles-ci de son horizon. Il utilise abondamment, et avec raison, les *Journaux* de l'écrivain, mais ses romans, ses récits ne peuvent-ils pas être considérés d'un certain point de vue comme une sorte de « journal intime ? » Pour ne citer qu'un exemple, on a toujours reconnu qu'il existait un lien étroit entre le Lévine d'*Anna Karénine* et le comte Tolstoï. Si M. Porché n'est pas de cet avis, s'il ne croit pas que l'on puisse remonter de l'œuvre d'art au créateur, il nous devait une explication ; or il passe sous silence un problème qui touche à la fois à l'esthétique et à la psychologie et que son livre ne peut manquer de poser.

Cela dit, quelle est la valeur de ce « portrait » ? Il m'apparaît parfaitement cohérent, mais faux.

Cet effort de l'auteur pour saisir la réalité sous les apparences que j'ai signalé plus haut, cette analyse précise et soucieuse de ne rien laisser échapper, aboutissent finalement à une image déformée qui, du reste, convaincra certainement la plupart des lecteurs, car elle est entièrement conforme à l'idée que nous nous faisons d'ordinaire de la vérité psychologique, car elle contente nos goûts, nos désirs. M. Porché, en somme, n'a fait que ce que font plus ou moins la plupart de ceux qui étudient les grands hommes : il s'agit de ramener le supérieur à l'inférieur, de montrer que le génie n'est qu' « humain, trop humain ». Quand le biographe y est parvenu, quand il a démonté tous les beaux sentiments, les actes héroïques, les élans généreux, révélé l'égoïsme, les vilenies, les bassesses qui persistent derrière ce décor qui nous en imposait, quand il a réduit la tragédie aux proportions d'un drame bourgeois si ce n'est d'un vaudeville, il considère sa tâche comme achevée : le personnage est expliqué, c'est-à-dire ramené à notre échelle. Mais je me demande si ce postulat soi-disant scientifique qui prétend que la vérité doit être nécessairement laide et triste, n'exprime pas en l'occurrence une sorte de ressentiment, ne traduit pas un obscur besoin de dégrader ce qui nous dépasse, ce qui nous gêne... La tragédie morale de Tolstoï est terriblement gênante, mais il y a moyen de la minimiser : en insistant, par exemple, sur la contradiction évidente entre la doctrine de l'homme et son caractère, son genre de vie, en soulignant

la vanité et le comique même de ses efforts pour échapper à une équivoque torturante qui le plaçait souvent dans des situations ridicules, etc. Après tant d'autres, M. Porché ne se fait pas faute de nous faire toucher du doigt toutes les faiblesses, toutes les tares de Tolstoï, réelles ou supposées, toujours au nom de la vérité, bien entendu, et avec une entière bonne foi. Mais c'est précisément au nom de la vérité — et non de la pudeur et des convenances — qu'il faut s'insurger contre un tel système qui sous prétexte de se débarrasser de toute « poésie » ne fait que substituer en fin de compte un masque à un autre. Certes, il ne s'agit pas de mentir, de cacher les faits : les faits ne sont rien, c'est l'interprétation qui compte ; or s'il a le choix entre plusieurs interprétations, on peut être sûr que le biographe choisira celle qui rapetisse l'homme et le rend, pour notre plus grand plaisir, tout semblable à nous.

« La révélation de la bassesse, disait Pouchkine, ravit toujours la foule. Il est petit comme nous, il est vil comme nous ! Vous mentez, canailles ! Il est petit et vil, mais pas comme vous, autrement ! »

B. DE SCHLOEZER

*
* *

LES ESSAIS

PROCÈS INTELLECTUEL DE L'ART, par *Roger Caillois* (Les Cahiers du Sud).

Ces quelques pages d'un des jeunes esprits philosophiques les plus pénétrants d'aujourd'hui sont significatives ; et elles invitent à bien des réflexions. Roger Caillois explique sur quels points, tout en restant son allié, et prêt à prendre sa défense, il se sépare d'André Breton. Breton croit à l'intuition, à des intuitions que Caillois juge parsemées, disséminées ; Caillois croit à la rigueur, à la cohérence, à l'explication, à la science. Il est contre Blake, contre Keats, et pour Newton. Il sait d'ailleurs que l'explication et la science sont assez différentes de l'idée que pendant longtemps on a eue d'elles, que les éléments qui expliquent sont parfois plus bizarres et étonnants que les éléments expliqués. Il ne nie pas l'irrationnel. Mais il veut y accéder par la voie de la science, et non par

celle de l'inspiration. A côté de cette thèse centrale, on trouvera dans ces essais bien des notations intéressantes, sur l'art, sur la métaphysique. — Caillois cite en tête de son étude sur l'impureté de l'art ces paroles de « X, schizophrène, 66 ans » : « Voyez ces roses, ma femme les aurait trouvées belles ; pour moi, c'est un amas de feuilles, de pétales, d'épines et de tiges ». Il semble qu'il prenne le parti du schizophrène (à moins que cette citation ne montre chez lui une tendance à se critiquer lui-même, après avoir critiqué les autres). Mais n'y a-t-il pas moyen — pour reprendre des paroles connues — d'enchaîner une analyse à une extase ? La rose n'est peut-être pas seulement un amas ; elle est un composé, une totalité. Et quand je la sens, je forme avec elle une totalité nouvelle, bien que du point de vue de Caillois, je ne sois moi aussi qu'un amas de muscles, de nerfs, etc...

JEAN WAHL

*
* *

VOYAGES

L'ÉTHIOPIE ET SON DESTIN, par *Maurice Lachin* et *Dimitry Weliachew* (Éditions de la N. R. F.).

La guerre qui sévit actuellement entre l'Italie fasciste et l'Ethiopie féodale a suscité, comme chacun sait, de nombreux manifestes, et publications de tous ordres ; mais devant ce conflit qui met tant de choses en question, depuis les plus immédiates jusqu'aux plus lointaines, il semble que les esprits aient eu du mal à se situer d'une manière valable, en posant le problème dans sa réalité concrète et non en l'envisageant selon des idéologies *a priori* ou des considérations d'ordre, tout compte fait, purement sentimental. Les uns, se posant en champions de la culture occidentale, accusent l'Éthiopie de barbarie ; les autres se lamentent sur cette vieille civilisation abyssine que les appétits d'une puissance européenne menacent de faire disparaître, et crient haro sur l'Italie comme si aucune autre nation ne s'était rendue coupable d'une guerre coloniale. Parmi les journalistes, il en est qui — stratèges en chambre ainsi qu'il s'en découvre au cours de toutes les guerres — trouvent mille excellentes raisons pour prédire la défaite militaire des Italiens,

d'autres qui louent sans réserve l'organisation fasciste et pensent que l'écrasement de hordes évidemment sauvages par les canons et les tanks serait une démonstration péremptoire de l'éclat de notre civilisation. Cependant il y a des Italiens qui, fascistes ou non, bon gré mal gré doivent se battre, des Éthiopiens que leur réelle ou imaginaire sauvagerie n'a en tout cas nullement préparés à ce genre moderne de tuerie qui est l'un des progrès les plus clairs qu'ait entraînés dans son sillage le développement de nos techniques. Il semble bien que ce soit là le fait humain précis que la plupart de ceux qui ratiocinent sur le conflit tendent le plus à oublier.

En un livre concis, et d'une clarté louable, M. Maurice Lachin expose les données du problème, retraçant d'une part l'histoire récente de l'Éthiopie et faisant le tableau de sa situation présente, décrivant d'autre part l'évolution parallèle de l'Italie depuis 1927, date à laquelle Mussolini parla pour la première fois de « point crucial », fixant entre 1935 et 1940 cette époque historique. Conquête du pouvoir par le ras Tafari qui règne aujourd'hui sous le nom d'Hayla Sellasié Ier à la place de son rival l'infant Yassou, représentant légitime de l'ancienne dynastie ; caractère indéniablement progressiste de la politique de l'empereur, qui s'est déjà manifesté par des signes matériels tels que lutte contre les féodaux (qu'il s'agit de remplacer par des fonctionnaires du pouvoir central choisis souvent parmi des gens d'extraction basse), répression de la traite des esclaves, adoucissement des lois pénales, octroi d'une constitution (qui, bien qu'elle ne limite en rien le pouvoir impérial, n'en est pas moins un gage pour l'avenir), création d'un lycée où, pour la première fois en Ethiopie, est donné un enseignement réellement européen ; position cependant précaire de cet empereur qui, aux yeux des féodaux et d'une grande partie du peuple, fait figure d'usurpateur. De l'autre côté : revendications coloniales du fascisme italien, encouragements donnés par Mussolini à la repopulation dans un pays déjà surpeuplé en même temps qu'il mettait des entraves à l'émigration, politique de prestige menée pendant dix ans par ce dictateur, atteinte grave portée à l'économie du pays par des dépenses improductives telles que travaux publics pratiqués sur une trop vaste échelle, nécessité pour l'Italie colonialiste d'abattre l'empereur

Hayla Sellasié avant qu'il ait réussi à moderniser son pays et à faire une Ethiopie trop forte pour qu'on puisse la traiter en territoire colonial.

Enfin, le conflit à propos de l'incident de Walwal (poste italien indûment établi en territoire éthiopien), et l'invasion, sous le fallacieux prétexte que le retrait des troupes abyssines à trente kilomètres en arrrière de la frontière érythréenne constituait une menace pour les Italiens.

A la fin du livre, l'auteur — tout en déclarant condamnable l'agression fasciste — prend partie contre les sanctions, qui précipiteraient « tout un peuple, une très grande Nation, dans une misère atroce » et risqueraient de ruiner dans le monde l'influence européenne. Pour discutable que soit cette conclusion, sans doute convient-il (comme il semble que nous y invite l'auteur) de méditer ce point : à savoir qu'en dehors de Mussolini il y a les Italiens et que, dans cette sanglante affaire, nombre d'entre eux sont des victimes, au même titre que les Ethiopiens.

Tel est, dans ses grandes lignes, un ouvrage qui, en dehors de toute question politique, a au moins le mérite de nous changer de tant de reportages au pittoresque de pacotille (tels ceux de M. Henry de Monfreid) si ce n'est tendancieux et stipendiés.

MICHEL LEIRIS

*
* *

INDOCHINE S. O. S., par *Andrée Viollis* (Gallimard).

Nul ne peut contester le talent d'Andrée Viollis. Nul ne peut suspecter son courage et sa probité : ses précédents reportages forçaient les sympathies les plus rébarbatives. *Indochine S. O. S.* force l'admiration.

Toute la presse, voilà quatre ans, étalait à pleines colonnes les menus agréments qui charmaient les journées de M. Paul Reynaud, alors ministre des colonies. Il voyageait en Indo-Chine. La gravité du problème indigène avait enfin décidé le gouvernement à déléguer une « mission d'études » ; M. Paul Reynaud se disait disposé aux réformes les plus urgentes. Depuis quatre ans rien n'a changé en Indo-Chine. Sans le livre d'Andrée Viollis, cette équipée n'aurait laissé que le souvenir d'une mascarade.

Ce livre, heureusement, existe. Trois fois je l'ai relu ; je ne pouvais pas croire ; je ne voulais pas croire ; hélas ! j'avais bien lu (« Je ne conteste pas les faits », me dit un collaborateur de feu Monsieur le Gouverneur Pasquier, « mais quoi, ce sont des jaunes ! ») Ce livre qui ne se résume point, ce livre qui déshonore à jamais tous ceux qui l'ont rendu possible — et même nécessaire — (le gouverneur Robin, le commandant Lambert, les légionnaires, les policiers, les mandarins, tant d'autres !), ce livre que nul ne saurait démentir et qu'il s'agit donc d'ignorer, il faut absolument le lire.

Car, malgré sa générosité, malgré tous les « bons sentiments » qui l'inspirent, Mme Andrée Viollis a fait une œuvre d'art. Le dépouillement du style, que ne dépare aucun trait d'exotisme, aucun trémolo facilement sentimental, rend plus sensible encore l'atrocité du document ; le moindre artifice eût affaibli la force du témoignage. Notre monde est à ce point décourageant que le tableau le plus exact est forcément le plus cruel. En racontant sobrement ce qu'elle a vu, Andrée Viollis surprend son lecteur, puis le révolte, puis l'angoisse, et le laisse enfin convaincu, pantelant, incapable d'oublier que là-bas, dans la « plus grande France », au pays des temples Khmers, les policiers français, missionnaires de l'Occident, fourrent des fourmis rouges dans le sexe des jeunes filles.

ETIEMBLE

*
* *

ROMANS ET RÉCITS

LA BELLE LURETTE, par *Henri Calet* (Éditions de la N. R. F.).

Ce peut être un roman autobiographique à la façon du *Bonheur des Tristes*. C'est, sûrement, un livre qui n'est pas moins bizarre et douloureux que celui de Luc Dietrich, mais qui, jusqu'à ce jour, injustement, ne me semble pas avoir attiré l'attention autant que *Le Bonheur des Tristes*. On s'explique mal, ou trop bien, la réussite d'un livre ou son échec. Dans le roman d'Henri Calet comme dans celui de Luc Dietrich on découvre pareille absence de composition, ou pareil système ; les mêmes images, le même ton, et cela bien que les éléments qui com-

posent ces deux livres soient fort différents. Il y a la même attitude devant la vie et la littérature, devant les hommes, le passé et l'avenir, l'amour et la mort. Naturellement, à chacun de ces deux auteurs sa propre voix.

On pourrait donner au livre d'Henri Calet, ainsi qu'à celui de Luc Dietrich, une commune origine, celle que fixe le *Voyage au Bout de la Nuit*, de L.-F. Céline. Influence ? rencontre ? Il est possible que ce ton-là flotte dans l'air en même temps que le désespoir et la révolte, qu'il soit né de toutes les misères, matérielles ou spirituelles. Qu'Henri Calet ait lu Céline, soit. Et après ? Inutile de plonger dans les livres pour avoir en soi du dégoût, de la haine, de la férocité, de la tristesse. Parce que la vie est là, qui vous comble, et les deux cent cinquante pages de *La Belle Lurette* en sont bourrées.

Cette belle vie nous est livrée en des chapitres légers, avec des phrases courtes, des images cernées, agressives, des mots crus, des calembours, des expressions argotiques dont certaines déjà fanées, des adjectifs qui sont comme épinglés sur la page. On n'a pas le temps, à peine, de trouver cette manière lassante, car il y a du mouvement dans la pensée, et puis ne s'agit-il pas de vingt ans d'une vie ? Avec, à l'arrière plan, d'autres personnages, la guerre, et l'avant-guerre, et l'après-guerre. Tout cela se présente subitement, est éclairé avec brutalité, disparaît soudainement. Escamotage ? fatigue de l'auteur ? Ce n'est pas, cependant, une succession d'images ; et si j'ai pu parler d'une absence de composition, on ne peut vouloir en trouver une qui dénoterait l'influence de la technique cinématographique. Les raisons profondes de ce livre sont plus naturelles et plus simples. Il s'agit plus justement d'un rythme, et davantage encore d'un cri. Qu'il se répète, on dira que c'est là du procédé. Mais comment n'en pas trouver dans un livre, ce peut être son style même. De celui de *La Belle Lurette*, je dirai qu'il est fait de la démarche même de son auteur, de sa propre chair. Triche-t-il ? nous trompe-t-il ? se trompe-t-il lui-même ? C'est ce que nous saurons si Henri Calet publie un second livre. Tout au moins, avec *La Belle Lurette*, il nous apporte un nouvel exemple d'une littérature née depuis peu d'années, une littérature désespérée, cynique, passionnée, violente, libre jusqu'à s'en détruire et se nier, chargée des aveux les plus purs

comme des mensonges les plus louches, tournée vers un passé qui pour quelques-uns — Henri Calet est du nombre — remonte au temps des expositions universelles, une littérature où l'homme est en révolte contre le présent et refuse tout avenir.

EUGÈNE DABIT

* * *

JEUNES MÉNAGES, par *Jacques Debû-Bridel* (Éditions de la N. R. F.).

M. Debû-Bridel a repris la plupart des personnages de son premier roman, et d'abord Jacques, le frère-esclave. Les adolescents sont devenus de jeunes hommes ; à chacun d'eux son aventure : ce sont ces diverses aventures que retrace M. Debû-Bridel, jusqu'à l'heure où les personnages reconnaissent leur destin, s'y installent, acceptent d'y mener une vie qui sans doute changera peu.

Plus ample, plus nourri, plus varié que *Frère-Esclave*, ce nouveau livre n'en est pas seulement la suite ; il l'éclaire. On n'avait guère vu dans *Frère-Esclave* que l'étude d'un cas singulier, un peu inquiétant. On découvre que le souci de M. Debû-Bridel était moins de nous présenter un homme qu'une famille, et que d'ailleurs cet homme l'intéressait moins par sa singularité que par son rôle, sa place et sa leçon.

Il va de soi que Jacques reste au centre de l'histoire. Comment dire ? C'est à son corps défendant. A tout instant il s'efface devant les siens. Se compare-t-il à eux, comme ils l'écrasent ! S'il conte sa propre aventure, c'est pour y saluer un miracle et s'abîmer de gratitude. Et pourtant son aventure, c'est elle enfin qui éclaire les autres, et cet humble, ce garçon qui vacille de terreur et de tendresse, c'est lui qui apparaît comme l'élément le plus stable de la famille. A lui qui ne voulait rien, la bonne part échoit. — Précisément, conclut l'auteur, parce qu'il ne voulait rien et n'était qu'amour et dévouement.

Cette leçon semblerait un peu trop touchante si le personnage était moins complexe. Amour, dévouement, humilité, il n'est aucune de ces vertus où ne se mêle on ne sait quoi de trouble. Il a vingt-deux ans quand sa mère le gifle une dernière fois : il lui baise les mains — le ferait-il si elles ne l'avaient

giflé ? Le frère-esclave est devenu le mari-esclave : comme il aime sentir son servage ! Se reconnaître, se proclamer inférieur, s'effacer, barboter dans sa gaucherie : il semble trouver là une jouissance. « Laisse, lui dit sa fiancée, que je sente ta chaleur de bon gros chien ». Plus tard il bercera, lavera l'enfant pour qu'elle puisse se promener à l'aise ou danser. — « M'aimes-tu, Simone ? C'est impossible ! — Ce que j'aime en toi, lui répond-elle... » Et peut-être l'aime-t-elle : le mot est assez large. Il voit son frère embrasser sa femme, rêve de le tuer, le supplie enfin de prolonger son séjour. Et, à Simone : — Pourras-tu me pardonner ? J'ai failli douter de ton amour ». Détails que l'on sent vrais, et qu'un changement de ton ou d'éclairage suffirait à rendre atroces.

Mais l'éclairage, M. Debû-Bridel se garde bien de le modifier. Et le ton n'est pas moins ambigu que le héros. C'est un ton d'une naïveté si poussée, mais par instants si clairvoyante que l'on croit, sinon à quelque ruse, du moins à une complaisante accommodation. C'est aussi bien à ce ton que *Jeunes Ménages*, comme *Frère-Esclave*, doit une bonne part de son intérêt et de son originalité.

MARCEL ARLAND

*
* *

CONTRE-ORDRE, par *Pierre Herbart* (Éditions de la N. R. F.)

Sans doute s'agit-il d'un roman ; mais Pierre Herbart ne s'est pas contenté de raconter une histoire et de donner vie simplement à de nombreux personnages. Il a eu d'autres ambitions, plus hautes, plus complexes, qui laissent peut-être sur une impression confuse, mais c'est ainsi que Pierre Herbart aura dû payer pour elles. Son livre se divise en trois parties. Un prologue : *Le Bateau Ivre*, qui nous plonge dans une étrange atmosphère d'aventure. Une première partie : *Alcide* ; une seconde : *Hervé*. Dans les dernières pages les principaux personnages du roman se rencontrent.

C'est simplifier l'esprit même de *Contre-Ordre* que d'en écrire comme je fais. Mais je n'ai pas non plus le désir de conter les événements qui s'y déroulent. Ce n'est que pour la commodité d'une analyse qu'on peut démonter le livre de

Pierre Herbart. En réalité, la composition en est aussi souple qu'ingénieuse ; et nous restons jusqu'à la fin dans l'incertitude en ce qui concerne le destin des héros de *Contre-Ordre*. Cela donne à ce roman une atmosphère enveloppante, quelquefois oppressante. C'est aussi parce que c'est là le roman de la jeunesse : Alcide, Pascal, Hervé, les russes Vassile et Androuchka, sont des personnages qui cherchent leur voie. Cependant, qu'on n'aille pas imaginer que *Contre-Ordre* nous reporte vers ces romans que certains auteurs écrivaient vers les années 1925. Il ne s'agit pas, ici, d'évasion, de gratuité, de jouer sur des valeurs confuses, d'amitiés entre adolescents. Les héros de Pierre Herbart, chacun à son tour, trouvent leur voie — comme a pu la trouver pour lui-même leur créateur. Ils ont des enthousiasmes, des tristesses, des élans de joie ; ils font preuve de cynisme, de férocité, parfois de lâcheté. Cela indique assez que la route qu'ils suivent n'est pas étroitement bornée par la volonté de Pierre Herbart, romancier. Cela donne aussi une idée du plaisir que nous prenons à lire *Contre-Ordre*. Dans les romans de l'après-guerre la jeunesse ne se souciait que de s'évader du monde ; dans celui de Pierre Herbart elle tend à s'y perdre, mais c'est pour l'accuser, le combattre durement, le vaincre et le transformer.

Le style de *Contre-Ordre* prête à des réflexions aussi nombreuses. Il est, tour à tour, naturel, précis, un peu guindé et lâche ; on y découvre parfois un humour sec et féroce qui n'est pas sans rappeler curieusement celui des *Caves du Vatican* ; et l'auteur intervient dans le cours du récit comme fit André Gide dans certains de ses livres. On pourrait multiplier les réflexions autour de *Contre-Ordre*, parce que ce livre s'adresse plus à notre intelligence qu'à notre cœur, à nos sens, parce qu'il ne cesse de poser des questions. Pour moi, dans cette note, la plus importante de toutes est celle qui concerne Pierre Herbart lui-même. Je ne dirai pas : celle qui concerne sa pensée d'homme, trop ferme et trop ardente pour qu'on en puisse douter, mais son art, les prolongements et les suites qu'il pourra donner à son œuvre.

EUGÈNE DABIT

*
* *

MANDRIN PAR UN DE SA BANDE, par *Joseph Jolinon* (Éditions de la N. R. F.).

Il y a dans les *Mémoires d'un Chasseur* une étonnante Jeanne d'Arc racontée en quelques phrases par des paysans russes. De même dans la *Jeanne* de George Sand. Enfin et surtout, il y a dans le *Médecin de Campagne*, ce Napoléon par un ancien grenadier. C'est bien de l'imagerie populaire. Quelle largeur de dessin, quel tour hardi et ingénu, quelle vivacité plaisante et forte de touche.

Dans le même style, et en pendant à son *Curé d'Ars*, Jolinon a mis Mandrin aux couleurs des ballades. Il a trouvé le chiffre qu'il fallait, et les couleurs vigoureuses et fraîches. Son livre ouvre une campagne bien verte, à bandes de terrain gaies et libres, avec ici un gros plant de fleurs rouges, là-bas un petit fortin ou un petit clocher et, sous des traits de nuages, toute une procession de collines. Il en vient le goût même de ces matins où les contrebandiers allaient à la file dans le paysage : alors que les chevaux trottinaient en faisant la chanson de leurs sabots et que tout, gens aux fenaisons, brumes dans les fonds, soleil sur les montagnes, tout annonçait la belle journée.

Ah, que le grand air nous rendait bons !
Et que les espaces nous semblaient libres !
Je revois Mandrin choisir l'endroit de la sieste à l'ombre, aux coups de midi, près d'une chènevière, entre une rivière bonne pour la pêche et un village de douze feux plus vieux qu'Hérode, craquelé de lézardes, pas loin d'une ferme détachée. C'était le moment des poulets de grain, et les cerisiers brillaient de cerises... Les bonnes femmes en colère auxquelles Saint-Pierre payait notre maraude en restaient au soleil longtemps, la main en auvent sur leur bonnet. Dix ans de récolte ne valaient pas la corne d'abondance qui leur tombait dans leur devantière. Elles croyaient voir passer des princes.

Le récit va ainsi tout dru, tout riant, tout craquant, dans un admirable ton populaire. Peut-être ne sera-t-on pas toujours du même sentiment que le vieil homme qui le fait avec tant de feu. Il le commence comme il fallait, par tout ce qui a couru : des fables sans bon sens, où se combinent les histoires de brigands les plus folles de l'antique fonds campagnard et des inventions assez basses de gazetiers libertins. Puis il quitte la région du

fabuleux pour aborder les événements. Il y aura même des pièces justificatives... Après tout, cet acharnement à apporter des arguments, cette passion dans le récit, vont bien à un ancien margandier, tout comme un certain ton de joyeuseté discrètement ou indiscrètement obscène, qui sent son soldat et son coq de village. Un tel ton vous remet dans l'air qui devait s'échaufter autour de Mandrin.

Ici, contre les historiens, c'est le peuple qui a raison. Jolinon a connu un chemineau dont le grand-père avait fait partie de la bande ; et cet homme et ceux qui l'écoutaient, voire le grand-père si pieux de Jolinon, tenaient Mandrin non pour un voleur de grand'route, mais pour une espèce de justicier plein de gaillardise et d'esprit. L'histoire, ce sont les vainqueurs qui l'ont faite, à leurs couleurs. Il ne faudrait donc chercher la vérité ni dans les fables des almanachs, ni dans les relations des érudits, mais, comme il arrive, dans la légende. Du moins y prend-elle un visage éclatant, aux tons rougeoyants de la flamme.

HENRI POURRAT

***

LE THÉATRE

LA GUERRE DE TROIE N'AURA PAS LIEU, de *Jean Giraudoux,* au Théâtre de l'Athénée-Louis Jouvet.

M. Jean Giraudoux a mené comme une action d'éclat sa pièce contre la guerre. Il y a brillamment gagné la croix de paix avec palme. Tout a été mobilisé par lui : l'esprit, l'ironie, le lyrisme, l'éloquence et surtout, explosif nouveau dans ce genre de bataille, un humour tragique qui, au deuxième acte, a emporté les retranchements qui résistaient encore.

Comme tous les coups d'éclat, il emporte l'adhésion totale au moment où on le subit, dans la lumière d'or sur fond d'azur et d'argent qui baigne Jouvet-Hector (admirable récitant d'Hector plutôt que le héros lui-même), Falconetti-Andromaque, Ozeray, grêle Hélène platinée, Renoir-Ulysse, parlementaire dans tous les sens du mot ; dans le souvenir, à la lecture, l'homogénéité de l'audition-spectacle se dissocie, certaines facilités (notamment dans les scènes de Demokos)

inquiètent venant du poète d'*Elpénor*. Ce que le point de départ, et par instants, la conduite de l'ouvrage a de normalien-supérieur insinue un peu de gêne, mais la justice exige qu'on refuse inquiétude et gêne. Le vrai, c'est que M. Jean Giraudoux vient d'atteindre la maîtrise en fait d'art dramatique et que sa pièce postule la représentation pour s'épanouir pleinement. Les échanges de mots faciles sont là pour reposer le spectateur d'une scène d'analyse plus tendue. Les entrées de clowns alternent avec les débats tragiques.

Tragiques à cause de la fatalité qui pèse sur les Grecs et les Troyens, non pas par le ton qui, comme toujours, fuit tout pathétique direct (il y a cependant le discours aux morts qui ose être directement émouvant). Le sommet de la pièce est sans aucun doute le dialogue entre Hector et Ulysse : on y voit s'assembler les nuées qui fondront en guerre, comme (coïncidence curieuse) dans les Tomes IX et X des *Hommes de bonne volonté*, que vient de publier M. Jules Romains. Mais les principales parures de *La guerre de Troie...* sont dans les propos de femmes, dans ceux d'Andromaque, d'Hélène, de Polyxène enfant : là on se meut dans le vrai domaine de la grâce ; on s'abandonne, comme dans Platon, à un dialogue ailé, diapré, qui se meut dans les Idées, mais garde toute sa saveur charnelle, terrestre.

En écoutant la pièce, on salue au passage les traits qu'aiguisa l'indignation, on admire le courage anti-belliciste de M. Jean Giraudoux. En se souvenant, en relisant, on regrette qu'il ne soit pas allé plus loin encore, on s'insurge contre une odeur trop précise de scepticisme. Seulement il reste pour tout sauver, cette chose inimitable que le théâtre même laisse incorruptible : l'univers Giraudoux.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE FAISEUR, de *Balzac*, à l'Atelier.

Il suffit que l'on monte une pièce comme le *Faiseur*, dénuée de tout ce qui encombre habituellement le théâtre occidental : psychologie, poésie des sentiments, recherche d'événements imprévus, pour que le théâtre reprenne sous nos yeux une vie triomphante.

Les personnages du *Faiseur* n'ont d'existence que sur le plan éthique. Ils ne sont que la figuration de l'idée abstraite de cupidité. En cela le *Faiseur* rejoint la grande tradition du théâtre qui doit avant tout nourrir dans l'homme les aspirations morales, les susciter, les opposer entre elles, et tirer de leur conflit des enseignements aigus.

Le faiseur est ce qu'on nommerait de nos jours un spéculateur. Sa force est d'avoir compris que le ressort des actions humaines est l'argent. Le seul créancier qui obtienne de lui quelque paiement ne parvient à ce résultat qu'en étalant sa misère. Cet étalage est un calcul. Tout dans cette œuvre est amer, corrompu, abject, car l'auteur a pris soin de tout nous montrer à une lumière que la société soigneusement nous dérobe : la lumière pourrie de l'or.

M. Dullin incarne avec une finesse et un talent prestigieux le *Faiseur*. Les collaborateurs qui l'entourent sont à la hauteur de leur maître. Ils se meuvent dans un décor exquis où l'on voudrait continuer à vivre après que notre dernier bravo leur a donné congé.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

*
* *

LES ARTS

SURRÉALISME ET SURINDÉPENDANCE.

Portant sous le bras le dernier numéro des *Cahiers d'Art* et de *Minotaure*, nécessaires à qui veut connaître toutes les intentions des jeunes peintres, j'ai visité le salon des Surindépendants. Il est bon, deux ou trois fois l'an, de constater qu'il y a encore des jeunes en France, j'entends des artistes entre vingt et trente ans qui n'ont pas encore posé sur leurs épaules le collier de la servitude volontaire ; des artistes désintéressés ou qui, s'ils calculent, se fourrent délicieusement le doigt dans l'œil, des fantaisistes, des inspirés, des âmes raidies dans une intransigeante pureté, jugulées par quelque parti-pris absurde, quelque discipline intolérante, ou bien entraînées par le torrent des influences foudroyantes, — demain reniées ; des cœurs naïfs enfin, s'apprêtant à révolutionner le monde.

Cela nous change de trop de jeunes gens précautionneux, divisant savamment leur temps entre l'atelier et l'intrigue, pratiquant un art où toutes les tendances en faveur, dépouillées de virulence, s'amalgament en un ragoût trop savoureux.

On trouve donc aux Surindépendants, qu'ont désertés — pourquoi ? — les peintres surréalistes, le carré compact des peintres « abstraits » fidèles à l'esthétique des tons plats enfermés dans des cercles et des parallélogrammes, ou, le plus souvent, dans les méandres de cette écriture que j'appellerai, faute de mieux, « boustrophédonnée », qui, s'élançant, retombant, repartant, revenant sur elle-même, ne s'interrompant jamais, boucle ses paraphes selon les desseins secrets de l'inconscient. *Ecriture que nul moderne n'a inventée*, que l'on trouve dans les manuscrits irlandais du IXe siècle aussi bien que dans les fantaisies marginales de la bible de Maximilien de Dürer et surtout dans les admirables *nœuds* de ce dernier. Ecriture, encore, hélas, traditionnelle, et qui n'a pas d'ailleurs exprimé tout ce que l'homme a à dire. Le tort des jeunes qui l'emploient, quelques-uns avec talent, qui ont nom : Benno, Garçin, Le Ricolais, Husband, Rieser, Hayter, Grimprel, Veira da Silva, Szenes, Estève, etc., est de ne pas se rendre compte qu'ils font là, en quelque sorte, des exercices de calligraphie préparatoire, et que même calquée sur les plus intimes mouvements de leur subconscient, cette écriture, *pour être comprise d'autrui*, doit, telle la vrille de la vigne et du liseron, abandonner son jet initial ou plutôt plier son caprice aux exigences d'un objet extérieur. C'est dans cette appréhension du corps étranger que la confidence très précieuse trouve sa justification, et le peintre, sa personnalité.

Je remâchais ces truismes en proie à la mélodieuse et secrète irritation que m'avait procurée la lecture du très émouvant plaidoyer d'André Breton, dans ce numéro des *Cahiers d'Art*, en faveur de la « représentation mentale pure ». Quelle que soit la puissance de sa dialectique, on ne peut, sans inquiétude, lire ceci : « Nous disons que l'art d'imitation de lieux, de scènes, d'objets extérieurs a fait son temps, et que le problème artistique consiste aujourd'hui à amener la représentation mentale à une précision de plus en plus objective, par l'exercice volontaire de l'imagination et de la mémoire (étant

entendu que seule la perception externe a permis l'acquisition involontaire des matériaux dont la représentation mentale est appelée à se servir ».

Pour nouveau que soit ce langage, pour tolérant qu'il paraisse et ingénieux, puisque l'opération surréaliste, ainsi définie, réussit « à concilier dialectiquement ces deux termes violemment contradictoires pour l'homme adulte : perception, représentation... » il ne peut nous conforter. On n'abandonne pas ainsi de gaîté de cœur des habitudes de travail très chères, au moment même où des disciplines récentes commencent à peine à porter leurs fruits ; on ne sacrifie pas les meilleurs peintres d'aujourd'hui à des artistes qui, malgré un talent certain (je pense à Dali et à Max Ernst) n'ont pas encore bouleversé très profondément le visage de l'art contemporain. Si l'on regarde dix toiles d'Yves Tanguy, dont la démarche esthétique est une de celles qui se rapprochent le plus de celle indiquée par André Breton, on est saisi de leur ressemblance. Cette plaine à l'infini, jalonnée de scories et de larves empruntées à tous les règnes, véritables « restes visuels » s'il en fût, revient trop souvent, semblable à elle-même, dans chaque tableau. Si ceux-ci sont bien l'expression visuelle d'une perception interne, ils nous induisent à constater une chose dont nous nous doutions un peu : *l'incroyable monotonie de l'homme intérieur*, tant que l'appel du monde extérieur ne le colore pas. Livré à lui seul, il nous apparaît comme ces méduses échouées, grisâtres et ternes, et que le frissonnement de l'eau irisait, un instant auparavant. Cette concession faite au réel, dont la mémoire digère inconsciemment quelques images, n'est guère plus réconfortante, aux yeux des peintres habitués à se colleter avec l'objet, que le rejet pur et simple de l'objet professé par le groupe dit « Abstraction-Création ». La tentation de Saint Antoine de Jérôme Bosch, qu'on peut voir actuellement à l'Orangerie, est probablement un des documents les plus riches que nous possédions sur « les processus se déroulant dans les couches les plus diverses, voire les plus profondes de l'appareil psychique », comme dit Freud. On peut se demander si ces révélations inépuisables que nous offrent sur eux-mêmes Jérôme Bosch et Breughel auraient revêtu cette précision, cette intensité, si le peintre n'avait pas été travaillé par des exigences

extérieures aux siennes propres : l'obligation d'illustrer une histoire étrangère à celle qu'il vivait intérieurement. Reste à savoir si l'on peut se passer de cette excitation venue du dehors, si l'on peut se féconder soi-même.

La place me manque pour aborder dignement tous les problèmes que soulève cette très savante et tranchante étude d'André Breton. Ces restes visuels, seuls liens tolérés par lui entre l'artiste et le réel, sont-ils suffisants pour constituer (reliés par les combinaisons les plus poétiques et les plus révélatrices de l'homme intérieur), une œuvre d'art accomplie ? Tous ceux qui, de Bosch à Daumier, ont eu recours à leur mémoire pour jalonner de supports intelligibles la sinueuse trajectoire de leur effusion pure, furent obligés, en artisans traqués par le souci de la perfection technique, de retoucher ces images *d'après la nature*. N'est-ce pas là simplement retarder l'instant de l'inévitable corps à corps avec l'objet extérieur et greffer le système qu'André Breton condamne sous le nom de « perception-conscience » sur celui des souvenirs inconscients ?

J'ai effleuré déjà le problème de l'inspiration, qui consiste, je crois, pour le peintre, à *reconnaître*, tout à coup, dans le monde extérieur, des objets, des combinaisons de formes, nées progressivement au fond du subconscient, par l'effet, justement, de réactions s'opérant dans les tréfonds de l'appareil psychique, comme naissent, sur le sable, des arabesques faites de mousse, de débris d'algues et de coquilles amenées par la caresse des vagues montantes. Si des constructions mentales préexistent au fallacieux coup de foudre, illusoire découverte du monde extérieur ; si des inventions irrationnelles, involontaires, irrépressibles, précèdent l'analyse de l'objet matériel, pourquoi se défier de cette dernière opération qui n'apparaît ainsi que comme une *confirmation* providentielle ?

— Entraîné par mes pensées, j'ai négligé, chemin faisant, ces sympathiques surindépendants dont un sur quatre serait à citer (que ne suis-je critique d'art). Au milieu d'eux, *Borès* s'impose, par sa pureté, son invention, et la finesse de ses harmonies. Un nouveau nom, *Ferdinand Springer*, est à retenir. Ses compositions : paysages, processions, sont d'une écriture persuasive et d'une couleur délicieuse, à la fois arbitraire et ressemblante.

ANDRÉ LHOTE

REVUE DES LIVRES

GUÉNOLÉ, par *Florian le Roy* (Tallandier).

Combien y a-t-il de romans régionaux pour donner à ce point le sentiment d'un certain petit peuple et d'une certaine petite vie ? On est si directement jeté au réel, ici, qu'on en est dépaysé. Trop directement, peut-être. Florian le Roy est le contraire d'un écrivain coulant. N'aime-t-il pas trop les réactions vives, les traits brusques, les ellipses ; ne reste-t-il pas bien près du parler de ses Bretons ? Il y a trop de nerf et de ressort dans son écriture : il ne moule pas assez placidement ses lettres. Il est à craindre qu'on ne lui en fasse porter la peine.

Quelques-uns goûteront ce livre. Peu à peu, — quel choix de détails parlants, — un monde grouillant se dessine, admirable de vérité, et fait tableau dans l'esprit. Guénolé, un pauvre type, qui avait quelques petits rêves, étouffé par sa mère et plus encore par sa femme : autour de lui, un petit monde rural de cupidité, de férocité et d'envie, un monde assez curieusement effroyable, dans ses vieilles mœurs ; chrétien de cœur, certainement pas, mais dont l'emploi du temps est fixé par l'ordo et où ne pouvant dire du mal de la religion, on dit du mal des prêtres. (A peine s'il y a par là quelque vieux bonhomme d'abbé, à soutane graisseuse, qui fait qu'un jour on s'écrie : « Dire que ça existe, pourtant, la bonté !... ! »)

De sorte que sous les touches vives d'une peinture de mérite, cela reste une histoire passablement sombre, attachante, mais accablante. Il y a pourtant un haut plaisir à considérer cette vie, ces vies humaines... Si *Guénolé* n'a pas tout de suite le public qu'il devrait avoir, il trouvera peu à peu ses lecteurs.

HENRI POURRAT

■

UNE FEMME SE CHERCHE, par *Gabriel Brunet* (Mercure de France).

M. Gabriel Brunet, dans ses études critiques, est à l'affût de ce qu'une œuvre, de ce qu'une âme surtout recèlent de rare et d'à peine exprimable. Ce même goût, on le retrouve dans son roman. C'est l'histoire d'une femme en quête d'elle-même ; mais ce n'est pas moins l'histoire de l'auteur en quête de cette âme. Avec quelle prudence il s'approche d'elle, avec quelle patience il l'investit, rapportant un fait, puis un autre qui l'éclaire, remontant à un souvenir où tous deux prennent un nouveau sens, — moins soucieux de conter une histoire que de faire comprendre le courant d'une vie. C'est un livre subtil, aigu, prolixe peut-être, mais audacieux à la fois dans ses découvertes et dans sa méthode de prospection.

MARCEL ARLAND

■

LES MAINS PLEINES, par *Jacques Bonjean* (N. R. F.).

Deux épisodes d'une même histoire, contés par deux des personnages : l'un mêlé intimement à l'action, l'autre simple spectateur. A travers leurs récits, c'est moins à une intrigue que l'on s'attache, qu'à une atmosphère mi-réaliste, mi-poétique. Des personnages apparaissent, s'effacent, revien-

nent par le jeu du hasard et de leurs passions ; on ne cherche pas à nous les expliquer, on ne les éclaire pas violemment. Mais il suffit d'un fait, d'un geste, d'une exclamation, pour qu'il prennent leur place, nets, colorés, sans fadeur.

M. A.

***

LA MÉDITATION BOUDDHIQUE, par *G. Constant-Lounsbery* (Adrien Maisonneuve).

On sait que le Bouddhisme est avant tout une thérapeutique de l'esprit : il nous offre les moyens de pénétrer le caractère illusoire et mouvant du monde des formes, et de la certitude que tout homme ressent de posséder une personnalité permanente et séparée. Là où nous sommes assurés de considérer la réalité extérieure, n'existe en fait ni sujet ni objet, mais un état de conscience. La mise en ordre de ses représentations, leur maîtrise doivent modifier pour celui qui en est le support, la condition même de son être, et celle du milieu qui l'intègre.

L'auteur a su résumer en un petit livre très clair les principales techniques de méditations bouddhiques selon l'école du sud. Cet ouvrage qui s'annonce sans fracas, n'en propose pas moins à l'occident une méthode de connaissance. Il somme chacun de nous de prendre sans délai un rendez-vous avec soi-même.

A. ROLLAND DE RENÉVILLE

*

LA FRANC-MAÇONNERIE ET LA RÉVOLUTION INTELLECTUELLE DU XVIII[e] SIÈCLE, par *Bernard Fay* (Editions de Cluny).

M. Bernard Fay a le rare mérite d'aborder un sujet sur lequel les historiens font habituellement silence, alors que toute l'histoire moderne s'y rattache. Mais la richesse même du sujet se retourne contre l'auteur qu'elle étouffe à tous moments. Le désir de tout dire lui fait tout effleurer. Chacun de ses chapitres est une amorce, et l'on parvient à la fin de l'ouvrage avec la secrète déception de n'avoir fait qu'entrevoir ce que l'auteur connaît, mais qu'il ne peut nous dire en si peu de pages. (Le rôle que l'on sait capital de la Franc-Maçonnerie dans la Révolution Française ne fait par exemple l'objet que de quelques pages à la fin du volume).

Toutefois cet ouvrage, si sommaire qu'il soit, est d'une lecture fort passionnante : il fait surgir de l'ombre d'étonnantes figures, telles que celles du comte de Boulainvilliers et du duc de Wharton. La probité et l'érudition de M. Bernard Fay y sont visibles à toutes les pages.

A. R. DE R.

*

L'ŒUVRE PHILOSOPHIQUE DE HOENÉ WRONSKI, publiée par *Francis Warrain* (Editions Véga).

La France est si riche en gloires qu'elle s'offre de temps à autre le luxe de laisser un vrai génie dans l'obscurité. Elle ne manque pas dans ce cas de choisir un mathématicien ou un poète, de préférence à un romancier ou à un journaliste. Dans la personne de Hoené Wronski son choix se fixa sur un

mathématicien. Elle ne récompensa guère ce polonais qui avait acquis la qualité de citoyen français en servant dans les légions polonaises que le Directoire avait organisées à Marseille.

M. Francis Warrain s'est proposé de tirer de l'oubli l'une des œuvres philosophiques les plus considérables du XIXe siècle, en rééditant les ouvrages de Wronski. Souhaitons que l'accueil du public soit à la hauteur des efforts généreux de M. Warrain.

A. R. DE R.

***

PARABOLES, aquarelles de *Mme Albert-Lasard*, texte de *Paul Valéry* (Editions du Raisin).

Manger l'étonne et dormir lui fait honte

dit Paul Valéry de l'esprit (et de l'homme) ; mais l'animal :

Point de désordre en lui : ni retours ni projets
Ne lui rendent l'instant moins présent que le reste.

Pourtant les animaux, que peint Mme Albert-Lasard, ont l'air tout distraits. Un toucan, deux singes, des ibis se consument dans une atmosphère d'autre monde, ou d'empyrée. S'il est une *matière* de l'aquarelle, on la trouve dans ces images nuancées à l'infini, que la reproduction ne trahit pas.

JEAN GUÉRIN

▪

LES DOMES IMPÉRIAUX DE SPIRE, MAYENCE ET WORMS, par *Weigert*, photos de *Walter Hege* (Deutscher Kunstverlag, Berlin).

Il faut, hélas, devant Spire, se méfier des restaurations ; il ne reste, de la partie architecturale, que des fragments et des détails. M. Weigert en a ingénieusement reconstitué le plan.

De même, devant le lourd et charmant dôme de Mayence, l'émotion est tantôt soutenue, tantôt gênée par le composite de l'architecture. Il est presque à regretter que Worms n'ait pas eu dans cette série, son livre à part ; Sa partie occidentale est la plus étonnante merveille de l'architecture allemande. Les hautes fenêtres de plein cintre dont le contour est si sobrement et si fermement souligné, en font l'élan le plus pur de tout le moyen-âge allemand. Le *Christ enseignant*, le *Christ jardinier*, la *Déposition de Croix*, plus émouvante que pure, nous font regretter ce qu'a pu être, dans sa splendeur, le groupe plus sobre de *Sainte Julienne avec l'Ange et Satan*.

JEAN PRÉVOST

▪

LA CATHÉDRALE DE BAMBERG, par *W. Pinder*, photos de *Walter Hege*.

La cathédrale de Bamberg incendiée au XIe et au XIIe siècles, reconstruite ensuite, est restée dans une époque déjà gothique, d'une architecture romane-allemande. M. Pinder en interprète l'architecture avec une érudition trop au-dessus de moi pour que je puisse le juger ; son commentaire sur les sculptures est copieux, peut-être même un peu verbeux. Les photos de Walter Hege, le meilleur photographe d'architecture d'aujourd'hui, sont de la même

sûre technique, servies par un admirable outillage qui lui a fait réussir le Parthénon.

Parmi les statues de Bamberg, le célèbre Chevalier peut être comparé avec le saint Georges de Chartres et d'Ors San Michele de Florence. C'est l'idéal germanique du type masculin, d'une idéalisation un peu chargée, d'une jeunesse plus altière et plus solennelle que gracieuse. La science de la composition et de la symétrie, chez les maîtres imagiers de Bamberg semble plus indiscrète et plus superficielle que celle de l'art chartrain. Nous y trouvons moins d'idéalisme, comme une tendance secrète et baroque ; l'Allemagne n'y voit, et sans doute a-t-elle raison, qu'un culte plus grand du détail.

J. PR.

*
* *

REVUE DES REVUES

Voici comment parle aux hommes la jeune Parque, dans la fable que Paul Valéry a écrite pour servir de préface aux Commentaires d'Alain (Revue de Paris, 1er décembre) :

... Que seriez-vous, si vous n'étiez mystère
Un peu de songe sur la terre,
Un peu d'amour, de faim, de soif, qui font des pas
Dont aucun ne fuit le trépas,
Et vous partageriez le pur destin des bêtes
Si les Dieux n'eussent mis comme un puissant ressort
Au plus intime de vos têtes,
Le grand don de ne rien comprendre à votre sort.
« Qui suis-je ? » dit au jour le vivant qui s'éveille
Et que redresse le soleil ;
« Où vais-je ? » fait l'esprit qu'immole le sommeil,
Quand la nuit le recueille en sa propre merveille.
Le plus habile est piqué de l'abeille,
Dans l'âme du moindre homme un serpent se remord ;
Un sot même est orné d'énigmes par la mort
Qui le pare et le drape en personnage grave,
Glacé d'un tel secret qu'il en demeure esclave.
Allez !... Que tout fût clair, tout vous semblerait vain
Votre ennui peuplerait un univers sans ombre
D'une impassible vie aux âmes sans levain.
Mais quelque inquiétude est un présent divin.
L'espoir qui dans vos yeux brille sur un seuil sombre
Ne se repose pas sur un monde trop sûr ;
De toutes vos grandeurs le principe est obscur.
Les plus profonds humains, incompris de soi-même,
D'une certaine nuit tirent des biens suprêmes
Et les très purs objets de leurs nobles amours :

Un trésor ténébreux fait l'éclat de vos jours ;
Un silence est la source étrange des poèmes.

. . . .

***

SIGNIFICATION DU TROCADÉRO

Le dernier *Bulletin* de la société Huysmans cite, d'après la *Revue indépendante* de 1885, une curieuse page de Huysmans sur le Trocadéro :

A l'examiner d'un peu loin, l'on dirait d'un ventre énorme et de deux aigres jambes, les pieds en l'air, chaussées de bas à jour et de mules d'or, et le dessin se complète par les deux ailes appuyées à terre, soutenant ainsi que des bras, en un périlleux équilibre, l'impudente posture de ce corps debout, la tête en bas.

Sous le grotesque apparent de sa forme, ce monument décèle la suggestive beauté d'une parabole et suscite le douloureux intérêt de l'irrésoluble litige qui menace la vie du Vieux Monde à cette fin de siècle.

Il domine l'École Militaire qui lui fait vis-à-vis de l'autre côté de la Seine, et cette caserne l'aide à parfaire l'image de la vie sociale : l'avide bourgeoisie prête à toutes les souillantes besognes qu'on paierait d'un gain ; le cupide négoce triomphant dans son orgueil et sa lésine ; la vorace juiverie enfin maîtresse, sous la protection des troupes.

Mais, si malsaine, si affaiblie, si cariée qu'elle soit par les excès qui ont bouffi son ventre d'hydropique et desséché ses membres grêles, cette despotique et ladre race n'en persiste pas moins à narguer le pauvre, en se campant devant lui dans une goguenarde et vénale pose, et en tendant, comme une prostituée, ses inlassables reins aux luxures éparses, derrière elle, dans les rues riches......

Et, en effet, ce symbolique monument tourne le dos à l'avenue du Bois-de-Boulogne, au rond-point de Longchamp, aux quartiers repus et licencieux, et il se dresse, de face, tel qu'un défi, devant le sinistre quartier de Grenelle, couvrant le clair horizon des misérables dont le ciel immédiat est un ciel gâté, peint au noir de suie et à la fumée de tourbe.

Là, de l'École Militaire à Javel, s'étend un amas de rues pelées et froides, pleines de garnis fétides, de meurtrières échoppes, de pestilents bouges... Là, dans une effroyable odeur de poudrette et de charogne, des milliers de gens, tous en même

temps, triment sans repos dans le poussier, étourdis par la chaleur et le vacarme des machines, aveuglés par les reflets de l'acier et le feu blanc des fours. Et, échiné par la vieillesse ou exténué par la faim, aucun de ces gens n'a rien à attendre de personne, pas même de l'Eglise, car en dépit de Notre-Dame qui lève là-bas, comme un objurguant appel à la pitié, ses insatiables bras, le mot Charité est inutile et vide, maintenant que l'argent est tout et que les égoïstes soutaniers modernes ont remplacé les miséricordieux moines du moyen âge.

Heureusement pour le Vieux Monde que ces malheureux sont d'intelligence sourde et que leurs distractions se confinent dans les nécessaires ivresses du trois-six et l'âpre émotion des coups dont ils frappent si abondamment leurs misérables femmes ; heureusement qu'ils ne discernent pas nettement encore l'active iniquité qui les opprime ; heureusement qu'ils ne saisissent point l'acception du cynique monument, de l'ordurier et menaçant emblème dont je vais préciser encore plus complètement le sens :

C'est la concupiscente richesse, les jambes en l'air, sous la garde des sabres qui protègent, du Champ-de-Mars, ses abominables ruts ; c'est la grande prostituée bourgeoise qui ouvre ardemment dans le ciel ses deux cuisses, conviant à d'infatigables fornications, dans l'espoir d'un nouvel enfantement de gain, l'omnipotent génie du siècle, l'abject Esprit de lucre.



* *

LE HAMEAU DES ABEILLES

La *Gazette apicole*, qui paraît à Montfavet, apporte aux éleveurs d'abeilles des conseils, des études (qui me paraissent ingénieuses et savantes), d'Edmond Alphandéry et parfois, comme surprise, une page de Valery Larbaud :

J'avais bien songé, autrefois, à embellir le Hameau des Abeilles, et à réaliser la description que fait Virgile d'une colonie idéale de ces petits Quirites. Il y aurait un étroit et peu profond ruisseau coulant avec lenteur entre des rives couvertes de violettes, et dans ce ruisseau des cailloux émergés, comme des îles à l'échelle du peuple florilège et mellifère. Mais où trouver ce ruisseau ? Et même si on faisait, avec du ciment, quelque chose qui ressemblerait plus ou moins à un ruisseau, comment avoir de l'eau courante sur la hauteur où nous sommes ? Cependant il m'arrive de reprendre cette rêverie

d'adolescence, — jusqu'à ce que je me trouve arrêté par l'idée qu'il faudrait sûrement transporter ailleurs les ruches, et qui sait si nos discrètes, mais distantes vassales, ne prendraient pas ce déplacement arbitraire de leur fief comme une offense trop grave pour n'être pas aussitôt punie par une émigration en masse ? Et pourtant une des ruches est habitée par un essaim jadis errant, désemparé, battu des vents, qui s'était réfugié, à bout de forces, dans une cheminée où il fut recueilli. Mais cette compagnie d'enfants perdus, cette tribu foraine, serait peut-être la première à nous quitter.

Les ruches sous la treille ne sont pas absentes de mes examens de conscience les plus minutieux ; mais je ne saurais dire si c'est au chapitre des devoirs de mon état, ou à celui de mes devoirs envers mon prochain que je les évoque. N'ai-je rien à me reprocher en ce qui concerne mes abeilles, dans la mesure où leur bien-être dépend de moi ? Je voudrais, certes, pouvoir me justifier sur tous les autres chefs comme sur celui-là ! Car non seulement je les recommande souvent aux soins des serviteurs, mais il ne m'est encore jamais arrivé d'exiger deux années de suite leur redevance de miel. N'oublions pas, non plus, celles-là qui, bien rarement, sont entrées par mégarde dans la salle à manger à l'heure des repas ou dans la chambre où je travaille. J'ai dit : « Attention ! Ce n'est pas une guêpe, ne lui faites pas de mal ! » Ou bien, ouvrant toute grande la fenêtre, j'ai agité dans l'air un mouchoir ou un journal, mais sans violence, et tout autant qu'il le fallait pour avertir et guider l'égarée sans l'effrayer ; et ainsi pas à pas, avec égards, je l'ai reconduite jusqu'au seuil du ciel d'été.

Ce sentiment d'une secrète solidarité entre les abeilles et les hommes est sans doute celui qui a inspiré aux Anciens l'idée de leur origine mythique : *Est illis quaedam cum genere humano societas.* Chez nous, et sans doute aussi en Berry et peut-être en Auvergne, ce sentiment s'exprime surtout par la coutume qui veut que, lorsque le chef de la famille meurt, on place sur chaque ruche un petit drapeau fait d'un bâtonnet et d'un bout de crêpe, et qu'on l'y laisse un an et un jour. On dit que si on oubliait ou négligeait cette pratique, les abeilles s'en iraient. Et c'est ainsi que dans celles de nos pensées qui se rapportent à nos Parents défunts, ou à notre propre fin, apparaissent quelquefois, aux confins des deux mondes, des petits fanions noirs flottant sur une rangée de ruches.

* * *

MEMENTO

BULLETIN DES « AMIS D'EMILE ZOLA » (21) : *Emile Zola*, par Jules Romains.

COMMUNE (déc.) : *Adresse aux jeunes gens de l'U. R. S. S.* en leur envoyant les *Nouvelles Nourritures*, par André Gide.

ESPRIT (déc.) : *La Colonisation : pour le paysannat noir*, par R. Delavignette.

MARIANNE (déc.) : *Ce que Claudine n'a pas dit*, par Colette.

MERCURE DE FRANCE (1er nov.) : *Alfred Vallette*, par Paul Léautaud.

REVUE DE PARIS (1er déc.) : *La guerre de Troie n'aura pas lieu*, par Jean Giraudoux.

REVUE UNIVERSELLE (15 nov.) : *Sainte-Beuve*, par Albert Thibaudet.

*

Au printemps dernier, notre amie Bryher — qui est une des figures les plus intéressantes des lettres anglaises — nous avait confié son intention de reprendre la revue *Life and Letters.*

C'est maintenant chose faite. Sous le titre un peu différent de *Life and Letters to day* la revue a reparu sous la direction de Petrie Townshend et Robert Herring.

Le numéro de Septembre contenait la traduction, par Mme Simon Bussy-Strachey, du discours prononcé par André Gide au Congrès international des écrivains.

Suivant la volonté de Bryher, la revue sera très dévouée aux idées et aux œuvres de tous les pays et, particulièrement, de la France.

A. M.

■

L'on ne connaît pas assez l'*Italiano*. Il publie de très belles photos (entre autres, des figures de proues, des hommes d'Etat de 1895, de vieilles images de batailles) des documents curieux ou remarquables (je me rappelle une « vie de Garibaldi » et les mémoires d'un bourreau, qui étaient extraordinaires), de bons récits. Il est spirituel. Mais ce serait peu : cette revue fasciste, qui paraît à Rome, donne une impression de légèreté et de liberté surprenantes (et bien plus surprenantes quand on songe au ton prudhommesque de nos revues politiques, et tout aussi bien des revues russes ou allemandes). Il faut lire l'*Italiano.*

J. G.

■
* *

CORRESPONDANCE

Julien Benda nous écrit :

Dans sa dernière chronique, M. B. de Schlœzer, faisant état d'un mien article paru dans la *Revue Musicale* d'octobre 1935 et intitulé : *Victor Hugo*

et la musique, écrit que, par déduction d'une thèse qu'il conteste et sur laquelle je compte revenir, j'en viens à « dénier l'amour de la musique à nombre de musiciens et des plus grands ». Permettez-moi de mettre mon texte sous les yeux de vos lecteurs, en y soulignant ce qui dément formellement la pensée ridicule que m'attribue votre collaborateur.

Ayant admis, dans cet article, qu'en général les hommes profondément et constamment attachés à leur moi et à son œuvre n'aiment pas la musique, j'ajoutais :

« Il y a une race de grands « personnalistes » pour lesquels ma thèse devient plus difficile, ce sont les grands musiciens eux-mêmes. Un Beethoven, un Wagner, un Debussy étaient assez bien, me dira-t-on, attachés à leur personne et à son œuvre. Vous n'allez pourtant pas prétendre qu'ils n'aimaient pas la musique. L'oserai-je soutenir ? J'imagine que, pour se faire vraiment créateurs d'œuvres et croire à l'importance de leur moi créateur, il leur a fallu dompter pour quelque mesure leur sensibilité à la matière musicale dans ce qu'elle a d'essentiellement dissolvant et enivrant, *sensibilité dont il est évident que, chez l'auteur de* Tristan *par exemple, elle était singulièrement profonde.* Ce n'est peut-être pas pour rien que Massenet n'avait point de piano, que Beethoven s'est montré plus que jamais possédé par sa puissance créatrice à l'époque de sa surdité. Je vois d'autres maîtres qui me semblent être restés beaucoup plus étroitement soumis au charme magnétique de la substance musicale : Chopin, Schumann, tel impressionniste russe. Leur attachement à leur puissance démiurgique est certainement beaucoup moins fort. Il ne faudrait pas me pousser beaucoup pour dire que certains dilettantes aiment plus la musique que tel grand créateur *dans l'exercice de sa fonction.* J'évoque fort bien Wagner enviant Nietzsche qui s'enivrait d'une suite d'accords des *Maîtres Chanteurs*, alors qu'il devait, lui, s'interdire ces extases pour continuer son œuvre. »

JULIEN BENDA

L'AIR DU MOIS

NE RENDONS PAS A DIEU CE QUI REVIENT A CÉSAR

Dans un récent article du *Figaro*, M. François Mauriac disait :

... Entre Italiens et Abyssins, l'amour et la foi créent une égalité, puisqu'il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie, et qu'il n'existe pas deux façons de mourir pour sa terre natale en prononçant le nom de Jésus.

Nous pensons qu'il existe deux façons. Qu'en 1914 l'officier français et l'officier allemand qui l'un et l'autre mouraient pour leur terre natale en prononçant le nom de Jésus ne mouraient pas de la même façon.

L'un remettait à Jésus une âme qui avait lutté pour le droit, qui du moins le croyait ; l'autre lui remettait une âme qui avait combattu pour le triomphe de la violence et de l'esprit de proie, qui avait *voulu* combattre pour ces choses, qui s'en était fait gloire.

L'un remettait à Jésus une âme qui avait agi selon sa loi (je suis de ceux qui pensent que Jésus permet l'emploi du glaive pour la défense du droit) ; l'autre lui remettait une âme qui avait agi contre sa loi, et commettait la pire injure en osant, au moment suprême, se réclamer du Maître qu'elle n'avait cessé d'outrager. Qu'elle outrageait encore par les vœux que, dans ce moment même, elle continuait de former pour le triomphe de la violence et de l'injustice.

Bien entendu, ce que je dis là ne vaut plus pour l'Allemand auquel on avait réussi à faire croire que sa patrie ne faisait que se défendre. Je dois dire que je ne crois pas à l'existence d'un tel Allemand dans la classe éclairée. C'est pourquoi je parle de l'officier, non du troupier.

J'en dis autant du jeune lieutenant romain qui, à l'heure où

j'écris, expire sur la terre d'Afrique en baisant le crucifix. Je dis que si celui-là est parti pour la guerre, non dans l'obéissance et la résignation, mais dans la joie de sabrer et de prendre, je dis que s'il n'a pas, à l'heure de la mort, renié sa passion du plus profond de son âme, le baiser qu'il donne à Jésus est un baiser de Judas.

On me répond que l'habileté de l'homme à se tromper lui-même est infinie ; que le romain est parvenu à se persuader que l'esprit de violence et de proie qui anime son pays n'est pas contraire à l'enseignement de Jésus ; qu'il trouve, dans toute la vérité de son âme, qu'en mourant pour la cause de ce pays et le cœur plein de vœux pour le succès de son agression, il meurt en vrai chrétien non moins que le jeune éthiopien qui tombe en face de lui pour la défense du droit...

Il se peut qu'il le trouve. Mais nous, qui ne sommes pas, comme lui, ensemble juge et partie, nous ne le trouvons pas et répétons qu'il existe deux façons de mourir pour sa nation en prononçant le saint nom : l'une respectueuse de ce nom, et l'autre blasphématoire. La parole de Mauriac est celle d'un christianisme ivre d'amour et d'injustice. Nous en préférons un plus froid, et qui ne rend pas à Dieu ce qui revient à César.

JULIEN BENDA

QUINZE NOVEMBRE

Ce qui m'incendie le bulbe, moi, c'est le neuf. Pas le moderne, car c'est souvent le contraire. Oui, le moderne, souvent, du fait qu'il est voulu, détruit le sens d'éternité que communique avec ivresse le neuf. Il y a un usuel neuf qui excite, qui n'est pas le moderne.

Je pense à tout un quartier que l'on construit à deux pas de chez moi et à de l'herbe où se tracent des avenues et à des maisons non encore terminées — l'on y accède par des planches — où des locataires qui s'y sont pris d'avance et qui ont loué sur plan bénéficient déjà d'une suave égale chaleur que leur dispensent en pleine barbarie du ciel les radiateurs restés au minium. On les peindra, et la rampe de l'escalier aussi, mais ç'est bien plus beau, surtout sur des murs blancs — on les recouvrira — ce rouge encore de carcasses de langoustes de locataires pauvres.

Il pleut, il pleut, il pleut et il pleut. Je dois dire presque que j'aime.

Chez moi — car je n'ai pas ce confort — je tremble d'humidité. Je fume et j'oublie de tirer, donc tout le temps mes cigarettes

s'éteignent et tout le temps je fais craquer des allumettes soufrées dont la plupart avortent. Quand je sors, n'en pouvant plus, je m'étonne de vivre.

Quelqu'un que j'admire, c'est Dunoyer. Il s'y est pris méthodiquement, a convoqué des architectes avec lesquels il s'est entendu devant de grands plans où existaient en pointillé la chambre de bain et les trois pièces qu'il souhaitait d'avoir. Je vais donc chez lui bénéficier de cette prévoyance : cette chaleur qui a commencé à naître ce matin au solennel moment déterminé par ce chef d'orchestre : l'ingénieur, si bien qu'on a tout d'un coup senti du tiède partout dans les murs, alors qu'auparavant c'était cruel. Cependant tous les étages sont encore secoués de coups énormes qui sont les clous que plantent furieusement les ouvriers. Aucune porte n'a de paillasson. J'ôte l'épaisse boue de mes pieds comme je peux. Avec une baguette, puis avec un sac.

Dunoyer attend sa bibliothèque. Il a mille livres. La pièce que je préfère est la cuisine. On ne se lasse pas de regarder par la fenêtre dont le chauffage déjà plus fort ne discontinue pas de charger de buée les vitres. On essuie et on regarde. C'est à perdre l'âme. Ils ont le P. L. M. à trente mètres — pas de station, par exemple — et on le voit qui passe emmaillotté de vapeur. Ensuite il pourrait n'y avoir rien : eh bien non, il y a toujours quelque chose. Un cycliste, par exemple, maintenant, un âpre jeune homme à délirant chandail vert et rose cubistique du peuple, qui passe et repasse, allant lentement, malgré sa multiplication très grande, comme s'il était amoureux de quelqu'un dans l'immeuble. Il a une longue cigarette collée aux lèvres qui danse pendant qu'on le voit qui essaye d'éviter des flaques, mais il pense à bien autre chose. Jamais je n'ai assisté à tant de poésie haletante. C'est le neuf qui oblige ça.

Un peu de Chopin. Pourquoi pas. La boîte à aiguilles s'épuise moins rapidement qu'une boîte d'allumettes. Et puis ensuite tandis que la lune naît, une rapide partie de foot-ball s'organise dans le gros terrain mouillé. Ce sont des petites voix. Ils viennent d'éclater de l'école. Un mur. Une fillette — elle se croit seule — retrousse sa jupe pour voir aussi haut que possible jusqu'où vont ses taches de rousseur. La rue est tracée, pas faite. Personne ne sait comment elle s'appellera. Le facteur vient pourtant.

Le train passe une seconde fois (à l'autre fenêtre et on m'appelle et tous nous nous précipitons pour voir).

Dehors maintenant — car on ne peut pas vivre éternellement

chez les autres — l'air est moins dur. C'est bizarre ces enfants qui rentrent comme si cet itinéraire de l'école à leurs maisons non terminées était acquis depuis le déluge. Comme les avenues sont théoriques, ils coupent. C'est eux qui ont fait ces sentiers. Ils disent bonjour, sortent de leurs pèlerines où ils les serrent tièdes leurs manuels de cantiques antifascistes. C'est agréable en Savoie cette Italie abyssinophile. J'admire ces petits manuels où la musique est notée. Les paroles, ils les prononcent à la française, en accentuant sur les finales, car ils ont été élevés ici, mais c'est précisément ainsi que ça a du charme.

Il repleut. Ils disparaissent par petite escouade. Les derniers ont un chien tenu en laisse par une ficelle.

Samedi 15 novembre.

Le vent secoue inhumainement les persiennes.

On devrait en faire davantage, comme ça, de ces villes pas modernes — neuves — et faire sauter les autres à la dynamite.

Que vais-je devenir ? Question que se posait Stanley une nuit de désolation entre toutes. La veille il avait tracé : « Des martinets rasent la surface de l'eau ». C'était près d'un gros lac sans feux. L'avant-veille : « Je conserve un chèque de Livingstone sur Bombay ». Le jour avant, qui était le 1er janvier (le lieu était plein de fourmilières inondées) : « Je remercie Dieu de nous avoir donné son Fils, notre Lord. »

CHARLES-ALBERT CINGRIA

UNE MAISON POUR AVEUGLES

Sur l'emplacement de l'hôtel du pianiste Diemer, rue Blanche, l'on vient de construire une maison destinée aux aveugles. Seul subsiste encore le jardin, à peine mutilé. Son ancien propriétaire traquait les résonances parasites en élaguant dans la direction des échos les branches assez touffues pour constituer des écrans de réflexion, ou en plaçant au contraire, sur le parcours des échos, des arbres destinés à fractionner les ondes réfléchies par un mur voisin. Un soliste n'aime pas, quand il joue, s'entendre accompagner à contre-temps. Le jardin absorbe parfaitement les ondes.

Mais, lorsque les aveugles flâneront dans ce jardin, les jours où le soleil ne les aidera pas de ses ardeurs et les ombres de leurs douceurs annonçant les obstacles, ils pourront, lorsqu'on fera de la musique alentour, sentir s'animer le jardin peuplé d'ondes vivantes comme des oiseaux. Aux joies auditives s'ajoutera le sentiment que la végétation existe réellement autour d'eux

et les parfums des fleurs et des plantes composeront autant de nouveaux repères.

Dans la maison tout est à la taille de l'homme, les couloirs y ont plus de deux fois la largeur des épaules et, en y longeant toujours le même mur, les hôtes passeront de front sans se gêner. Des chemins de caoutchouc composés de bandes alternativement souples et dures guideront les pas jusqu'aux deux cages d'escaliers contiguës et à sens unique : l'une montante et l'autre descendante.

Les fenêtres et les portes de meubles coulissent (on se demande pourquoi les portes d'accès aux couloirs sont battantes) ainsi point de surface qui n'offre, en épaisseur, un plan de réflexion suffisant. Le son de la voix, le souffle même, se réfléchissent différemment suivant des obstacles qu'il faut rendre familiers. La mémoire s'enrichit davantage chez un homme qui n'est pas distrait par la vue. L'ouïe et l'odorat créent aussi des chemins moins discontinus que ne fait la vue, soumise à de perpétuelles éclipses.

PAUL RECHT

MAURICE CHEVALIER

Dans ma note sur Dranem, j'avais écrit : « J'aime tendrement X, Y, Z et même Chevalier. » Ce *même* a fait naître des réactions bien différentes. Certains m'ont dit : « Pourquoi *Et même Chevalier ?* Vous êtes bien difficile. Qu'est-ce qu'il vous faut de mieux ? » D'autres, des purs, m'ont dit : « Quoi, vous aimez Chevalier ! Mais ce n'est pas un comique. » Le débat était sérieux. Je me suis interrogée.

Evidemment, je vois bien ce qu'on peut reprocher à Chevalier. Il est beau gosse, il le sait, il en use — comment voulez-vous qu'il en soit autrement ? Il se préfère au métier de faire rire, qui est un métier de chien. Il ne consent pas au sacrifice. Sa grande idée, c'est d'avoir le chic anglais. Il accepte d'être amusant, mais il tient à rester distingué. Il aime mieux être un *fantaisiste* qu'un *comique*. Toutes ces dernières années, il a fait son poulot ; le gas qui ne s'en fait pas, qui se laisse vivre, qui se laisse aimer, qui donne gentiment aussi la comédie de l'amour, mais qui ne veut pas s'user le tempérament, ah mais non. Assez type Chéri, très attaché à son entretien et à sa conservation avec, en mieux, les facettes du bon vivant et du joyeux boute-en-train. Il a joué sur son sourire, sur son chapeau de paille, sur quelques attitudes, excellentes du reste.

Il faut le voir, quand il fait le voyou, descendre un trottoir

imaginaire avec un petit saut glissé, il change de plan en douce — V'là mon embranchement, je m'tire, faudrait voir, de quoi, de quoi.

Il entre en scène comme un petit hippocampe avantageux.

La tête est charmante, éclairée d'un sourire parfait, d'un sourire à illustrer dans le dictionnaire le mot *sourire*.

Œil sentimental à la volette, pareil aux idylles des faubourgs.

Bouche d'une sensualité voulue, crâneuse, mais bien relevée par la drôlerie.

Bonnes joues rondes de bon garçon classique.

Front haut, intelligent. Il peut se tromper, ça arrive à tout le monde, même et surtout aux plus malins, mais c'est pas pour longtemps, il redresse vite, il a un joli coup de volant.

J'ai vu Chevalier, il y a bien des années, à l'Alhambra. Il portait une petite veste genre Dranem. Il en mettait un sacré coup. Il était excellent. C'était le gosse dégingandé des faubourgs qui balade des gamines et pour qui plusieurs dames mûres appartenant au petit commerce sont prêtes à avoir de grandes bontés. — On acceptera bien, à l'occasion, une pomme de la fruitière, mais quant au reste, très peu pour moi. — Entre chacun des couplets de ses chansons, il se démenait beaucoup, des bras, des jambes, du torse, à la façon des danseurs excentriques anglais qui commençaient à se répandre. Dans son cas, ça faisait penser à quelqu'un qui court sur une route difficile après tous les fantômes de la fortune ; on glisse, on se rattrape, on tend le cou, on se gare, l'aura, l'aura pas, on arrive, on repart. Il n'était pas encore question de smoking impeccable.

Mon beau-frère a eu la chance de le voir quand il avait dans les quinze ans (Bécat avait lui-même à peu près autant) au Palais du Travail de Belleville. Il paraît qu'il s'annonçait bien. Il avait déjà abandonné la blouse de Jocrisse paysan de ses débuts (vous savez, n'est-ce pas, qu'il a débuté au café-concert à douze ans) et il avait la petite veste Dranem avec lequel je l'ai vu en 1912 ou 13.

Je me souviens d'une soirée à grand fla-fla au Châtelet. Chevalier revenait, je crois, de son premier voyage en Amérique. Il avait fondé depuis peu son dispensaire pour les artistes. Il pouvait croire que c'était arrivé. Qu'est-ce qui n'était pas arrivé, en somme. N'avait-il pas été, pendant les années qui ont suivi la guerre, le sourire même de Paris ? Tout le monde s'était précipité pour retrouver le créateur de *Avec le sourire*, *Dans la vie faut pas s'en faire*, *Je glisse*, *Quand on est deux...*

Comme on avait été déçu ! Pourquoi ? Pourtant, il avait été gentil, *talentueux*, gai, bon gosse. Mais il y avait quelque chose qui clochait. Le côté Chéri avait pris le dessus. Il se mignottait trop.

J'étais un peu restée sur cette impression, et c'est ce qui m'avait fait écrire mon *même*. A la suite du petit débat dont je parle au début de cet article, je suis allée au Casino de Paris pour juger en dernier ressort.

Je suis revenue enthousiasmée. En lisant le programme, j'avais un peu sauté en voyant « Notre national Maurice Chevalier ». Et bien, maintenant, j'admets, je ratifie.

Le Chevalier d'à présent est un homme mûr, d'une belle allure sportive, étincelant de santé et de bonne humeur. Il chante comme il n'a jamais chanté ; son métier atteint la perfection. Pas une phrase, pas un mot qui ne soient touchés de vie, gonflés de sève. Cette tension que doit avoir l'artiste pour tenir son public, pour produire son électricité, il l'a sans relâche, sans effort apparent. Il fait rire d'un bon rire qui brosse, qui rafraîchit. Il dégage une sagesse qui, sur son plan, rejoint celle de Montaigne. Une sagesse faite de grande observation, de nombreuses réflexions, d'acceptation de soi-même et des autres, d'amusement devant la vie qui ne déploie son spectacle que pour l'homme détaché et pensant. L'équilibre est trouvé, donc la promesse d'une durée. Chevalier peut prendre de l'âge' ce sera comme un bon vin qui prend de la bouteille. Rien ne vient plus du hasard, rien n'est donné, tout est gagné à la sueur du visage, c'est le cas de le dire (il faut voir de près le travail du comique, qui le fait ruisseler autant qu'un moissonneur d'août). Non rien n'est donné à l'artiste, quel qu'il soit, poète, musicien, peintre ou chanteur de music-hall, c'est lui qui se donne, dans un mystère parfois aussi effrayant que celui du pélican. Douleur de vivre, de faire vivre, joie de vivre.

ADRIENNE MONNIER

EAUX-FORTES DE MARCOUSSIS POUR ILLUSTRER « ALCOOLS »

La tour Eiffel, bergère coiffée de la coupole du Sacré-Cœur et portant dans son armature deux mains jointes en prière ; une horloge qui se noie sous le pont Mirabeau ; les globes de gaz de la Grande Ourse perçant la demi-brume de Londres ; l'Obélisque, démon unicorne ; les ondines rhénanes tordant et retordant leurs tresses ; le plan de Paris avec Auteuil au fond ;

les fantômes de la neige ; le trou de serrure des hôtels ; les barreaux noirs de la Santé ; des mains encore, d'obsédantes mains, et des lettres hébraïques, et des étoiles, et des signes : toute l'astrologie d'Apollinaire, son horoscope, sa table de métaphores revivent dans les planches gravées du peintre Marcoussis, compagnon d'Apollinaire et l'un de ceux qui ont le plus profondément réfléchi à cette rhétorique d'images et d'ellipses que fut l'art cubiste. Celui-ci ne perçut plus l'univers qu'à travers un réseau d'analogies reliant entre elles, suggérant, désincarnant quelques rares objets fatidiques : guitare, bouteille, accessoires de café, et cette fenêtre, cette fenêtre d'atelier ouverte sans doute, mais sur un ciel vide et cérébral.

A présent que cet univers s'éloigne de nous, on en mesure toute la grandeur, toute la pureté ; on éprouve même la sentimentalité, le romantisme, la musique qu'il comportait, et à quoi le vibrant souvenir d'Apollinaire demeure impérissablement associé. Il y eut une sensibilité cubiste, que nous savourons nostalgiquement en considérant ici comment les fantaisies verbales d'Apollinaire et ses thèmes poétiques se transforment en subtiles associations plastiques. Ce n'est pas d'illustration qu'il s'agit, mais d'une même opération s'accomplissant tour à tour par la main d'un poète et celle d'un peintre, tous deux « cerveaux congénères ». Ainsi ce style qui parut le comble de la rigueur et de la géométrie dégage-t-il aujourd'hui tout son tendre et aventureux parfum.

Après l'impressionnisme, les peintres renoncèrent aux effets du soleil terrestre et s'avisèrent de distinguer de l'*éclairage* ce qu'ils appelèrent la *lumière*, selon une conception un peu mystique et assez proche de ce que l'abbé Bremond entendait par poésie pure et qui n'est ni le rythme, ni l'image, ni le sens intellectuel, mais le rapport entre eux de tous ces éléments, sinon autre chose encore. Cette lumière fait le constant objet des soins attentifs et subtils de Marcoussis. C'est par elle que se distingue chacune de ses peintures. C'est elle aussi qui, à chacune de ces eaux-fortes d'*Alcools*, confère son atmosphère particulière. Le rapport des blancs et des noirs et la recherche inquiète d'une tonalité propre à chaque planche tentent de reformer sur le plan plastique quelque chose qui correspondrait à la tonalité matinale ou crépusculaire, argentine ou nocturne des poèmes, à leur climat fantasque, amoureux ou mélancolique.

A feuilleter ces eaux-fortes délicieuses on réentend, on revit

chaque poème selon un autre langage, mais sous un même ciel. Elles prouvent, une fois de plus, que par-delà les formes il y a des familles d'esprits, d'inaliénables confidences, je ne sais quelles colorations propres au secret de chaque homme vivant. De tous les peintres de l'école cubiste, — si d'aucuns furent plus robustes ou plus entreprenants, — je crois que Marcoussis demeure le plus mélodieux, celui dont la sensibilité se rapproche le plus de celle des poètes lyriques.

JEAN CASSOU

LES PROPOS DE M. POLYPHÈME DURAND

DE QUELQUES INCONNUS PERDUS AU FOND DES SIÈCLES

M. Polyphème Durand fit un grand soupir et nous l'entendîmes qui murmurait :

Où sont les jours heureux ? Dans la fosse commune,
Avec les cœurs aimés et les poèmes lus ;
Bois ton vin, dit Khayyam, et contemple la lune
En rêvant aux bonheurs qu'elle n'éclaire plus.

— Je ne sais point du tout si votre chant est beau, dit Mme Baramel, mais on vous croirait, à l'entendre, assez désespéré. — Si désespéré, dit M. Théodore Decalandre, que vous ne montrez même pas le moindre souci de rapporter exactement le texte que vous prétendez évoquer en la deuxième moitié de votre quatrain ; mais il est vrai que les traducteurs du fameux astronome n'ont guère accoutumé de trouver à ses vers tout à fait le même sens, et il serait sage de supposer que vous entendez peut-être à votre manière les mystères du persan. — Il n'en est rien, hélas ! dit M. Durand, mais cette nouvelle année qui se présente à nous et déjà nous emporte, m'incite, ainsi qu'il m'arrive tous les douze mois, à je ne sais quelles mélancolies. Je salue le nouvel an avec espérance, sans doute, et comme vous faites, mais je ne puis m'empêcher de songer en même temps à toutes les années qui ne sont plus. Le futur s'ouvre à nous sans besoin de sésame, et je voudrais chanter comme vos Apollons : Les ans s'en vont, les gens s'en vont, Madame ; les ans, les gens, et nous nous en allons... — Ah ! Monsieur, peut-on de la sorte dénaturer des vers fameux ! — N'est-ce point, Madame, la marque même qu'ils étaient dignes d'être célèbres qu'on les reconnaisse encore à l'heure où notre caprice altère leur visage ?

— Je vous aime mieux parlant ainsi qu'abîmé dans vos tristesses. — Elles ne sont point chimériques et pour me rappeler pourtant que l'on peut tenter de les oublier, il me souvient d'un vieillard qui, s'appuyant sur sa canne, levait péniblement une jambe endolorie et, d'une voix comme fêlée, lançait ce défi à la mort :

Ton fer encor ne me point pas
Et tu ne m'as pas sous ton poing ;
Je n'en suis pas au dernier point
Ni n'en suis point au dernier pas.

Nous ne manquâmes pas de nous moquer de ce quatrain qui fut jugé déplorable pour ce fracas des pas, des points et de poing, hors desquels d'ailleurs il ne présente assurément aucun intérêt et l'on nous entendit tour à tour qui improvisions pour le railler : — Je ne suis pas au poing, dit l'épée au fourreau... Je ne suis point au pas, dit le cheval qui trotte... — Je ne suis pas à point, dit le gigot trop cru... Et sur le propos de ce pas, qui se vantait tout à l'heure de n'être pas le dernier, quelqu'un de nous cita le vers où Casimir Delavigne s'est souvenu de Corneille : « Chaque pas dans la vie est un pas vers la mort... » — Tous nos pas ne sont donc que faux-pas, où nous trébuchons de jour en jour ! — Brébeuf l'a déjà dit, Madame, en un distique : « Tous tes pas sont faux-pas : tu ne fais pas de pas — Que ces pas, pas à pas, ne mènent au trépas. » — Ne soyez donc point vainement gais, s'écria M. Polyphème Durand, qui était retombé en ses rêveries ; et je pense, dit-il, à tant de personnes que nous n'avons jamais vues. — Dites-moi où n'en quel pays. — Est Flora la belle Romaine, — Archipiada ne Thaïs... » — Ah ! de grâce, et que ne dites-vous encore et qui serait tout de même, pour faire parler ici Charles d'Orléans après Villon : « Au vieil temps, grand renom courait — De Criséïde, Yseut, Elaine... — Ce monde n'est que chose vaine. » Mais ce sont vers et gens qui nous sont familiers et le plus sot des écoliers sait lui-même découvrir en cette singulière Archipiada le bel Alcibiade. — *Et nunc eru...* — ... dit Mini, s'écria Mme Baramel, qui ne connaissait les textes latins que par une manière de tradition orale. — Je songe plutôt à ceux comme à celles qui comme nous ont respiré la lumière incertaine et brillante des jours et dont le nom, quand il a pu, par quelque hasard quasi prodigieux, se sauver du désastre général, ne demeure parmi nous qu'à la façon d'un mystère sans éclat. Je songe à Fortanerius, du village d'Escot, à Raimundus Garsias, de Gavaston, à Rai-

mundus Arn., de Coarraze, à Arn., de Laruns, qui, après les évêques Guidonus et Rogerius, ont signé comme témoins d'une donation de Gaston, vicomte de Béarn, en l'année M. C. ; je songe à ces jeunes beautés d'Orthez, au temps de Gaston Phœbus, qui vivaient réunies, où l'on pouvait aller leur dire mille secrets, à *l'oustau de las femnes dou sègle* — dans la maison des femmes du siècle — et dont Simin Palay nous rappelle les noms doux et mélancoliques : Amadine, Florète, Graciète, Galhardote, Conderine, Docète... Je songe aux serviteurs des Templiers à Baugie, et que leurs gages leur étaient encore dus jusqu'à la Saint-Martin, à Ph. Alain, garde des vaches, à Johan Goiet, garde des moutons, à Thomas Burnouf, qui faisait le pain, à d'autres aussi, mais surtout à... Je ne sais point son nom. Les gens de Philippe le Bel n'ont pas pris la peine de l'inscrire dans l'inventaire du 13 octobre 1307. Ils ont mis : *Le pastour qui garde les oues*... Les *oues*, ce sont les oies ; mais lui ? Peut-être riait-il tout seul au milieu de son troupeau blanc ; peut-être, au silence des prairies, versait-il de lourdes larmes... Ah ! que j'aime les inconnus ! Ce n'est point eux du moins qui mettent des bornes à nos songes !

TRISTAN DERÈME

CAPRICES DE JANVIER

La neige est à présent tombée sur les sommets. Elle apporte sa couche protectrice à la végétation des pentes et des vallées montagneuses. Pendant des mois, rien ne changera plus là-haut que les jeux de lumière sous le ciel clair ou nuageux et l'épaisseur des paquets blancs accrochés aux branches des sapins.

Plus bas, dans la plaine et sur ses faibles ondulations, c'est au contraire l'incertitude, même au cœur de l'hiver. Il semble parfois que l'automne rejoindra le printemps sans intervalle glacé. La bourrasque d'ouest passe et laisse l'air imprégné de douceur. Les premières pâquerettes fleuries tournent vers le soleil de midi leur petit disque blanc au cœur jaune. Les prairies sont restées vertes ; des corbeaux freux, ceux qui ont le tour du bec enfariné, les pointillent de taches noires. Un peu à l'écart de la bande, deux corneilles font déjà preuve de tendresse amoureuse. Est-ce un jeune ménage ou un vieux couple qui sent l'approche des jours meilleurs ? Le mâle passe doucement la pointe de son bec sur la tête de sa compagne, parmi les plumes ; immobile, le cou un peu enfoncé dans les épaules, la femelle est au comble de la félicité. Les geais commencent à caqueter dans les taillis, les sittelles à lancer leurs longs coups

de sifflet tandis qu'elles s'accrochent, comme de petits pics, à l'écorce des arbres. L'alouette huppée, qui aime à se poser sur le bord des routes, s'élève pour un court vol et émet ses belles notes flûtées.

Puis, un matin, tout est changé et le givre transfigure la campagne. Les paillettes qu'il dépose au lever du jour sur les végétaux accentuent la rigidité métallique des tiges de la ronce et du genêt ; elles donnent au contraire des contours plumeux aux touffes de bruyère, saupoudrent la tête verte des pins et couvrent de filigranes l'ombelle sèche de la carotte sauvage. La feuille morte qui pourrit au bord du chemin se revêt pour quelques heures de la gloire des cristaux hérissés sur chacune de ses nervures.

Une mince couche de glace enserre le pied des épines noires, dans les fossés. Sur le pré gelé, les étourneaux en bande cherchent une tache de terre molle dans laquelle ils pourront enfoncer leur bec. Ils sont une centaine, et leurs ailes brunes, glissant toutes ensemble au ras du sol, y forment comme un courant d'eau fangeuse qui s'écoule sur la blancheur un peu grise de la prairie et s'immobilise tout à coup, lorsque les oiseaux aperçoivent une nappe de feuilles mortes auprès de laquelle ils se posent d'un même mouvement pour se nourrir des menues proies qu'elle recouvre.

Les vents marins et ceux du nord font ainsi constamment changer la scène hivernale, et pourtant, sous ces fluctuations, des signes précis permettent de mesurer l'écoulement de la saison. Par temps clair et froid, le pic épeiche se remet à tambouriner. Il choisit son arbre, la branche qui résonne bien sous les coups rapides de son bec et, dès les premiers jours de l'année nouvelle, il lance à travers les bois la longue vibration de son appel.

Que le mois soit doux ou glacé, la terre détrempée par la pluie ou recouverte de neige, le saule marsault vient lui aussi annoncer le début du réveil. Vers la mi-janvier il parsème ses rameaux de points étincelants. L'écaille brun-sanguine qui emprisonne ses bourgeons, d'abord plaquée contre la tige, s'en écarte sous la poussée de la sève et laisse apparaître un liseré d'argent qui s'arrondit en petite boule d'ouate aux reflets lustrés. Ces chatons vont s'allonger et les mésanges bleues les visiteront bientôt pour y saisir les insectes parmi les étamines dorées.

JACQUES DELAMAIN

RENCONTRES

De la coursière, on voit au-dessus des genêts luire le fer d'une houe qui monte, qui s'abat, qui remonte. Des coups l'un sur l'autre, puis le froissement d'une chose qui se couche. Maintenant l'homme ramasse les genêts arrachés ; il ceinture la brassée d'un rameau bien simple, qu'il serre, qu'il tord, bourrant du genou, et dont il renfonce les bouts sous la torsade. Derrière lui les fagots jonchent la pente, parmi les écorchures de terre sableuse et les touffes de chiendent jauni, demi-collées au sol.

C'est bien un travail de janvier, arracher des genêts sur les côtes. On devrait même ne rien pouvoir faire dans les champs, mais l'air n'est pas froid ce soir. Sur la vallée s'étend un banc de brouillard qui coupe la chaîne en barre gris-bleutée, épaisse et lisse. Là-dessous les toits de la petite ville ont des reflets mouillés et deux, trois fumées semblent figées comme des vessies jaunâtres. Une tour carrée lève sa grisaille plus forte, dans la grisaille vague. Au-dessus du brouillard, les crêtes des montagnes se chevauchent, s'enchevêtrent, avec des découpures de neige dans le sombre de leurs bois. Quel ensommeillement. Pas même un de ces tristes cris de coq qu'on entend dans les après-dînées d'hiver. La route, là-bas, en bas, a des ornières qui brillent une minute, comme brillent les filets ruisselant des rigoles sur le penchant des prés gris.

L'homme s'est approché pour reprendre le hoyau. « Ça me rappelle mon temps de service, dit-il ; les camarades qui étaient toujours à me chiner sur mon pays d'écureuil. Qu'est-ce qu'on a mis sur ton livret ? Cultivateur ? C'est arracheur de genêts qu'on aurait dû mettre ! »

La petite houe, posée sur son fer, est restée debout. Elle a un vieux manche un peu courbe, poli d'usure. Le fer, couleur d'argent doux, à force d'être rayé est aussi tout poli. Mais des égratignures marquent les mains pesantes, et sur le dos de l'une, du sang perle en grosse goutte noire. Cela fait penser à ces tiges tortes des genêts, dures comme du buis, sous leur mince écorce, à ces racines plus tortes encore, qu'on voit touffe terreuse sur touffe terreuse, aux fagotiers bâtis vers le bord des coursières. Rien que l'idée d'avoir à les rompre vous déchire les mains.

Lorsque les fagots seront faits, il faudra faire le fagotier, comme une grosse hutte pleine. On en tirera les genêts dans six mois, gris et aplatis alors. Aussi plats qu'une aile, et l'on dit

bien : « une aile de genêt... » Quand on les casse pour les jeter au feu, ils s'émiettent en débris, quelle saleté dans les maisons.

« Les pignoles, bien sûr, c'est plus propre. Seulement leur résine fait une suie grasse qui bouche les cheminées. Et puis... Vous avez entendu parler de l'abbé Grivel ? Il n'aurait jamais mangé une omelette qui n'aurait pas été sautée sur un feu de genêt, à cause de la fumée qui donne le bon goût. »

Le goût qu'on respire lorsqu'on passe dans la pierraille et les lichens, près d'un de ces fagotiers, après la pluie : une telle bouffée de choses amères, sauvages, balsamiques. Et le hangar du boulanger sent cela aussi, en plus poussiéreux, dans le bourg.

— Enfin, voilà : les genêts, ça réchauffe deux fois : quand on les arrache et quand on les brûle.

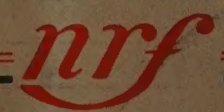
Il ajoute, d'un certain air, qu'en piochant, on trouve des bêtes, des serpents endormis ; ou bien des choses. Dans son jeune temps, ils étaient quelques-uns de par là à enlever des souches : ils sont tombés sur des murs, des meules, des outils, le marteau dont on se servait pour les piquer... Personne n'avait entendu parler d'un moulin à cette place ; personne, pas même un vieux qui travaillait avec eux, et qui était né, ils l'ont calculé, en 1803. Etait-ce un coup d'eau qui avait emporté le bâtiment ? Ou quel malheur y avait-il eu ? Le meunier assassiné, peut-être ? Les outils étaient encore là...

Arracheur de genêts, oui ! Autre chose que la culture, quelque chose de plus libre, qui fait travailler tout le corps et qui laisse travailler l'imagination, aussi.

— Il y en a, un jour, — et c'est vrai, je connais une bonne maison qui s'est faite ainsi, pas bien loin, dans un village, — il y en a qui tombent, — il baisse la voix, — sur quelque pot plein de pièces, sur un TRÉSOR qu'on avait caché...

HENRI POURRAT

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.
ABBEVILLE, IMPRIMERIE F. PAILLART.


nrf